

Université de Montréal

Les figures de l'intimité en situation de rue :
une pluralité d'expériences chez les jeunes à Montréal

Par

Philippe-Benoit Côté

École de service social

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)
en service social

Mai 2013

© Philippe-Benoit Côté, 2013

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :
Les figures de l'intimité en situation de rue :
une pluralité d'expériences chez les jeunes à Montréal

présentée par :
Philippe-Benoit Côté

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Sue-Ann MacDonald, présidente-rapporteur

Céline Bellot, directrice de recherche

Martin Blais, codirecteur

Simon Corneau, membre du jury

Roch Hurtubise, évaluateur externe

Jacques Hamel, représentant du doyen

RÉSUMÉ

Cette étude a pour objectif de comprendre les significations que les jeunes en situation de rue à Montréal accordent à leurs relations intimes. Si la plupart des travaux empiriques misent essentiellement sur les risques que présentent les activités sexuelles pour la santé des jeunes en situation de rue, peu d'entre eux tentent de comprendre, à partir du point de vue des jeunes eux-mêmes, le sens qu'ils donnent à leurs relations intimes. C'est à la lumière de ces travaux que cette étude propose de dépasser une lecture réductrice de l'intimité de ces jeunes en appréhendant l'articulation entre leurs expériences intimes et leurs expériences de rue.

Inspirée de la sociologie de l'expérience de Dubet (1994), cette étude s'intéresse à la construction de l'expérience intime des jeunes en situation de rue dans un rapport dynamique entre leur espace d'autonomie et les conditions sociales qui les encadrent. Ce cadre d'analyse permet de rompre avec les travaux qui présentent ces jeunes soit comme des victimes passives des conditions de vie précaires de la situation de rue, soit comme des êtres imprudents ou insouciants en matière de sexualité. S'inscrivant dans une méthodologie qualitative, des entrevues individuelles ont été réalisées auprès de trente-deux jeunes en situation de rue (18 femmes et 14 hommes) âgés de 18 à 27 ans (moyenne = 22 ans). Les témoignages de ces jeunes ont été analysés à partir d'une méthode typologique (Schnapper, 2005) qui a permis d'élaborer des types-idéaux d'expériences intimes en situation de rue, les « figures de l'intimité ».

L'analyse des témoignages a permis de dégager cinq figures de l'intimité en situation de rue: la réussite criminelle, le retrait, la survie, l'engagement et l'enfermement. Si chacune de ces figures propose des articulations singulières entre les expériences intimes et les expériences de rue des jeunes à Montréal, cette analyse permet néanmoins de soulever des recoupements théoriques entre les types-idéaux identifiés dans cette étude. Il est possible de constater que les jeunes des figures de la réussite criminelle et de l'engagement tissent une expérience intégrée de la situation de rue par la construction d'un sentiment d'appartenance à un groupe de pairs, tandis que ceux des figures du retrait et de la survie témoignent d'une expérience de rejet où la situation de rue est considérée comme disqualifiante. Également, l'analyse des témoignages illustre que les jeunes des figures du retrait et de l'engagement rapportent une subjectivation des partenaires intimes par un engagement affectif et émotionnel, tandis que ceux des figures de la réussite criminelle et de la survie décrivent une objectivation de la sexualité pour répondre à différents besoins. Cette étude met donc en lumière l'importance d'appréhender l'articulation entre les relations intimes des jeunes et le rapport qu'ils entretiennent à l'égard de la situation de rue afin de saisir la pluralité et la complexité de leurs expériences de vie.

Mots clés : jeunes en situation de rue, intimité, amour, sexualité, expérience, sociologie de l'expérience, tactique, recherche qualitative, typologie

ABSTRACT

The objective of this study is to understand how street-involved youth in Montreal experience their intimate relationships. Most studies focused on sexual health and HIV infection risks. However, little is known about the meanings they give to their intimate relationships and how they are influenced by the street life. In this study, the relationship between intimate experiences and street experiences of young street-involved people is explored.

Inspired by the sociology of experience (Dubet, 1994), this study focuses on the construction of the intimate experience of street-involved youth, assuming a dynamic relationship between their agency and the social and material conditions of the street life. This analytical framework allows us to overcome the empirical works which present these youth as passive victims of precarious living conditions or as careless and reckless when it comes to sexuality. Individual interviews were conducted with thirty-two street-involved youth (18 women and 14 men) aged from 18 to 27 years old (mean = 22 years old). The testimonies were analyzed within a qualitative typological framework (Schnapper, 2005), allowing the construction of ideal types of intimate experiences in the street life, the “figures of intimacy”.

Five figures of intimacy in the street life among young people were constructed based on the testimonies analysis: criminal success, withdrawal, survival, commitment and confinement. Each of these figures offers a unique dynamic description between intimate experiences and street experiences of the participants. The analysis shows some overlaps between the figures. Youth from the criminal success and the commitment figures build a sense of belonging to a peer group in the street situation, while youth from the withdrawal and survival figures perceived the street situation as disqualifying and try to stay away from other street-involved young people. Also, participants from the criminal success and survival figures reported a subjectivation of the intimate partner through emotional commitment. In contrast, youth in the withdrawal and the commitment figures showed a tendency to instrumentalize sexuality in order to satisfy various needs. This study illustrates the importance of understanding the dynamic between intimate relationships and the street life to capture the diversity and the complexity of the life experiences of the street-involved young people.

Key words: street-involved youth, intimacy, love, sexuality, experience, sociology of experience, tactic, qualitative research, typology

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iii
ABSTRACT	iv
LISTE DES TABLEAUX.....	viii
LISTE DES FIGURES.....	ix
LISTE DES ENCADRÉS	x
LISTE DES SIGLES.....	xi
REMERCIEMENTS.....	xiii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LA PROBLÉMATISATION : L'INTIMITÉ EN SITUATION DE RUE CHEZ LES JEUNES	6
1.1 La situation de rue chez les jeunes.....	6
1.1.1 La définition de la situation de rue : de la description à l'analyse	7
1.1.2 Les conditions de vie en situation de rue chez les jeunes.....	14
1.1.3 La marge de manœuvre des jeunes en situation de rue	24
1.2 L'intimité dans la société contemporaine	33
1.2.1 La fonction identitaire de l'intimité dans la société contemporaine.....	34
1.2.2 La diversité des modèles de relations intimes	36
1.2.3 La pluralité des liens entretenus avec les partenaires intimes	39
1.3 L'intimité chez les jeunes en situation de rue	44
1.3.1 Les risques liés aux relations intimes en situation de rue.....	44
1.3.2 Le sens des relations intimes en situation de rue.....	47
1.4 L'objectif général et la pertinence de la recherche	55
CHAPITRE II	
LE CADRE ANALYTIQUE : POUR COMPRENDRE L'EXPÉRIENCE INTIME DES JEUNES EN SITUATION DE RUE.....	58
2.1 Le cadre théorique : la sociologie de l'expérience.....	58
2.1.1 Le cadre social et la marge de manœuvre des acteurs.....	58

2.1.2	Le concept d'expérience : entre déterminisme et liberté.....	62
2.1.3	La pertinence de la sociologie de l'expérience pour l'objet d'étude.....	66
2.2	Le cadre conceptuel : les concepts clés de la recherche	68
2.2.1	L'expérience de rue	68
2.2.2	L'expérience intime.....	71
2.2.3	Les expériences intimes en situation de rue chez les jeunes	73
2.3	L'hypothèse et les objectifs de recherche	76
2.3.1	L'hypothèse de travail	76
2.3.2	Les objectifs de recherche	77

CHAPITRE III

LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE : UNE DÉMARCHE QUALITATIVE ET TYPOLOGIQUE	78
3.1 La méthode qualitative et la réalité subjective des jeunes	78
3.2 Les procédures d'échantillonnage et de recrutement.....	79
3.2.1 Le processus d'échantillonnage.....	80
3.2.2 Le processus de recrutement	82
3.2.3 La description des participants	84
3.3 Les considérations éthiques	88
3.4 La procédure d'analyse qualitative et typologique	90
3.4.1 La déconstruction des données : le découpage du matériel.....	91
3.4.2 La reconstruction des données : la création de types-idéaux	94
3.5 Les critères de rigueur scientifique	97

CHAPITRE IV

L'ANALYSE DES TÉMOIGNAGES : LES FIGURES DE L'INTIMITÉ EN SITUATION DE RUE	101
4.1 La figure de la réussite criminelle.....	104
4.1.1 La réussite sociale par une intégration au milieu criminel	105
4.1.2 La consolidation de la réussite sociale par un investissement sexuel ...	110
4.1.3 La synthèse de la figure de la réussite criminelle.....	114
4.2 La figure du retrait	116
4.2.1 Le sentiment de honte en situation de rue	117

4.2.2	Le retrait de l'intimité en réaction au sentiment de honte	121
4.2.3	La synthèse de la figure du retrait	124
4.3	La figure de la survie	125
4.3.1	Le poids des conditions de vie précaires en situation de rue.....	127
4.3.2	La marchandisation de l'intimité pour la survie.....	131
4.3.3	La synthèse de la figure de la survie	135
4.4	La figure de l'engagement	137
4.4.1	L'intégration au mode de vie anticonformiste en situation de rue	139
4.4.2	L'engagement anticonformiste par un investissement amoureux	144
4.4.3	La synthèse de la figure de l'engagement	149
4.5	La figure de l'enfermement.....	151
4.5.1	La consommation de drogues comme expérience « totale ».....	152
4.5.2	La marchandisation de l'intimité pour la consommation de drogues....	158
4.5.3	La synthèse de la figure de l'enfermement.....	164
CHAPITRE V		
LA DISCUSSION : UNE RÉFLEXION SUR LA PLURALITÉ DES EXPÉRIENCES		
	INTIMES EN SITUATION DE RUE	167
5.1	Une réflexion sur les figures de l'intimité en situation de rue	167
5.1.1	De la rue intégrée à la rue rejetée	169
5.1.2	De l'intimité subjectivée à l'intimité objectivée	175
5.2	Une réflexion sur la mouvance entre les figures de l'intimité en situation de rue.	185
5.2.1	Le processus de mouvance chez les jeunes en situation de rue.....	185
5.2.2	L'enfermement de la consommation de drogues en situation de rue	188
5.3	Les limites de la recherche.....	193
CONCLUSION		195
BIBLIOGRAPHIE		202
ANNEXE 1 - SCHÉMA D'ENTREVUE		xiv
ANNEXE 2 - FORMULAIRE DE CONSENTEMENT		xvi

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
Tableau 3.1. Caractéristiques des jeunes en situation de rue rencontrés	86
Tableau 3.2. Exemple de la démarche du découpage des entretiens en unités de sens	92
Tableau 3.3. Exemple d'une fiche synthèse présentant l'articulation entre l'expérience de rue et l'expérience intime des jeunes	93
Tableau 4.1. Synthèse des figures de l'intimité chez les jeunes en situation de rue	103
Tableau 5.1. Synthèse de l'articulation entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes	168

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
Figure 2.1. Proposition théorique de l'articulation entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes	75
Figure 5.1. Mouvance entre les figures de l'intimité en situation de rue	186

LISTE DES ENCADRÉS

Encadré	Page
Encadré 4.1. L'histoire d'André	104
Encadré 4.2. L'histoire de Christian	116
Encadré 4.3. L'histoire d'Allie	126
Encadré 4.4. L'histoire d'Émilie	138
Encadré 4.5. L'histoire de Benoît	151

LISTE DES SIGLES

ASPC	Agence de santé publique du Canada
ITSS	Infections transmissibles sexuellement et par le sang
RAPSIM	Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
UQAM	Université du Québec à Montréal
VIH	Virus de l'immunodéficience humaine

*« tu reposes
à mes côtés
cette nuit
ma belle inconnue.*

*as-tu déjà vu
des documentaires
sur les carnassiers?*

ils montrent la mort.

*et maintenant je me demande
lequel de nous dévorera
l'autre
d'abord physiquement et
ensuite
spirituellement?*

*nous consommons de la viande
et ensuite l'un de nous
consomme l'autre,
mon amour.*

*en attendant
j'aurais préféré que tu choisisses
la première solution*

*car si ma dernière performance
signifie quelque chose
je suis sûrement bon
pour la deuxième. »*

(Charles Bukowski,
« J'ai trop souvent vu des clodos aux yeux vitreux,
assis sous un pont et buvant de la vinasse »)

REMERCIEMENTS

D'un point de vue qualitatif, l'expérience de cette étude a été traversée de nombreux moments forts, et cela, autant sur le plan académique, professionnel que personnel. Durant l'ensemble de ces moments, j'ai pu compter sur plusieurs personnes qui ont su m'accompagner, m'écouter et me soutenir. Je profite de l'occasion qui m'est ici offerte pour les remercier.

D'entrée de jeu, je tiens à souligner ma grande admiration pour les jeunes qui ont participé à cette recherche en dévoilant, avec confiance et authenticité, une partie de leur vie privée. Beaucoup plus que de simples participants à une étude, ces jeunes, par leurs témoignages empreints de courage et d'intelligence, ont su modifier la perception que j'avais de la situation de rue. J'espère que l'analyse proposée dans cette étude rend justice à leurs expériences, telles qu'ils les conçoivent et les vivent.

Aussi, je souhaite remercier mes directeurs de thèse qui m'ont accompagné durant ma démarche doctorale avec beaucoup de respect, d'intelligence et de générosité. Merci à Céline Bellot qui a su me guider avec adresse en me laissant la latitude nécessaire pour développer mon autonomie et ma confiance. Je la remercie également pour son soutien durant la rédaction d'articles scientifiques, ainsi que dans la quête de mes bourses doctorale et postdoctorale. Merci à Martin Blais qui m'a conseillé et épaulé, tel un mentor, depuis mes premiers pas dans le milieu de la recherche. Je le remercie énormément pour sa présence rassurante et réconfortante durant les périodes de joie, ainsi que durant les moments de doute et de remise en question.

Je remercie également Hélène Manseau et Martin Blais de m'avoir donné l'occasion de participer à ce beau projet de recherche qu'est celui « Des conditions de vie amoureuse et sexuelle des jeunes de la rue ». Je leur suis reconnaissant de m'avoir permis d'exploiter les données empiriques de ce projet pour l'analyse et la rédaction de cette thèse.

Je remercie l'ensemble des assistants de recherche qui ont travaillé sur le projet à la réalisation des entrevues et à la codification des témoignages. Je tiens à souligner tout particulièrement le travail réalisé par Marie-Andrée Provencher qui, par son énergie et son dévouement pour les jeunes en situation de rue, a su transmettre un vent de fraîcheur à ce projet. Je la remercie pour les nombreuses discussions que nous avons eues sur le contenu des témoignages des jeunes, car elles m'ont permis d'approfondir et d'affûter ma réflexion sur le phénomène complexe de l'intimité en situation de rue.

Je tiens aussi à remercier l'ensemble des membres de ma famille et de ma belle-famille qui ont su m'insuffler l'énergie nécessaire pour aller au bout de cette démarche doctorale. Je veux remercier plus précisément mes parents qui ont toujours cru en moi et qui m'ont appris l'importance de la persévérance. Merci également à tous mes amis et amies qui m'ont accompagné durant ce long projet, et ce, malgré mes trop nombreuses absences. Aussi, je tiens à remercier mon oncle Serge J. Larivée qui, par son parcours professionnel, constitue un véritable modèle pour moi.

Je souhaite remercier le Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada pour la bourse d'études de trois années qui m'a permis de me consacrer pleinement à mon doctorat et à ma thèse.

Si cette démarche doctorale fut marquée par l'apprentissage théorique et pratique de la recherche sociale, elle fut aussi grandement teintée par l'apprentissage de la paternité. En effet, durant mes études de doctorat, j'ai eu la chance de devenir le père de deux magnifiques petites filles qui m'apportent beaucoup d'amour et de réconfort. Juliette et Rosalie, papa vous aime énormément! Vous êtes, toutes les deux, les lumières de ma vie.

Finalement, je tiens à remercier ma conjointe, Anne-Marie Bélisle, qui m'a accompagné, soutenu, questionné, dorloté et enduré durant l'ensemble du processus du doctorat. Je ne sais vraiment pas comment j'aurais pu y arriver sans elle! Merci d'être présente pour moi et pour nos filles. Je t'aime.

INTRODUCTION

La situation de rue est un phénomène complexe qui soulève de nombreux enjeux, tant pour le milieu de la recherche que pour celui de l'intervention. L'une des raisons qui explique la complexité de ce phénomène réside dans la pluralité des configurations de cette situation de vie. Alors qu'à la fin des années 1980 la situation de rue était principalement le fait des hommes adultes (Roy et Hurtubise, 2008), elle est maintenant vécue par des femmes, des familles et des jeunes (Fournier et al., 2001). Ces nouveaux visages signalent que la situation de rue se compose à l'heure actuelle d'une hétérogénéité de configurations qui renvoient à des réalités spécifiques. Par exemple, dans un document informatif, le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal ([RAPSIM], 2003) propose que la réalité de la situation de rue des jeunes diffère de celle des adultes, notamment en regard de la façon dont ils font l'expérience de la survie :

Le phénomène des jeunes de la rue est devenu dans les années 90, un des éléments marquants de la transformation de l'itinérance à Montréal et à Québec. Certes, les jeunes occupent la rue comme les personnes en situation d'itinérance d'autrefois. Pourtant, leur survie dans la rue est toute différente. Contrairement à leurs aînés, les jeunes de la rue associent davantage la vie de rue à une expérience de vie en groupe. (RAPSIM, 2003 : 5)

Dans ce contexte, il devient important d'étudier ces différentes configurations de la situation de rue afin de comprendre les enjeux particuliers qui les composent et, ainsi, être capable d'organiser des interventions sociales s'adressant spécifiquement aux multiples réalités de ce phénomène. En ce qui concerne les jeunes, de nombreux chercheurs, tant au Québec qu'ailleurs dans le monde, s'intéressent depuis les années 1980 à la situation de rue. Plusieurs de ces travaux illustrent les conséquences négatives que le poids des conditions de vie en situation de rue peut susciter chez les jeunes, comme les risques pour leur santé, les difficultés à subvenir à leurs besoins essentiels, l'apprentissage de la criminalité et la remise en question de leur identité. Si ces travaux mettent en évidence les difficultés que les jeunes peuvent rencontrer durant

leur expérience de rue, ils tendent néanmoins à réduire la situation de rue à des dangers et des menaces pour leur santé physique et psychologique.

À contre-courant de ces travaux, d'autres études tentent plutôt de comprendre la marge de manœuvre des jeunes à partir de la signification qu'ils accordent à leur expérience de rue. Certains de ces travaux montrent que ces jeunes mettent en place une diversité d'actions et de stratégies de débrouillardise pour améliorer et donner sens à leur situation de vie, voire pour se construire une identité positive et favorable. Ces différents travaux, sans nier les conditions de vie précaires de la situation de rue, reconnaissent ces jeunes comme des acteurs de leur expérience de vie. Ces recherches présentent donc les jeunes en situation de rue comme des citoyens qui tentent de trouver à leur manière leur place dans la société. C'est dans ce rapport complexe entre les conditions de vie et la marge de manœuvre qu'est abordée, dans la présente étude, la question de l'intimité chez les jeunes en situation de rue.

En dépit de l'intérêt manifeste pour la situation de rue, peu d'études ont exploré le sens que ces jeunes donnent à leurs relations intimes. En effet, de nombreux travaux empiriques ont été réalisés pour identifier les risques que présentent les activités sexuelles pour la santé des jeunes en situation de rue. Ces études se concentrent principalement sur la prévalence des infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS) et la fréquence des épisodes de grossesse, les connaissances erronées des jeunes sur la sexualité, l'usage inconstant de moyens de protection sexuelle et le recours aux transactions sexuelles. Plutôt que de présenter la complexité des expériences intimes en situation de rue, ces travaux ont tendance à réduire l'intimité à une liste de comportements sexuels néfastes pour la santé des jeunes (Rayburn et Corizine, 2010).

Dans l'optique de corriger cette vision réductrice de l'intimité, quelques travaux visent plutôt à mettre en évidence le sens que les jeunes donnent à leurs relations amoureuses et sexuelles en situation de rue. Si ces travaux soulignent la diversité des points de vue des jeunes sur le phénomène de l'intimité, la majorité d'entre eux proposent toutefois

une conception où les relations amoureuses et sexuelles se limitent à une stratégie de survie en situation de rue. Par conséquent, ces études, plutôt que de mettre en évidence la marge de manœuvre des jeunes, semblent encourager une conception où les actions des jeunes sont déterminées par le poids des conditions de vie en situation de rue. Les relations amoureuses et sexuelles des jeunes en situation de rue sont alors considérées comme une expérience de « désolidarisation » et de « dangerosité ». De plus, aucune étude, sauf quelques travaux réalisés par une équipe française sur les personnes adultes en situation de rue (Laporte et al., 2010; Oppenchaim et al., 2010; Pourette et Oppenchaim, 2007), ne permet de contextualiser les expériences intimes des jeunes selon le sens qu'ils donnent à leurs expériences de rue.

C'est à la lumière de ces travaux que la présente étude vise à comprendre comment s'articulent les expériences intimes et les expériences de rue chez les jeunes à Montréal. S'inscrivant dans une perspective où les jeunes sont vus comme des acteurs de leur réalité sociale, cette recherche propose de dépasser une lecture des relations amoureuses et sexuelles en termes de risque et de danger. La trame de fond de cette étude consiste à appréhender la marge de manœuvre des jeunes en situation de rue à partir du sens qu'ils donnent à leurs expériences intimes. De cette façon, nous croyons qu'il soit possible de faire contrepoids aux analyses réductrices de l'intimité en situation de rue où les jeunes semblent présenter une perception homogène des relations amoureuses et sexuelles. Cette étude propose donc de mettre en évidence la pluralité des expériences intimes des jeunes en situation de rue à Montréal.

Le premier chapitre fait état de la problématisation de cette recherche à partir d'une analyse critique des travaux sur l'intimité contemporaine et la situation de rue chez les jeunes. Cette recension permet de comprendre la complexité du phénomène de la situation de rue en illustrant les différentes conceptions théoriques sous-jacentes aux travaux empiriques. Aussi, ce chapitre présente certains enjeux liés à l'intimité dans la société contemporaine afin de saisir le sens donné à ce concept dans cette étude. Enfin, les principaux constats des travaux empiriques sur l'intimité chez les jeunes en situation de rue sont exposés afin de mettre en évidence l'objectif de cette recherche.

Le deuxième chapitre, quant à lui, explicite le cadre analytique de cette étude. Il présente, dans un premier temps, la perspective de la sociologie de l'expérience développée par Dubet (1994) qui sert de balise théorique pour appréhender l'expérience intime des jeunes dans un rapport dynamique entre leur marge de manœuvre et les conditions sociales de la situation de rue. Dans un deuxième temps, ce chapitre fait état des concepts clés de cette recherche, à savoir l'expérience de rue, l'expérience intime et les expériences intimes en situation de rue chez les jeunes. Ces trois concepts permettent de poser l'hypothèse de recherche d'une pluralité d'articulations entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes.

Pour sa part, le troisième chapitre décrit le cadre méthodologique de cette étude. Ce cadre s'inscrit dans une méthodologie qualitative où l'articulation entre les expériences intimes et les expériences de rue est appréhendée par l'analyse des témoignages de jeunes. Issu d'un projet de recherche intitulé « Des conditions de vie amoureuse et sexuelle des jeunes de la rue » et dirigé par deux professeurs de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), l'échantillon final de la présente étude comprend les témoignages de trente-deux jeunes en situation de rue (18 femmes et 14 hommes) âgés de 18 à 27 ans (moyenne = 22 ans). La procédure d'analyse qualitative de ces témoignages a été inspirée par l'analyse typologique de Schnapper (2005) afin de dégager des types-idéaux d'articulations entre les expériences intimes et les expériences de rue des jeunes, ce que nous avons nommé les « figures de l'intimité ».

En ce qui concerne le quatrième chapitre, il détaille les figures de l'intimité en situation de rue identifiées à partir de l'analyse typologique des témoignages des jeunes rencontrés. Chacune de ces figures, à savoir la réussite criminelle, le retrait, la survie, l'engagement et l'enfermement, est décrite à partir de l'expérience de rue et de l'expérience intime des jeunes. À l'intérieur de ce chapitre, l'histoire de vie de cinq participants est exposée afin d'illustrer plus concrètement chacun des types-idéaux identifiés. Cette analyse met en lumière la diversité des expériences intimes, mais aussi la complexité du rapport qu'entretient l'intimité avec la situation de rue chez ces jeunes.

Le cinquième chapitre fait état d'une discussion sur l'analyse des témoignages des participants à la lumière des écrits théoriques et empiriques sur la question de l'intimité contemporaine et de la situation de rue chez les jeunes. Si chacune de ces figures propose des articulations singulières entre les expériences intimes et les expériences de rue des jeunes à Montréal, ce chapitre présente des recoupements théoriques plus larges sur la situation de rue et l'intimité contemporaine entre les types-idéaux identifiés. Il est possible de constater que certains jeunes tissent une expérience intégrée de la situation de rue par la construction d'un sentiment d'appartenance à un groupe de pairs, tandis que d'autres jeunes témoignent d'une expérience de rejet où la situation de rue est considérée comme disqualifiante. Également, l'analyse des témoignages illustre que certains jeunes rapportent une subjectivation des partenaires intimes par un engagement affectif et émotionnel, tandis que d'autres décrivent une objectivation par une instrumentalisation de la sexualité. Cette étude permet donc de nuancer une conception homogène et menaçante de l'intimité en situation de rue en faisant voir comment les expériences intimes de ces jeunes sont mobilisées pour améliorer et bonifier leur situation de vie.

Finalement, le dernier chapitre conclut cette recherche en présentant ses contributions empiriques et théoriques à la compréhension des phénomènes de la situation de rue et de l'intimité contemporaine. Des pistes de recherche sont discutées pour inspirer de futurs travaux à tenter de répondre à de nombreuses questions qui demeurent inexplorées au sein de ce champ d'expertise.

CHAPITRE I
LA PROBLÉMATISATION :
L'INTIMITÉ EN SITUATION DE RUE CHEZ LES JEUNES

Ce premier chapitre présente la problématisation de cette étude à partir d'une recension critique des écrits sur l'intimité contemporaine et la situation de rue chez les jeunes. La première section décrit la complexité de la situation de rue en illustrant les différentes conceptions théoriques sous-jacentes aux travaux empiriques. La deuxième section fait état des enjeux liés à l'intimité dans la société contemporaine afin de baliser ce concept dans cette recherche. La troisième section expose, quant à elle, les principaux constats empiriques issus des travaux sur l'intimité chez les jeunes en situation de rue. Au terme de cette recension, la quatrième section précise l'objectif général et la pertinence de cette étude.

1.1 LA SITUATION DE RUE CHEZ LES JEUNES

Le phénomène de la situation de rue chez les jeunes a été étudié pour la première fois au Québec dans les années 1980 lors d'une étude doctorale en ethnologie urbaine (Côté, 1988). Depuis ce temps, plusieurs travaux de maîtrise et de doctorat, issus de disciplines aussi variées que le service social, la criminologie, les études urbaines et la psychologie, se sont penchés sur la question de la situation de rue (voir, entre autres : Bellot, 2001; Bungardean, 2007; Colombo, 2008; Filion, 1998; Gilbert, 2004; Greissler, 2007; Larouche, 2008; Parazelli, 1997; Rainville, 2007; Tassé, 2008). Malgré l'intérêt pour ce phénomène, il n'existe toujours pas de consensus quant à sa définition. Comme les travaux empiriques reposent sur différentes conceptions théoriques de la situation de rue, il devient difficile, voire impossible, d'en tracer un portrait unique et homogène. L'une des façons d'appréhender cette hétérogénéité est d'identifier les différentes conceptions théoriques sous-jacentes aux études disponibles afin d'en contextualiser les conclusions et les analyses proposées.

1.1.1 La définition de la situation de rue : de la description à l'analyse

Selon Parazelli (2002), l'une des difficultés à définir la situation de rue chez les jeunes repose sur la confusion des objectifs poursuivis par les travaux empiriques. Au sein des études disponibles, il est possible de dégager deux conceptions opposées, soit une conception descriptive et une conception analytique. Si la conception descriptive vise à produire un compte rendu le plus fidèle possible des caractéristiques de la situation de rue, la conception analytique repose, pour sa part, sur la compréhension du phénomène à partir de la prise en considération du vécu et de la perception des jeunes qui en font l'expérience (Parazelli, 2002 : 39). En dépit du fait que ces deux conceptions témoignent de visées distinctes, autant la logique descriptive qu'analytique comportent des enjeux importants qui influencent le regard porté sur le phénomène de la situation de rue chez les jeunes.

1.1.1.1 La conception descriptive de la situation de rue

La conception descriptive fait état du phénomène de la situation de rue à partir de caractéristiques spécifiques, telles que l'âge, l'instabilité résidentielle et la précarité économique (Beauchemin, 1996; Fortier et Roy, 1996; Panter-Brick, 2002). C'est à partir de ces caractéristiques que certains chercheurs tentent de désigner et de définir les jeunes en situation de rue. Les auteurs proposent alors des définitions descriptives dans le but de couvrir l'ensemble des situations propres à ces jeunes. Par conséquent, ces définitions témoignent moins de la façon dont les jeunes vivent la situation de rue que des conséquences et difficultés auxquelles ils sont confrontés. À titre d'exemple, voici comment la « Table de concertation jeunesse/itinérance du centre-ville de Montréal » définit ces jeunes :

Une population âgée entre 12 et 30 ans qui habite, fréquente ou transite dans le centre et sa périphérie; qui a un mode de vie lié à l'espace public utilisé comme habitat et/ou lieu d'activité (pauvreté, désaffiliation sociale, instabilité résidentielle, problèmes de toxicomanie et de santé physique et mentale) et enfin, qui subit une forte répression sociale et policière se traduisant par la juridiciarisation. (Levac et Labelle, 2007 : 18)

C'est en s'appuyant sur ce type de définition descriptive que des travaux de dénombrement des jeunes en situation de rue sont réalisés. Par exemple, pour les régions de Montréal et de Québec, la plus récente enquête estime à 28 214 les personnes en situation de rue et, de ce nombre, 21 % seraient des jeunes âgés de 18 à 29 ans (Fournier et al., 2001). Bien que cette étude ait déployé une diversité de stratégies de cueillette de données pour rendre compte de la multiplicité des lieux fréquentés par les personnes en situation de rue, plusieurs auteurs reconnaissent que ce type d'enquête se voit tout de même limité à la variable de la fréquentation des ressources (Parazelli, 2002; Roy et Hurtubise, 2008). Ce faisant, ce type d'enquête ne peut fournir qu'une estimation approximative des jeunes en situation de rue, puisqu'il ne parvient pas à identifier ceux qui ne fréquentent pas les services. Il est donc reconnu que ces études populationnelles doivent être interprétées avec prudence en tenant compte de leurs limites méthodologiques et conceptuelles (Roy et Hurtubise, 2008).

L'une des limites rencontrées par ces analyses descriptives découle de l'absence de consensus sur la façon de définir les caractéristiques propres à la situation de rue. Par exemple, la question de l'âge pose problème pour les individus désignés comme « jeunes en situation de rue » (Beauchemin, 1996; Kelly et Caputo, 2007). En effet, une recension non exhaustive d'une centaine de travaux empiriques portant sur la sexualité de ces jeunes met en évidence la variabilité de l'âge des participants qui peut couvrir une étendue aussi vaste que de 11 ans (Rotheram-Borus et al., 1992) à 28 ans (Lankenau et al., 2005). Selon certains auteurs, cette variabilité s'explique par la difficulté à définir le concept de « jeunesse » dans la société contemporaine, en raison notamment de sa fluctuation selon les contextes sociaux et culturels (Beauchemin, 1996; Kelly et Caputo, 2007). D'ailleurs, Gauthier (2000) soulève qu'il n'est plus possible, dans la société contemporaine, de désigner le passage entre l'adolescence et la vie adulte par une suite logique d'étapes, comme la fin des études ou le mariage. Cette transformation sociale fait en sorte de brouiller l'utilisation de repères traditionnels, tels que l'âge, pour cerner la période de la jeunesse. Comme le précise Gauthier (2000 : 28), ce sont maintenant les individus eux-mêmes qui définissent leur identité en fonction d'une appropriation personnelle des rituels marquant le passage

d'une étape de la vie à une autre. Malgré cette transformation, les études canadiennes tendent néanmoins à fixer l'âge des jeunes en situation de rue entre 12 et 24 ans (Kelly et Caputo, 2007), pour une moyenne de 19 ans (Agence de santé publique du Canada [ASPC], 2006).

Une autre caractéristique qui pose problème dans la définition de la situation de rue est celle de l'instabilité résidentielle. En effet, cette question de la stabilité résidentielle demeure imprécise, car elle renvoie elle-même à plusieurs significations et définitions. Si les auteurs s'entendent sur le fait que l'instabilité résidentielle en situation de rue renvoie à l'absence d'endroit permanent où vivre (Beauchemin, 1996), il existe toutefois une variabilité quant à la façon de quantifier ce phénomène. Pour certains auteurs, l'instabilité résidentielle est estimée en fonction du nombre de fois où les jeunes se cherchent un endroit où dormir (voire, entre autres : Haley et al., 2002; Moon et al., 2001; Noell et al., 2001; Roy et al., 1999; Shields et al., 2004; Solorio et al., 2006; Tyler et al., 2007), tandis que pour d'autres il s'agit d'épisodes de fréquentation d'organismes communautaires destinés aux jeunes en situation de rue (voir, entre autres : DeMatteo et al., 1999; Haley et al., 2002; Roy et al., 1999; Tyler et al., 2007). Cette variabilité est d'autant plus importante que les travaux empiriques montrent que la situation de rue chez les jeunes n'est pas linéaire, mais qu'elle traduit plutôt une histoire à épisodes multiples marqués par des allers-retours entre des situations de stabilité et d'instabilité résidentielle (Kelly et Caputo, 2007). Les travaux démontrent d'ailleurs que l'instabilité résidentielle fluctue considérablement chez les jeunes en situation de rue, allant de cinq jours à plusieurs années (Beauchemin, 1996). Dans ce contexte, il devient difficile de savoir si cette variabilité temporelle est liée à la complexité de la situation de rue ou à l'incapacité des chercheurs à proposer une définition consensuelle de l'instabilité résidentielle. Par contre, les auteurs s'entendent sur le fait que si la situation de rue ne peut être réduite qu'au seul problème de logement, elle renvoie toujours à un problème de logement (Grimard, 2011 : 62).

Si ces définitions offrent l'avantage de mettre en évidence les grandes caractéristiques de la situation de rue, elles peuvent toutefois décrire de manière trop simpliste une

réalité aussi complexe que celle de ces jeunes. D'ailleurs, Chobeaux (2009 : 46) précise que « l'approche uniquement descriptive ne saurait tenir compte de la complexité des personnes, car elle limite au seul visible, donc au superficiel ». Selon cet auteur, il importe alors de compléter ces définitions descriptives par des travaux qui s'inscrivent dans une perspective analytique et qui permettent « d'aller chercher le caché, le sous-jacent » (Chobeaux, 2009 : 46).

1.1.1.2 La conception analytique de la situation de rue

Contrairement à la conception descriptive, la conception analytique vise à saisir la réalité subjective des jeunes pour comprendre la situation de rue. Il ne s'agit pas d'identifier les caractéristiques de ce phénomène, mais d'appréhender la manière dont les jeunes eux-mêmes en font l'expérience. Cette conception permet ainsi de dépasser une lecture réductrice de la situation de rue pour chercher à mettre en lumière la complexité de cette réalité.

Si la conception analytique offre l'avantage de comprendre en profondeur le sens que les jeunes donnent à leur situation de rue, elle fait tout de même face à un enjeu important, celui de la multitude de définitions et de vocables pour désigner cette population : sans-abri, errants, itinérants, fugueurs, enfants de la rue, etc. (Beauchemin, 1996; Bellot, 2001; Chobeaux, 2009; Fortier et Roy, 1996; Kelly et Caputo, 2007; Lucchini, 1993; Panter-Brick, 2002; Parazelli, 2002). Au Québec, l'un des qualificatifs les plus utilisés parmi les auteurs est celui de « jeunes de la rue ». Ce terme, bien qu'il ne fasse pas consensus dans les écrits, semble être celui qui est le plus accepté dans la communauté scientifique québécoise (Beauchemin, 1996; Colombo, 2008; Fortier et Roy, 1996; Parazelli, 2002). Toutefois, chacun des auteurs propose une définition singulière de cette notion de « jeunes de la rue » selon l'angle d'analyse de leur objet d'étude. Par exemple, l'étude de Parazelli (2002 : 47), qui est inscrite dans un cadre analytique du parcours géosocial de l'appropriation des lieux urbains, désigne ces jeunes comme :

Un groupe d'individus marginalisés qui, même si les parcours et les modalités de la vie de rue peuvent différer, partagent une dynamique géosociale commune qui fait de la vie de rue un « choix contraint ».

D'autres terminologies sont proposées, dont celle de « jeunes en situation de rue » (Bellot, 2001), « d'enfants en situation de rue » (Lucchini, 1998) ou de « jeunes des rues » (Rivard, 2004). Or, comme le fait remarquer Parazelli (2002), il n'est pas suffisant de créer une nouvelle appellation pour se dégager des préceptes normatifs associés à une population, il importe surtout d'interpréter les enjeux qui y sont associés. D'ailleurs, dans une perspective analytique, l'étude d'Hurtubise et al. (2000) a déjà soulevé que les jeunes eux-mêmes ne se réfèrent que très rarement au terme de « jeunes de la rue » pour se qualifier. Bien au contraire, certaines études mettent plutôt en évidence l'hétérogénéité des jeunes en fonction de la diversité des significations qu'ils donnent à leur situation de rue (Bellot, 2001; Greissler, 2007; Lucchini, 1993; Roy et al., 2008).

L'une des études pionnières sur la pluralité de sens que les jeunes donnent à leur situation de rue est celle de Lucchini (1993) qui a été réalisée auprès d'enfants en situation de rue à Rio de Janeiro. Ancrée dans une perspective interactionniste symbolique, cette étude a permis de développer la notion de « système enfant-rue » pour désigner l'interaction entre l'univers symbolique des jeunes et celui de la situation de rue (Lucchini, 1993). Dans ce système, les jeunes développent des images de la rue qui évoluent avec le temps passé dans cette situation. À partir de ces constats, Lucchini (1993) distingue trois catégories d'enfants : 1) ceux qui ont une image négative de la situation de rue, qui n'ont pas choisi cette expérience et qui cherchent une alternative, 2) ceux qui ont une image positive de la situation de rue, qui ont choisi cette expérience et qui ne cherchent pas d'alternative, et 3) ceux qui ne font pas l'objet de stigmatisation en raison de leur jeune âge ou de leur aspect physique qui suscite plutôt la compassion. Cette hétérogénéité d'expériences en situation de rue fait dire à Lucchini (1993) qu'il est important de s'inscrire dans une conception analytique afin de comprendre la signification que les jeunes donnent à leur réalité, plutôt que de tenter de décrire leurs actions à partir de caractéristiques préétablies.

L'enfant de la rue est un acteur social. Il est donc indispensable de comprendre son monde à partir de ce qu'il en dit et de ce qu'il en fait. Nous devons étudier la signification subjective que l'action a pour l'enfant en tant qu'acteur. (Lucchini, 1993 : 27)

Inspirée de l'étude de Lucchini (1993), une recherche doctorale réalisée par Bellot (2001) sur les jeunes à Montréal a mis en évidence que la situation de rue n'est pas vécue de la même façon par tous les jeunes. Dans cette étude, la situation de rue ne désigne pas des espaces physiques ou géographiques, mais décrit plutôt un monde social au sein duquel se tissent les interactions, les contraintes et les actions des jeunes (Bellot, 2001 : 72). C'est à partir de ce cadre d'analyse que Bellot (2005) identifie trois principaux rapports à la situation de rue : 1) une expérience politique qui évoque une revendication contre le système social, 2) une expérience initiatique qui est marquée par la rencontre avec la marginalité et l'émancipation et 3) une expérience contrainte qui traduit le sentiment d'être prisonnier de la situation de rue. Ces travaux analytiques rendent compte du fait que l'expérience de rue est multiple et qu'elle se construit dans un rapport particulier au sens donné à cette situation de vie. Autrement dit, ces études mettent de l'avant le caractère réducteur des travaux descriptifs qui tentent de regrouper l'ensemble de ces jeunes sous la même étiquette sans tenir compte de la variabilité de leur situation de rue. Ainsi, plutôt que de concevoir la réalité de ces jeunes à partir d'enjeux descriptifs, ces auteurs recommandent de comprendre le sens que revêt la situation de rue à partir du point de vue des jeunes eux-mêmes.

En s'appuyant sur le constat d'une pluralité d'expériences de rue, différentes études ont tenté de mettre en évidence le rapport que les jeunes entretiennent entre leur situation de rue et leurs trajectoires de vie, notamment en termes d'expérience de pairs aidants (Greissler, 2007), d'expérience carcérale (Larouche, 2008) et d'expérience de consommation de drogues (Roy et al., 2008). Par exemple, l'étude de Roy et al. (2008) différencie cinq types de rapports à la consommation de drogues par une articulation avec leurs rapports à la situation de rue. Le premier type, les « centros », présente des jeunes avec une expérience de consommation de drogues envahissante liée à un processus de construction identitaire au centre-ville. Le deuxième type, les « tripeux »,

rend compte de jeunes marginaux qui consomment des hallucinogènes et qui sont peu intéressés par l'injection. Le troisième type, les « sur la go », témoigne de jeunes qui viennent à Montréal dans l'intention de consommer de la drogue et qui s'associent à divers milieux « underground » où la cocaïne est omniprésente. Le quatrième type, les « mal pris », présente des jeunes qui arrivent par accident en situation de rue, qui se voient dans l'obligation de quêter pour survivre et qui ne consomment qu'occasionnellement de la drogue. Enfin, le cinquième type, les « alcoolos », est caractérisé par des jeunes avec une expérience familiale de consommation abusive d'alcool qui les conduit à la situation de rue. Bref, ces travaux mettent en relief l'articulation singulière des rapports que les jeunes entretiennent entre certaines expériences, comme la consommation de drogues, et le sens qu'ils donnent à leur situation de rue. Ces études illustrent donc la pertinence de s'intéresser non seulement à l'expérience subjective de la situation de rue, mais aussi de comprendre comment cette dernière peut s'articuler en lien avec différentes situations que ces jeunes peuvent expérimenter.

La distinction entre les définitions descriptives et analytiques permet d'illustrer des différences importantes quant à la façon d'appréhender la situation de rue. Bien que le terme de « jeunes de la rue » soit le plus souvent utilisé dans les écrits scientifiques, nous nous référerons dans la présente étude à la notion de « jeunes en situation de rue » afin de mettre en évidence le caractère dynamique et symbolique de cette réalité sociale. Dans ce contexte, la rue n'est pas conçue comme un espace géographique, ni un état statique, mais comme une situation de vie flexible et mouvante à laquelle les jeunes sont confrontés. À l'instar de Bellot (2001 : 78), la notion de situation permet « d'envisager la diversité des rapports et des sens que les jeunes attribuent » à la réalité sociale de la rue. Par conséquent, cette étude se situe dans une conception analytique où le point de vue des jeunes est reconnu et exploré afin de comprendre le sens qu'ils donnent à leur situation de rue.

1.1.2 Les conditions de vie en situation de rue chez les jeunes

L'une des principales conceptions empruntées par les chercheurs pour étudier la situation de rue chez les jeunes est celle de l'analyse de leurs conditions de vie. De manière générale, cette conception postule que les dimensions environnementales (structures sociales, politiques et lois, processus de socialisation, etc.) et/ou personnelles (actions, attitudes, pensées, intentions, etc.) viennent expliquer le rapport que les jeunes entretiennent à l'égard de la situation de rue. Par conséquent, les travaux empiriques inscrits dans cette conception visent principalement à appréhender les conséquences négatives de la situation de rue à partir des notions de risque, de survie, de criminalité et de remise en question de l'identité des jeunes.

1.1.2.1 Les risques pour la santé des jeunes en situation de rue

Depuis les dernières années, c'est à partir d'une perspective épidémiologique que sont effectués plusieurs des travaux sur les conditions de vie des jeunes en situation de rue. Inspirés par cette conception, les chercheurs s'intéressent à déterminer les différents risques pouvant nuire au bien-être de certains groupes d'individus appelés « groupes à risque » (Peretti-Watel et Moatti, 2009). Dans sa thèse de doctorat, Colombo (2008 : 32) résume ainsi les principales catégories de risques associées aux jeunes en situation de rue : la santé en général et la santé mentale; les difficultés d'accès aux services; les comportements sexuels à risque, notamment les risques liés à la transmission du VIH et de l'hépatite; les risques de suicide; les antécédents familiaux; et les risques liés aux dépendances et à la consommation de drogues, notamment l'injection de drogues. Ces différentes catégories permettent d'identifier la probabilité d'occurrence d'un certain nombre de caractéristiques propres à la situation de rue jugées néfastes pour la santé des jeunes. À titre d'exemple, voici comment l'Agence de santé publique du Canada présente ce rapport entre les conditions de vie en situation de rue et les risques pour la santé des jeunes :

On observe une constante chez tous les jeunes de la rue, soit leurs conditions de vie précaires, notamment la pauvreté, l'instabilité résidentielle et la vulnérabilité

émotionnelle et psychologique. Ces conditions peuvent mener à des comportements qui exposent les jeunes de la rue aux ITS et aux infections transmissibles par le sang, de même qu'à la consommation de drogues et à la toxicomanie. (ASPC, 2006 : 1)

Dans cette conception centrée sur les conditions de vie, bon nombre de travaux empiriques des dernières années tentent de mettre en évidence les conséquences négatives qu'exercent l'instabilité et la précarité de la situation de rue sur la santé physique et mentale des jeunes. En ce qui concerne les conséquences sur la santé physique, certains travaux montrent qu'environ 15 % des jeunes en situation de rue sont contraints de dormir régulièrement dans différents lieux publics (Gaetz et O'Grady, 2002), tels que des immeubles désertés, des toilettes publiques ou des stations de métro (Dachner et Tarasuk, 2002). Par conséquent, ces jeunes doivent composer avec des conditions résidentielles insalubres qui viennent contribuer à la détérioration d'autres conditions de vie, comme la difficulté de se nourrir et de se laver. Par exemple, il est estimé que plus de 50 % des jeunes en situation de rue se nourrissent d'aliments à faible prix et rapides à consommer (Tarasuk, Dachner et Li, 2005), tels que de la pizza, des sandwichs ou des hamburgers, plutôt que de se nourrir de fruits, de légumes ou d'autres aliments sains (Dachner et Tarasuk, 2002). Cette malnutrition les conduit à ressentir certaines carences vitaminiques importantes, notamment en termes de vitamines A et C, pouvant entraîner des conséquences sur la santé des jeunes, comme de la cécité et des maux de tête (Tarasuk, Dachner et Li, 2005). Dans certains cas, les conditions de vie précaires de la situation de rue vont jusqu'à faire en sorte que près de 50 % des jeunes rapportent faire l'expérience de la faim et/ou de la privation alimentaire (Antoniades et Tarasuk, 1998).

La consommation de drogues constitue également une conséquence importante des conditions de vie précaires de ces jeunes, tout autant qu'une nouvelle source de déséquilibre. En effet, il est rapporté dans l'étude de Roy et al. (1996) que 9 % de ces jeunes prennent de l'alcool, 26 % consomment de la marijuana, 7 % de la cocaïne ou du crack, 5 % de l'héroïne et 4 % de l'acide. Pour ce qui est de l'injection de drogues, il est estimé que 45,8 % des jeunes en situation de rue à Montréal ont déjà consommé

des drogues injectables et, pour les autres, la probabilité de commencer à s'injecter dans un délai d'une année est de 8,2 % (Roy et al. 2003). Ces difficultés et leurs corrélats permettent de comprendre que sur 26 jeunes en situation de rue décédés à Montréal entre 1995 et 2000, dans 13 cas, la cause de la mort aurait été un suicide et dans 8 autres, une surdose (Roy et al. 2004). C'est d'ailleurs à partir du risque de consommation de drogues que l'étude de Roy et al. (1998) a montré que les jeunes en situation de rue avaient un taux de mortalité 11 fois plus élevé que les autres jeunes de la même catégorie d'âge. Cette dernière étude a d'ailleurs fourni les outils nécessaires à la santé publique pour mettre en place une clinique pour les jeunes en situation de rue et un projet de proximité, le Ketch Café, afin de remédier à cette problématique jugée alarmante (Bellot, 2001).

Si cette analyse des risques donne l'occasion de développer des stratégies d'intervention ayant pour fonction la surveillance, la protection, la prévention et la promotion de la santé (Pelchat et al., 2006), elle tend toutefois à véhiculer une image dangereuse et menaçante de la situation de rue (Bellot, 2001). En effet, par l'analyse de l'ensemble des risques auxquels les jeunes peuvent être confrontés en situation de rue, ces travaux font en sorte de réduire cette réalité au seul aspect de la dangerosité. Peretti-Watel (2010) fait justement voir que la multiplication de l'utilisation des facteurs de risque conduit à créer une logique de danger prévisible et calculable. Par le biais de cette conception du risque, l'ensemble des activités humaines donne l'impression d'être un danger potentiel sur lequel les individus n'ont que peu de contrôle, sinon celui de tenter d'en prévenir les conséquences néfastes (Peretti-Watel et Moatti, 2009). Appliquée aux jeunes en situation de rue, cette conception du risque perpétue la vision qu'ils sont soumis continuellement à des conditions de vie menaçantes sur lesquelles ils sont incapables d'agir (Colombo, 2008). Cette analyse en termes de risque présente donc les jeunes en situation de rue comme des victimes de leurs conditions de vie précaires et instables, tributaires d'indicateurs qui les dépassent et sur lesquels ils n'ont que peu d'emprise, sinon que de tenter d'y survivre.

1.1.2.2 La survie en situation de rue

Si la question de la survie a surtout été étudiée dans le contexte des événements catastrophiques (Le Breton, 2000), plusieurs chercheurs ont récupéré ce cadre d'analyse pour réfléchir aux conditions précaires et instables de la situation de rue. L'idée sous-jacente au phénomène de la survie est celle de la privation des besoins essentiels des jeunes. Par exemple, Pichon (2007) explique que la survie fait en sorte que les personnes en situation de rue doivent organiser l'ensemble de leurs journées autour de la résolution des problèmes les plus triviaux, à savoir se chercher une place où dormir, se procurer de la nourriture ou un repas, à pratiquer la quête et à construire des liens auprès des intervenants et des autres personnes se retrouvant dans la même situation. Toutefois, certains auteurs, comme Lanzarini (2000 : 1), suggèrent que la situation de rue témoigne « de conditions extrêmes de vie qui relèvent d'un autre monde » et qui commandent la mise en place de « tactiques personnelles en marge de l'État social ». En souscrivant à l'idée de la survie, Lanzarini (2000) tend à décrire la rue comme une situation menaçante et dangereuse avec lesquelles les jeunes doivent composer pour répondre à leurs besoins essentiels. Ce faisant, cette étude désigne la situation de rue comme une expérience de vie non seulement hostile, mais aussi différente d'une trajectoire de vie jugée « conventionnelle ». Voici comment Lanrazini (2000 : 4) désigne cet « en-dehors » considéré hostile et menaçant qu'est la situation de rue :

Alors que les personnes vivent dans le monde ordinaire ne se posent jamais la question du lieu où elles vont dormir, de la qualité réparatrice de leur sommeil, de la régularité de leurs repas, de leur protection physique et de l'assurance de leur intimité, les sous-prolétaires de l'autre monde doivent, chaque jour, s'organiser de manière à se donner eux-mêmes les moyens de s'approprier les ressources essentielles à leur survie. C'est cette quête journalière, toujours répétée, aux résultats aléatoires, qui constituent la dynamique infernale de la survie.

Afin de contrer l'instabilité et la précarité de la situation de rue, plusieurs études montrent que les jeunes organisent leurs relations sociales autour de la survie. Si

certaines de ces travaux indiquent que les jeunes en situation de rue établissent peu de contacts sociaux avec d'autres jeunes en raison de la crainte de se faire manipuler ou trahir (Ennett et al., 1999; Kidd et Davidson, 2007; Lussier et al., 2002; Paradise et al., 2002), d'autres rapportent qu'ils construisent d'importants réseaux sociaux basés sur l'aide que peuvent leur procurer les autres jeunes (Kidd et Kral, 2002; Levac et Labelle, 2007; McCarthy, Hagan et Martin, 2002; Rew et al., 2000; Smith, 2008). Selon ces travaux, les jeunes en situation de rue ne cherchent pas à établir de contacts amicaux et affectifs, mais plutôt des relations sociales « efficaces » (Pichon, 2007 : 71) ou « instrumentalisées » (Lanrazini, 2000 : 11) qui visent principalement à obtenir en retour des biens matériels (hébergement, nourriture, vêtement, argent, etc.). Dans cette conception, les relations sociales en situation de rue n'ont que peu d'importance affective, sinon que pour répondre aux besoins de survie des jeunes et pour tenter de réintégrer une trajectoire de vie conventionnelle.

Ce discours sur la situation de rue comme un « en dehors » n'est pas sans évoquer la conception théorique de l'exclusion sociale. Dans cette conception, la situation de rue est conçue comme un processus de rupture en termes économique et relationnel. L'exclusion sociale est vue comme l'étape ultime du processus de pauvreté, de mise à la marge et de « poussée » vers l'extérieur (Racine, 2007 : 94). L'un des principaux auteurs de cette conception théorique est Castel (1994 : 11) qui désigne l'exclusion sociale par le terme de « désaffiliation », c'est-à-dire l'aboutissement du processus « dynamique d'exclusion ». Selon lui, la désaffiliation sociale se comprend par un double décrochage : l'un par rapport au travail (l'emploi, le salaire) et l'autre par rapport à l'insertion relationnelle (le réseau social). En accord avec cette conception, certains auteurs décrivent la situation rue comme une « errance » (Côté, 1988; Pattegay, 2001), voire comme un espace du « vide » (Chobeaux, 1996), à travers lequel les jeunes naviguent, sans but ni objectif, soumis à l'absence de mécanismes d'intégration sociale.

Si cette conception de la situation de rue en termes d'exclusion sociale permet de comprendre les mécanismes économiques et sociaux qui poussent graduellement les

individus à l'écart de la norme sociale, plusieurs auteurs considèrent tout de même qu'elle véhicule une vision réductrice où les jeunes sont dépeints comme des victimes des contraintes environnementales et structurelles (Bessant, 2001; Colombo, 2008; Lucchini, 1998; Panter-Brick, 2002). D'une part, ces auteurs remettent en doute l'idée que les jeunes en situation de rue sont des individus passifs devant les mesures de régulation sociale. D'autre part, ils questionnent l'idée d'un espace « hors social » au sein duquel les jeunes en situation de rue se retrouveraient à l'extérieur de la société (Parazelli, 2002; Rullac, 2005). Dans ce contexte, ces auteurs se refusent à employer la notion d'exclusion de manière interchangeable avec celle de jeunes en situation de rue. Pour ces auteurs, la situation de rue ne peut se comprendre dans une dialectique « dedans/dehors », mais plutôt dans une dialectique « centre/périphérie » (Parazelli, 2002 : 326). Cette perspective est d'ailleurs reprise par un certain nombre d'auteurs s'inscrivant dans une conception où les jeunes en situation de rue sont vus comme des acteurs sociaux.

1.1.2.3 L'apprentissage de la criminalité en situation de rue

En réponse à la précarité et à l'instabilité des conditions de vie en situation de rue, certains travaux montrent que les jeunes se voient contraints de recourir à des activités criminelles. En effet, ces études démontrent que les jeunes en situation de rue participent à des activités illégales pour obtenir de l'argent ou d'autres biens matériels nécessaires à leur survie, comme le vol de nourriture, la vente de drogues et le vol par infraction (Ennett et al., 1999; Greenblatt et Robertson, 1993; Gwadz et al., 2009; Kipke et al., 1995; McCarthy et Hagan, 1992; O'Grady et Gaetz, 2004; Whitbeck et Simons, 1990). Certains auteurs, dont Bill McCarthy et John Hagan, font partie des principaux chefs de fil de cette idée d'un apprentissage de la criminalité en situation de rue. Selon l'une de leurs études, ils précisent que ce sont la faim et l'absence d'hébergement qui « poussent » les jeunes à voler et à recourir à d'autres formes d'activités criminelles pour s'organiser et survivre en situation de rue (Hagan et McCarthy, 1998). Ainsi, ces travaux mettent en lumière l'apprentissage de la criminalité et de la violence en situation de rue en raison du poids des conditions de vie

précaires et instables. Cette lecture criminologique de la situation de rue tend donc à perpétuer la vision que les jeunes sont des victimes de leurs conditions de vie et, par le fait même, que la situation de rue est dangereuse.

Par exemple, la faim pousse le jeune de la rue à voler de la nourriture; la faim et l'absence d'abri l'encouragent à participer aussi à d'autres types de vols plus graves; enfin, la difficulté de trouver un abri et le chômage l'incitent à la prostitution. Par conséquent, même si certains jeunes sans-abri ont une expérience et des antécédents personnels qui les poussent constamment à participer à des activités criminelles, d'autres jeunes sont entraînés dans la délinquance par les conditions sociogénétiques auxquelles ils font face dans la rue. (Hagan et McCarthy, 1998 : 7)

Un certain nombre d'études quantitatives montrent que les activités criminelles en situation de rue sont associées significativement à l'appartenance à un groupe criminel (Baron et al., 2007; Whitbeck et Simons, 1990). L'ensemble de ces travaux souligne que les jeunes en situation de rue apprennent à utiliser la criminalité par le fait qu'ils côtoient d'autres jeunes qui ont eux-mêmes recours à des activités criminelles pour survivre. Cette conception criminologique n'est pas sans évoquer certains travaux de la sociologie de la déviance qui ont décrit la criminalité comme une sous-culture (Bessant, 2001). Par exemple, Thrasher (1927), qui a étudié le phénomène des gangs à Chicago, propose que ces groupes se forment en réaction à un environnement social inadéquat conduisant les jeunes à se regrouper entre eux dans le but de répondre à leurs besoins. Selon Thrasher (1927), l'émergence des gangs est vue comme une réponse à une société qui n'est pas parvenue à canaliser adéquatement l'énergie et les intérêts personnels des jeunes. La criminalité est alors vue comme une forme de validation pour les jeunes par une association entre eux en raison des difficultés d'intégration sociale. Si cette conception théorique a été principalement utilisée au début du XIXe siècle, Parazelli (2002 : 73) présente l'étude de Garceau-Durand publiée dans Lamontagne et al. (1987) comme une actualisation récente de cette idée où les jeunes en situation de rue sont dépeints comme des êtres « dépourvus de tout moyen d'action sur leur propre vie et sont souvent comme hébétés devant une société qui n'a pu leur proposer des modèles identificatoires solides ».

Il importe toutefois de préciser que certains auteurs ont remis en question cette idée d'une sous-culture criminelle en situation de rue. En effet, pour certains auteurs, comme Lucchini (1993) et Bellot (2001), la situation de rue ne témoigne pas d'une criminalité organisée, mais plutôt de liens sociaux lâches qui sont mobilisés selon les besoins des jeunes. Plutôt que de lire les activités criminelles comme un passage obligé de la situation de rue, ces auteurs proposent de les comprendre comme une ressource occasionnelle, utilitaire et instrumentale dont les jeunes disposent pour contrer les conditions de vie précaires de la situation de rue. De façon similaire, Dubet (1987) critique l'idée d'une sous-culture criminelle par son analyse de la galère chez les jeunes des banlieues françaises¹. Il indique que la galère interdit la formation de groupe organisé et structuré, mais qu'elle favorise plutôt la création de réseaux de sociabilité souples en fonction de leurs besoins et de contraintes structurelles auxquelles ils font face. Dans sa conceptualisation, Dubet (1987 : 143) indique que la criminalité n'est qu'une forme d'opportunités et de rencontres occasionnelles qui marque l'un des rapports à la survie chez les jeunes de la galère. Bref, si ces auteurs remettent en question l'idée d'un apprentissage déterministe de la criminalité en situation de rue, ils ne renient pas le recours aux activités criminelles par les jeunes pour s'organiser en situation de rue.

1.1.2.4 La remise en question de l'identité en situation de rue

Dans cette conception centrée sur les conditions de vie, quelques travaux ont été réalisés afin de saisir l'impact négatif qu'exerce la situation de rue sur la construction identitaire des jeunes. À cet effet, il est mis en évidence que la situation de rue constitue une menace à l'identité des personnes qui se retrouvent dans cette condition de vie (Boydell et al., 2000; Zufferey et Kerr, 2004). Selon ces études, la situation de rue est considérée comme une position sociale inférieure et dénigrante venant affecter négativement la façon dont les personnes se définissent. En effet, les participants de

¹ Ce concept de « jeunes des banlieues » apparaît dans les années 1980 en France pour désigner certains jeunes en périphéries urbaines qui entretiennent des actes d'incivilité et de délinquance en raison d'une forte exclusion sociale. Dubet (1987) a étudié ce phénomène de marginalité pour comprendre les causes de ces actes de violence.

l'étude de Boydell et al. (2000) rapportent avoir de la difficulté à accepter leur situation de rue en raison du fait qu'ils ont vécu, pour la plupart d'entre eux, une expérience de vie positive avant leur passage à la rue. Dans ce contexte, la situation de rue est vécue comme une diminution de leur réalité sociale et, par conséquent, de la façon dont ils se perçoivent.

Pour expliquer l'impact négatif des conditions de vie sur l'identité des jeunes, quelques travaux ont mis en lumière le fait que la situation de rue est fortement associée à une stigmatisation sociale (Boydell et al., 2000; Farrugia, 2010; Kidd, 2007). Par son étude, Farrugia (2010) atteste que les personnes en situation de rue disent faire l'expérience d'un fardeau symbolique (« symbolic burden ») associé à leurs conditions de vie précaires et instables. Selon cette étude, les jeunes en situation de rue disent éprouver une faible estime d'eux-mêmes, de la culpabilité, de la colère et le sentiment de ne pas avoir de pouvoir sur leur propre réalité. De façon similaire, les travaux de Kidd (2007) et Kidd et Davidson (2007) rapportent que certains jeunes en situation de rue, surtout ceux qui ont recours aux transactions sexuelles², disent avoir une vision négative d'eux-mêmes. Cette perception négative se traduit, chez ces jeunes, par une détresse et une souffrance psychologique pouvant conduire à des idéations suicidaires et à un sentiment d'être prisonnier de la situation de rue. Ce sentiment d'enfermement a également été rapporté par Farrugia (2010) qui explique que certains jeunes en situation de rue ont l'impression de ne pas être des acteurs de leur réalité, mais plutôt des objets de discrimination, voire de divertissement de la société. Bref, ces travaux montrent que le poids des conditions de vie en situation de rue est d'une telle

² Inspirés des travaux de Leclerc-Maadlada (2004) et de Tabet (2004), nous utilisons dans la présente étude le concept de « transactions sexuelles » afin de désigner toutes formes d'échange sexuel impliquant une compensation. Ce concept se veut plus neutre et plus englobant que les notions qui lui sont affiliées, comme celle de « prostitution », de « travail du sexe » ou de « commerce du sexe » qui ont tendance, selon Leclerc-Maadlada (2004 : 3), à réduire l'échange sexuel à une compensation monétaire. Le concept de « transactions sexuelles » diffère aussi de la notion de « sexe de survie », car cette dernière est souvent évoquée dans les écrits scientifiques pour décrire des échanges sexuels en réponse à des besoins essentiels (Leclerc-Maadlada, 2004 : 3). À l'instar des analyses de Tabet (2004), les jeunes rencontrés dans la présente étude mentionnent plutôt un système d'échange économique-sexuel impliquant des transactions au sein duquel l'un des partenaires fournit des services sexuels et l'autre offre, de façon plus ou moins explicite, des compensations multiples, telles qu'un hébergement, de la nourriture, des vêtements ou de la drogue.

prégnance qu'il vient enlever toute forme d'estime et de respect de soi chez les jeunes.

Cette remise en question de l'identité chez les personnes en situation de vulnérabilité a été conceptualisée par certains chercheurs en termes de processus. Par exemple, de Gaulejac (1996) propose une réflexion sur le processus d'intériorisation de la situation de pauvreté, notamment celle de la situation de rue. Inscrit dans une perspective interactionniste symbolique, cet auteur montre que la pauvreté n'est pas en soi une situation honteuse, mais qu'elle peut le devenir dans la mesure où elle conduit à être méprisée par les « gens bien » (de Gaulejac, 1996 : 83). Ainsi, d'une réalité matérielle associée à des conditions de vie précaires, la pauvreté peut glisser, par le biais du regard des autres, à une réalité subjective attachée à l'image sociale de l'échec, de la déchéance et de la disqualification. Dans cette conception, ce sont les conditions de vie objectives de la situation de pauvreté qui viennent affecter le rapport que les personnes entretiennent à leur égard. Lorsque ce processus d'intériorisation de la honte est amorcé, l'identité des personnes se voit perturbée entre ce qu'ils sont dans le regard des autres et ce qu'ils sont pour eux-mêmes. Ce processus n'est pas sans évoquer le phénomène de stigmatisation identitaire que Paugam (1991 : 161) désigne par l'expression d'une « identité négative ». Selon cet auteur, les personnes qui se voient contraintes de composer avec un statut social dévalorisé peuvent avoir tendance à s'associer à cette image négative, jusqu'à y adhérer et à se présenter comme des personnes disqualifiées socialement. Ainsi, par le mouvement psychique d'intériorisation, la pauvreté n'est plus seulement une étiquette extérieure, mais plutôt une condition même de leur existence et de leur réalité sociale se traduisant par une rupture de leur identité. Cette lecture de la pauvreté met donc en lumière qu'une condition de vie externe associée à un fort mépris social peut se voir intériorisée jusqu'à fragiliser l'identité des individus.

Inspirés par cette perspective interactionniste symbolique, certains auteurs ont tenté de comprendre comment les personnes en situation de rue peuvent mobiliser leur ressource pour contrer le stigmate associé à leur condition de vie. L'une de ces études a mis en évidence que si certaines stratégies permettent à ces personnes de se dissocier

du stigmat de leur situation de rue, d'autres stratégies ne font que participer à la construction d'une identité négative, délinquante et dangereuse (Roschelle et Kaufman, 2004). Ces dernières stratégies, désignées comme « exclusives », comportent le dénigrement verbal des autres personnes stigmatisées (par exemple, les personnes homosexuelles), ainsi que l'adoption d'une posture physique menaçante (par exemple, vouloir ressembler aux « gangsters ») et sexualisée (par exemple, les filles s'habillent de façon sexuellement explicite et les garçons parlent explicitement de leur performance sexuelle). Si ces stratégies visent à cacher les manifestations de la situation de rue, elles ne font que perpétuer, voire accentuer, l'image stigmatisante qui est accolée à ces personnes en raison de leurs conditions de vie instables et précaires. Par conséquent, les travaux signalent que les personnes qui ont recours à ces formes de stratégies ne font que fragiliser davantage leur identité, plutôt que de construire une vision positive d'elles-mêmes.

Somme toute, cette conception centrée sur les conditions de vie tend à voir les jeunes en situation de rue comme des victimes de leur environnement social et/ou de leurs caractéristiques individuelles. Ainsi, peu d'attention est portée à la marge de manœuvre des jeunes, sinon que pour démontrer les risques encourus pour leur santé ou pour celle d'autrui. Dans ce contexte, la rue est alors présentée comme une situation menaçante, voire dangereuse, qui contraint les jeunes à avoir recours à des stratégies de survie considérées à risque pour leur santé physique et psychologique, telles que le vol ou la vente de drogues. Par conséquent, cette conception centrée sur les conditions sociales et individuelles présente les actions déployées par les jeunes comme une menace et un danger pour leur santé, plutôt que comme des mécanismes pour retirer certains bénéfices de leur situation de rue.

1.1.3 La marge de manœuvre des jeunes en situation de rue

S'inscrivant en faux avec la conception centrée sur le poids des conditions de vie de la situation de rue, d'autres travaux étudient plutôt ce phénomène à partir de la marge de manœuvre de jeunes. Cette seconde conception regroupe plusieurs études qui tentent

de comprendre le sens des actions des jeunes en situation de rue, tout en prenant en considération les contraintes structurelles auxquelles ils font face. Dans cette perspective, les jeunes en situation de rue ne sont plus considérés comme des êtres passifs, mais comme des acteurs dans la construction de leur réalité. Par conséquent, les travaux empiriques inscrits dans cette conception visent principalement à appréhender les opportunités que la situation de rue offre aux jeunes afin d'améliorer leur réalité à partir des stratégies de débrouillardise et de construction identitaire.

1.1.3.1 Les stratégies de débrouillardise en situation de rue

Dans cette conception centrée sur la marge de manœuvre des jeunes, un certain nombre de travaux se sont intéressés aux compétences et stratégies qu'ils mettent en place pour donner sens à leur situation de rue. Ces études se démarquent d'une lecture de la situation de rue en termes de survie où le poids des conditions de vie précaires vient réduire les actions des jeunes à leurs seuls besoins essentiels. Ainsi, plutôt que de voir la situation de rue comme une expérience de victimisation, ces travaux présentent plutôt les stratégies des jeunes comme un marqueur de leur potentiel pour améliorer leur situation de vie.

Du côté de l'Amérique latine, Lucchini (1993) a publié un ouvrage se voulant à contre-courant de la perspective qu'il nomme « de victimisation » à l'égard des enfants en situation de rue. Il développe un cadre d'analyse basé sur la signification subjective de la situation de rue afin de dégager le sens des actions des jeunes. En s'appuyant sur une approche ethnographique, Lucchini (1993 : 30) ne cherche pas tant à saisir les contraintes qu'exerce la situation de rue sur les jeunes, mais de comprendre les compétences symboliques qu'ils mettent en place pour organiser leur réalité sociale. Dans ce contexte, cet auteur suggère que la situation de rue vient « conditionner » le recours aux actions des jeunes pour s'organiser et se débrouiller. Selon lui, cette marge de manœuvre se comprend par les différentes stratégies que les jeunes déploient en situation de rue, à savoir des « stratégies de protection » et des « stratégies d'affirmation de soi ». D'après Lucchini (1993), ces stratégies doivent se comprendre

comme des systèmes d'opportunités permettant aux jeunes de donner un sens particulier à leur situation de rue. Par conséquent, cette conception met en évidence l'importance d'analyser l'articulation entre les actions des jeunes et le sens qu'ils donnent à la situation de rue. Voici comment Lucchini (1993) décrit ce rapport dynamique entre les stratégies des jeunes et la situation de rue :

La rue comme milieu de vie conditionne les stratégies de survie. Toutefois, la rue n'est pas vécue de la même manière par tous les enfants. Or, la façon de vivre la rue influence les stratégies des enfants. La rue est – par définition – ambivalente car elle est un mélange de contraintes et de libertés, de violence et de complicité, de dangers et de sources de survie. Ce mélange produit alternativement du plaisir et de la souffrance, des alliances et des séparations. (Lucchini, 1993 : 65)

Du côté de l'Europe, notamment en France, un certain nombre d'auteurs se sont penchés sur cette question de la marge de manœuvre chez les personnes en situation de rue. Par exemple, Rullac (2005) réfute la conception de l'exclusion sociale en illustrant que, malgré les contraintes des conditions sociales, les personnes en situation de rue mettent en place une diversité de « stratégies de vie », telles que des stratégies d'adaptation, de détournements et d'inventions, qui leur offrent un espace de liberté. Si Rullac (2005) conçoit ces stratégies individuelles en termes d'organisation rationalisée, Dubet (1987), pour sa part, met en évidence la diversité des actions que les jeunes de banlieue mettent en place pour donner sens à leurs conditions de vie précaires. En effet, Dubet (1987) montre que les jeunes de la galère sont amenés à adopter des actions de protection, de combines ou de violence au gré des situations rencontrées. Ce rapport dialectique entre conditions de vie et libre arbitre n'est pas sans évoquer les travaux de Roulleau-Berger (1995) qui présente les ruptures et les adaptations des jeunes vivant l'expérience de la précarité. À travers ces « espaces intermédiaires », Roulleau-Berger (1995) note que les jeunes mettent en place des compétences leur permettant de redéfinir leurs identités individuelles. Dans ce contexte, les jeunes en situation de rue ne sont pas conçus en termes d'exclus ou de victimes, mais plutôt en termes d'acteurs sociaux possédant une marge de manœuvre pour se construire et se développer.

En ce qui concerne le Canada et les États-Unis, d'autres travaux poursuivent cette idée

d'une marge de manœuvre chez les jeunes en situation de rue en illustrant leurs capacités de résilience ou de coping. Par exemple, plusieurs études (Bender et al., 2007; Kidd et Davidson, 2007; Lankenau et al., 2005; Lindsey et al., 2000; Rew et al., 2003) mettent en évidence l'importance pour les jeunes de développer une certaine forme « d'intelligence de rue » (street smarts) afin d'éviter les situations dangereuses et d'identifier efficacement les ressources pouvant leur venir en aide. Selon ces travaux, cette forme d'intelligence permet aux jeunes d'apprendre à qui ils peuvent faire confiance ou non et, ainsi, être capables de tirer profit des situations qui se présentent à eux. À cet effet, la création de liens amicaux semble être reconnue comme une stratégie fondamentale pour briser l'isolement, pour développer un sentiment d'appartenance et pour motiver les jeunes à atteindre leurs objectifs personnels, tels que sortir de la situation de rue (Banyard, 1995; Bender et al., 2007; Kidd et Davidson, 2007; Rew et al., 2003). En plus du soutien émotionnel, les liens d'amitié permettent aux jeunes de connaître les ressources disponibles et les nouvelles informations véhiculées en situation de rue (McCarthy et al., 2002; Rew et al., 2003). Bref, ces travaux font contrepoids aux études qui présentent la situation de rue comme une menace constante et tentent plutôt de mettre de l'avant les forces et les compétences de ces jeunes.

Du côté du Québec, l'étude anthropologique de Sheriff (1999) a permis de mettre en évidence la débrouillardise des jeunes en situation de rue. En effet, cette étude montre que les jeunes ne sont pas passifs, mais, bien au contraire, actifs dans la mobilisation de l'ensemble de leurs aptitudes pour faire face aux conditions de vie précaires de la situation de rue. Les jeunes que Sheriff (1999) a rencontrés lui ont rapporté avoir recours à un « bon système de débrouillardise » qui s'appuie, entre autres, sur la vente de drogues, la quête et la pratique du squeegee³. L'établissement d'un réseau social est également une dimension importante de la débrouillardise de ces jeunes, puisqu'il permet la circulation d'information sur les ressources, mais aussi sur le fonctionnement des formes de contrôle social, comme les forces policières. Ainsi, cette étude rend

³ Le terme squeegee désigne « une activité consistant à laver, contre rémunération, le pare-brise des voitures à l'arrêt des automobilistes aux intersections » (Denis, 2003 : 89).

compte du fait que les jeunes qui ont des habiletés sociales sont privilégiés par le nombre de contacts qu'ils peuvent créer et, par conséquent, en bénéficier pour se débrouiller en situation de rue. Au-delà de la mobilisation des jeunes, Sheriff (1999) témoigne tout de même de l'importance de demeurer à l'affût des conditions de vie particulières de la situation de rue, notamment des risques et des dangers qu'elle peut susciter, pour comprendre les stratégies de ces jeunes.

Il se dégage un ensemble de pratiques quotidiennes, où la débrouillardise est la qualité par excellence. Elle leur permet de rester dans la rue mais ne supprime pas pour autant les risques ni les dangers auxquels les jeunes doivent faire face tous les jours. (Sheriff, 1999 : 128).

De façon similaire, Bellot (2001) met également en évidence que la situation de rue conduit les jeunes à développer certaines stratégies de débrouillardise selon le sens qu'ils donnent à leur expérience. Par exemple, cette étude illustre que pour certains jeunes les stratégies de débrouillardise visent principalement à s'adapter aux conditions de vie précaires de la situation de rue, tandis que pour d'autres jeunes, il s'agit d'un acte politique dans la mesure où ils refusent de s'intégrer à la société de consommation propre au système capitaliste. Cette auteure va jusqu'à montrer que ces stratégies se distinguent selon le genre des jeunes : les filles semblent recourir davantage à des pratiques les conduisant à favoriser une certaine stabilité résidentielle, comme la prostitution ou la solidarité, tandis que les garçons semblent plutôt utiliser des pratiques leur permettant de faire valoir leur réussite sociale, comme la vente de drogues ou le vol (Bellot, 2003). Ainsi, plutôt que de lire les actions des jeunes comme un risque ou un danger, cette étude permet de comprendre leurs stratégies de débrouillardise en termes de capacité à faire face aux conditions de vie de la situation de rue.

Bref, ces travaux suggèrent que ces jeunes ne sont pas des victimes passives des conditions de vie de la situation de rue. Bien au contraire, ils présentent ces jeunes comme des acteurs ayant le potentiel de mobiliser des actions pour donner sens à leur réalité sociale. Ces travaux ne cherchent pas à montrer une vision idyllique de la

situation de rue, mais à mettre en lumière les compétences que ces jeunes possèdent pour tenter d'améliorer leur quotidien. Ces études sur les stratégies de débrouillardise mettent en évidence la capacité des jeunes à vivre et à surmonter les difficultés rencontrées par les conditions de vie précaires et instables de la situation de rue.

1.1.3.2 La construction identitaire des jeunes en situation de rue

Dans cette conception centrée sur la marge de manœuvre, certains travaux inscrivent la situation de rue comme une expérience d'émancipation individuelle. Selon ces études, la situation de rue n'est pas un espace vide où les jeunes sont inactifs, mais plutôt une situation permettant à certains jeunes de développer leur identité. Ces travaux soulèvent que les jeunes en situation de rue sont des acteurs de leur trajectoire et de leur identité, même s'ils doivent composer avec les contraintes et les difficultés de la situation de rue. Par son analyse des parcours géosociaux, Parazelli (2002) développe le concept de « choix contraint » pour expliquer l'appropriation de la situation de rue par les jeunes dans un rapport ambivalent entre le choix actif et les contraintes associées au vécu familial. Cette conceptualisation l'amène à développer la notion de « socialisation marginalisée » pour rendre compte de « l'espace de la rue en tant que point de repère central à partir duquel s'organisent des pratiques précaires de recomposition identitaire » (Parazelli, 2000 : 195). D'après cet auteur, l'attrait pour la situation de rue ne se conçoit pas comme une pratique aléatoire, sans aucune signification, mais comme une expérience sociosymbolique d'appropriation par les jeunes en manque de points de repère.

C'est à partir de cette perspective que Parazelli (2002) conçoit le regroupement de « famille fictive » en situation de rue comme une tentative par les jeunes d'établir une stabilisation identitaire, ainsi qu'une forme de protection contre des menaces potentielles. Davantage qu'une simple association à d'autres jeunes pour répondre à des besoins de survie, cet imaginaire familialiste est considéré par cet auteur comme « une tentative de se remettre au monde en choisissant sa filiation par la réédification symbolique du cadre de socialisation primaire » (Parazelli, 2000 : 45). Ce phénomène

de famille fictive en situation de rue a également été étudié par d'autres travaux qui ont mis en lumière l'importance de ces liens sociaux chez les jeunes. En effet, plusieurs études montrent que les jeunes en situation de rue développent un rapport de filiation avec des pairs qui partagent une réalité similaire à la leur (Ensign, 2000; Kidd et Davidson, 2007). Selon ces travaux, cette impression familialiste est très différente de ce que les jeunes ont vécu dans leur famille d'origine, venant jusqu'à un certain point compenser l'absence d'amour et d'affection qu'ils n'ont pas reçus durant leur enfance (Kidd et Davidson, 2007; Smith, 2008). Par conséquent, ces travaux mettent en évidence que la situation de rue constitue une expérience d'identification offrant la possibilité aux jeunes de se reconnaître socialement.

Dans la même foulée, l'étude doctorale de Bellot (2001) reconnaît elle aussi ce processus de construction identitaire chez les jeunes en situation de rue. En se distinguant de la conception socio-spatiale de Parazelli (2002), Bellot (2001) comprend toutefois la situation de rue comme une série d'interactions sociales participant à la construction de l'identité des jeunes. Dans ce contexte, Bellot (2001) n'utilise pas la notion de « choix contraint », mais plutôt celle d'espace d'apprentissage pour désigner que la situation de rue peut constituer une expérience de transition pour certains jeunes. Si cette étude montre que la situation de rue peut renvoyer à une expérience d'enfermement au sein de laquelle les jeunes ont de la difficulté à imaginer les mécanismes de sortie, elle peut aussi être considérée par les jeunes comme une expérience de tremplin vers une réinsertion sociale. Au-delà des différents rapports que les jeunes entretiennent à l'égard de la situation de rue, cette étude doctorale met de l'avant l'idée de « quête » pour désigner cette expérience. Selon Bellot (2001), la situation de rue évoque pour les jeunes une quête identitaire organisée autour des liens avec les pairs.

Cette conceptualisation en termes de construction identitaire a d'ailleurs été reprise par d'autres auteurs qui se sont intéressés à la pratique du squeegee et aux gangs de rue. En ce qui concerne le squeegee, les quelques travaux qui ont abordé cette question rendent compte du fait qu'il s'agit à la fois d'une pratique de débrouillardise pour contrer les

conditions précaires de la situation de rue, ainsi qu'une pratique de socialisation permettant aux jeunes de s'identifier à des pairs (Denis, 2003; Lemétayer, 2002). Ainsi, la pratique du squeegee permet aux jeunes en situation de rue d'affirmer leur autonomie et leur liberté, tout en tissant des liens sociaux avec d'autres jeunes partageant la même réalité (Lemétayer, 2002). Inscrite dans une logique de travail, la pratique du squeegee est alors considérée comme outil de socialisation favorisant chez les jeunes le développement d'un sentiment d'appartenance à la situation de rue.

Un fort désir de socialisation ressort du récit de plusieurs répondants, c'est-à-dire un désir de se sentir aimé, reconnu et d'appartenir à un groupe, et c'est le milieu de la rue qui leur offre la possibilité de le combler. Ils ont le sentiment d'y trouver leur place parmi d'autres jeunes en situation de rue avec lesquels ils partagent un mode de vie et des valeurs similaires. (Denis, 2003 : 99)

Pour ce qui est des gangs de rue, les travaux, principalement basés sur les jeunes hommes, mettent en évidence que l'intégration à un gang procure aux jeunes hommes un espace de reconnaissance sociale et de substitut à un milieu familial jugé inadéquat (Corriveau, 2009; Dorais et Corriveau, 2006; Fleury, 2008; Hamel et al., 1998; Perreault, 2005; Perreault et Bibeau, 2003). Ces études s'accordent sur le fait que l'appartenance à un gang s'inscrit dans un « espace collectif d'identification » permettant de créer un environnement social positif pour les jeunes en proie à l'isolement (Perreault et Bibeau, 2003). Également, ces études montrent que l'appartenance au gang permet à ces jeunes de se défendre contre leurs ennemis ou contre des agresseurs potentiels. Dans ce contexte, la violence est vue comme une stratégie importante, voire nécessaire, pour se prémunir contre une discrimination, une injustice et une menace potentielle issue d'un conflit inter-gangs (Corriveau, 2009). Finalement, ces recherches illustrent que l'intégration au gang de rue permet aux jeunes de marquer leur virilité et, ainsi, d'affirmer leur identité masculine auprès de leurs pairs. De fait, les gangs de rue semblent valoriser l'expression de comportements et d'attitudes associés à la masculinité, tels l'insensibilité émotionnelle, la performance sexuelle, le rejet de l'autorité institutionnelle et l'utilisation de la violence pour se faire valoir et reconnaître (Dorais et Corriveau, 2006; Corriveau, 2009).

Une autre étude réalisée auprès de jeunes hommes en situation de précarité illustre que les activités criminelles constituent un moyen de favoriser la construction d'une identité masculine (Jamouille, 2005). Selon cette étude, certains jeunes préfèrent s'intégrer au milieu criminel afin d'obtenir une forme de protection et de pouvoir social, plutôt que de demeurer passifs devant les conditions de vie de la situation de pauvreté. Dans son analyse, Jamouille (2005 : 90) met en évidence que l'appartenance à un groupe de pairs criminels permet à certains jeunes hommes de construire une forte estime d'eux-mêmes et d'obtenir le respect des autres. En ayant recours à la vente de drogues, au vol et à la violence, les jeunes en situation de précarité considèrent qu'ils ont la chance de « prouver leur valeur » en tant qu'homme pourvoyeur de leurs besoins essentiels. En réaction à cette identité masculine basée sur une image de force et de protection, Jamouille (2005) indique que certaines jeunes femmes en situation de précarité recherchent la compagnie de ces jeunes hommes qui peuvent, selon elles, leur apporter sécurité, protection et respect. Toutefois, dans ce contexte, les jeunes femmes se voient souvent reléguées à des objets de désir venant consolider le prestige et la réussite de leurs partenaires (Dorais et Corriveau, 2006; Corriveau, 2009; Jamouille, 2005). Les activités criminelles sont donc vues dans ces études comme une stratégie de construction de l'identité masculine pour les jeunes hommes en situation de précarité.

Si plusieurs travaux ont étudié le rapport entre la situation de rue et la construction identitaire des jeunes, d'autres études se sont plutôt concentrées sur les stratégies de présentation identitaire des personnes en situation de rue. Par exemple, l'étude de Snow et Anderson (1987) illustre que les personnes en situation de rue cherchent surtout à présenter une identité positive d'elles-mêmes. Contrairement à certains travaux qui montrent que la situation de rue amoindrit l'estime de soi des jeunes (Boydell et al., 2000; Roschelle et Kaufman, 2004; Zufferey et Kerr, 2004), cette étude met en évidence que les personnes en situation de rue tentent de créer un sens à leur identité afin d'en préserver une image positive. À cet effet, Snow et Anderson (1987) rapportent trois stratégies de présentation identitaire par les personnes en situation de rue : 1) la création d'une distance entre soi et la situation de rue, 2) l'adhésion à un groupe d'amis afin de marquer la représentation positive de cette situation de vie, et 3)

la création d'histoires fictives à propos d'expériences passées, présentes ou futures qui mettent en valeur la réussite personnelle. Cette étude indique donc que certains jeunes tentent par différents moyens de contrer l'image qu'ils jugent négative de la situation de rue afin de présenter une identité positive d'eux-mêmes.

Somme toute, ces différents travaux, sans nier les conditions de vie de la situation de rue, reconnaissent ces jeunes comme des acteurs de leur trajectoire de vie et de leur identité. Cette conception ne voit pas ces jeunes comme des « dangers » ni des « hors-normes », mais comme des acteurs qui recourent à des stratégies en périphérie du centre pour construire leur identité. Les activités criminelles, les relations sociales et les stratégies de débrouillardise sont alors interprétées comme des pratiques permettant aux jeunes de mobiliser leur potentialité à l'intérieur des conditions de vie instables et précaires de la situation de rue. Ces travaux présentent les jeunes en situation de rue comme des citoyens qui tentent de trouver à leur manière leur place dans la société. C'est dans ce rapport complexe entre conditions de vie et marge de manœuvre que nous étudions, ici, la question de l'intimité chez les jeunes en situation de rue. En effet, quel est le sens donné aux relations intimes en situation de rue par les jeunes? L'intimité est-elle vécue sous l'angle des conditions de vie précaires de la situation de rue ou sous l'angle de la marge de manœuvre dont disposent les jeunes pour donner sens à leur réalité? Avant d'aborder directement la question de l'intimité chez les jeunes en situation de rue, la prochaine section dresse un portrait des principaux enjeux de l'intimité dans la société contemporaine.

1.2 L'INTIMITÉ DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

Si la situation de rue chez les jeunes renvoie à plusieurs conceptions théoriques différentes, le phénomène de l'intimité n'est pas sans évoquer, lui aussi, une certaine complexité. D'une part, la question de l'intimité contemporaine soulève une réflexion sur les transformations des sociétés et, d'autre part, elle pose le défi de comprendre la formation et le maintien du lien social. L'idée ici n'est pas de dresser un bilan exhaustif de la sociologie de l'intimité, ni les transformations des sociétés, mais de présenter les

principaux enjeux de l'intimité dans la société contemporaine afin de poser un regard critique sur ce phénomène. Trois principaux constats se dégagent des travaux sur l'intimité : 1) la fonction identitaire de l'intimité dans la société contemporaine, 2) la diversité des modèles de relations intimes, et 3) la pluralité des liens entretenus avec les partenaires intimes. Chacun de ces constats est exploré dans cette section.

1.2.1 La fonction identitaire de l'intimité dans la société contemporaine

Lorsque le mot « intimus » est apparu entre le XVII^e siècle et le XIX^e siècle, il renvoyait à « une profonde affection unissant deux êtres [...] on dira ami intime ou liaison intime » (Lévy, 2005 : 150). Aujourd'hui, le sens du mot intimité a changé et se voit associé à « intérieur » et à « profond », tout en conservant son ancienne signification. Pour expliquer ce changement, plusieurs sociologues s'entendent pour dire que l'intimité a évolué à travers les transformations sociales, passant d'une société traditionnelle à une société contemporaine. Ces transformations se sont accompagnées de changements démographiques, culturels et structurels qui sont venus bouleverser les rapports que les individus entretiennent avec la société, mais également avec les autres et avec eux-mêmes. D'une société traditionnelle au sein de laquelle les traditions étaient considérées comme des motivations légitimes à la répétition des comportements (Lévy et Blais, 2008), elle est passée à une société contemporaine où les individus sont amenés à construire leur identité à partir de leurs propres choix (Giddens, 1992). Ces transformations sociales provoquent ainsi un véritable retournement quant à la vision du monde dans la mesure où les individus ne sont plus appréhendés comme naturellement soumis au collectif, ils sont plutôt appréhendés à partir de leurs intérêts et de leur liberté personnelle (Boudon et Bourricaud, 1994).

Ce passage d'une logique de traditions à une logique de choix vient ébranler les différents domaines de la société contemporaine, notamment celui de l'intimité. Comme la société contemporaine valorise la responsabilité individuelle et la construction de sa propre identité, l'intimité se voit ainsi projetée au cœur de ce processus de définition de soi (Beck et Beck-Gernsheim, 1995; Bozon, 2001; de

Singly, 1996; Giddens, 1992; Kaufmann, 1993). Devant une désintégration et une fragilisation des formes sociales, tels que la famille, la communauté, le travail et le mariage (Beck et Beck-Gernsheim, 1995), les individus sont amenés à construire leur identité à partir des liens qu'ils établissent avec les personnes dont ils sont les plus proches, notamment leurs partenaires intimes (de Singly, 1996). Dans ce contexte, l'intimité devient un point de rencontre de deux individualités où chacun des partenaires renvoie l'autre à son unicité (Kaufmann, 1993). Par conséquent, l'intimité contemporaine permet aux individus de stabiliser leur identité par un partage d'une réalité commune. L'intimité est ainsi vue comme un point de repère offrant l'occasion aux individus de se construire comme deux êtres autonomes, mais unie au sein d'un « être-ensemble » (Beck et Beck-Gernsheim, 1995). Voici comment de Singly (1996 : 164) explique l'importance de l'intimité dans la construction identitaire des partenaires :

Le conjoint peut contribuer à donner une impression d'unité de soi et de permanence de soi, remplissant en quelque sorte la fonction de colle pour assembler les dimensions de l'identité de son partenaire, et constituant par sa présence la preuve de l'existence d'un soi durable.

Or, cette fonction identitaire imposée aux relations intimes les rend plus importantes que jamais, mais également plus improbables à réaliser puisqu'elles sont idéalisées. En effet, Beck et Beck-Gernsheim (1995 : 168) montrent qu'en raison d'une fragilisation des traditions, les individus voient dans l'intimité contemporaine un refuge contre le doute quotidien, ce que ces auteurs qualifient de « religion séculière ». D'après ces auteurs, si la religion nous dit qu'il y a une vie après la mort, l'intimité contemporaine quant à elle nous suggère qu'il y a une vie avant la mort. Dans ce contexte, l'intimité devient un idéal que chaque individu cherche à atteindre dans une société où les traditions ne constituent plus le moteur premier de la construction identitaire (Beck et Beck-Gernsheim, 1995). Toutefois, c'est l'idéalisation de l'intimité contemporaine en elle-même qui fait en sorte de fragiliser les relations intimes. Si les individus ne parviennent pas à développer une relation intime où chacun des partenaires peut s'épanouir individuellement, les conjoints vont avoir tendance à rompre la relation

pour en former une autre avec une personne offrant un plus grand potentiel d'émancipation (Bauman, 2004; Giddens, 1992). L'exigence de la construction identitaire devient donc un poids qui pèse constamment sur les relations intimes, car chacun des partenaires cherche à conserver sa part d'autonomie, tout en voulant créer un espace de rencontre unifié. Voici comment Kaufmann (1993 : 126) témoigne du paradoxe propre à l'intimité contemporaine :

C'est cette exigence identitaire qui explique que l'on demande tant au couple, que l'on soit si facilement insatisfait d'une union, que le travail de mise en place et de maintien d'un couple soit si difficile.

Somme toute, ces auteurs montrent que les transformations de la société contemporaine ont donné l'occasion à chacun des individus d'effectuer un retour sur soi-même afin de construire avec une personne choisie un espace de dévoilement personnel. Dans ce contexte, la société contemporaine est considérée comme étant émancipée des anciens repères traditionnels, puisque les rapports sociaux et intimes ne sont plus soumis au carcan de l'Église ou de la famille d'origine. Les individus sont donc plus libres et autonomes, notamment en ce qui concerne le choix de leur modèle de relations intimes.

1.2.2 La diversité des modèles de relations intimes

Dans le contexte de la société contemporaine, l'intimité ne se voit plus réduite à l'unique modèle de l'amour romantique. Comme les repères traditionnels ont été remis en question dans la société contemporaine, les individus ne ressentent plus l'obligation d'inscrire leurs relations intimes au sein du modèle de l'amour romantique. Bien au contraire, par le fait que les individus sont libres de leurs choix et de la construction de leur identité, on remarque un éclatement des modèles de relations intimes dans la société contemporaine. Cet éclatement présente l'amour et la sexualité comme des entités singulières au sein de l'intimité contemporaine où l'une et l'autre peuvent évoluer à la fois de manière séparée ou conjointe.

Parmi les tenants de cette position, Giddens (1992) défend l'idée que la révolution

sexuelle des années 1960 et 1970 a permis l'acquisition d'une plus grande liberté et autonomie dans le choix des relations intimes. Giddens (1992) précise que la sexualité dans les sociétés traditionnelles se réalisait à l'intérieur de relations basées sur l'amour romantique, et ce, uniquement à des fins de reproduction. Toutefois, l'émancipation des femmes lors de la révolution sexuelle, notamment par l'essor de la contraception, a conduit à briser l'association séculaire entre la sexualité et la procréation. C'est cette « sexualité plastique », c'est-à-dire une « sexualité décentrée et affranchie des exigences de la reproduction » (Giddens, 1992 : 10), qui aurait permis la création d'une nouvelle association entre la sexualité et le projet individuel. L'apport de la théorie de Giddens (1992) consiste à faire voir dans les transformations sociales une démocratisation de l'intimité favorisant l'émancipation individuelle. Par la révolution sexuelle, les individus seraient plus libres et autonomes de leur choix, notamment en ce qui concerne le domaine des relations amoureuses et sexuelles.

Suivant cette idée d'une émancipation des relations intimes, d'autres auteurs proposent que la société contemporaine a favorisé l'apparition d'une multitude de modèles d'intimité. Par exemple, Chaumier (1999) rapporte que le modèle de l'amour romantique, au sein duquel le désir d'unicité et de fusion est prédominant, est ancré dans l'idéologie populaire depuis plusieurs décennies par la propagation des différents médias, comme la presse écrite et la télévision. Toutefois, Chaumier (1999 : 282) conclut que les transformations sociales de la société contemporaine ont fait émerger d'autres formes de relations de couples, tels que le couple à l'autonomie limitée⁴ et le couple « open »⁵. Ces autres formes de relations intimes suggèrent à Chaumier (1999) l'existence d'un autre modèle que celui de « l'amour fusionnel », à savoir celui de « l'amour fissionnel ». La caractéristique de ce modèle fissionnel est que, comme il

⁴ Chaumier (1999 : 228) définit le « couple à l'autonomie limitée » comme une relation où « chacun des partenaires fait sa vie jusqu'à un certain point, le contrat est établi sur la confiance, la fidélité connaît une limite. Ainsi, le couple se permet une autonomie de chacun mais se promet une exclusivité sexuelle et affective. Cependant, cette union n'est jamais à l'abri d'un tiers qui s'immisce dans le duo : la remise en cause peut surgir à tout instant ».

⁵ Chaumier (1999 : 228) définit le « couple open » comme une relation où « la fidélité est exprimée dans le temps, non dans le rapport physique. Le partenaire peut vivre des expériences avec des tiers. L'idée est qu'il n'y a jamais remplacement mais complémentarité. Il ne peut donc y avoir rupture, tout au plus éloignement ».

reconnaît l'autonomie et l'indépendance des deux partenaires, il est polyvalent. Il permet le partage de moments communs, tout en laissant à chacun des partenaires une part d'autonomie pour « vivre sa vie ». Si le chevauchement entre ces deux modèles produit des confusions, notamment par le fait que les partenaires veulent à la fois la fusion et l'indépendance, Chaumier (1999) met tout de même en évidence que l'intimité contemporaine se réalise à l'intérieur d'une pluralité de modèles visant principalement la construction identitaire des partenaires.

Également, Bozon (2001) identifie trois modèles de relations intimes dans la société contemporaine. Selon lui, ces modèles définissent le sens qui est donné à l'intimité contemporaine et indiquent le rôle qu'elle joue dans la construction de soi des individus. Le premier, le « modèle du réseau sexuel », renvoie à une intimité créatrice d'une sociabilité qu'elle contribue à entretenir. Dans ce premier modèle, les individus tissent des relations intimes, principalement basées sur la sexualité, avec de multiples partenaires dans le but d'acquérir des ressources, notamment économiques, ou un certain prestige. Le deuxième, le « modèle du désir individuel », correspond à une intimité vue comme une manifestation et un repère de l'existence individuelle. Il s'agit d'un usage narcissique de l'intimité, plutôt qu'altruiste, où la sexualité est au cœur du maintien de l'identité du sujet. Le troisième, le « modèle de la sexualité conjugale », signifie que la sexualité est au service d'une construction conjugale qui l'englobe et la contient. Dans ce troisième modèle, Bozon (2001) présente une forme d'intimité plus proche du modèle traditionnel où l'amour et la sexualité s'alimentent mutuellement. L'étude de Bozon (2001) permet donc d'identifier trois modèles d'intimité contemporaine au sein desquels la sexualité et l'amour ne prennent ni la même importance, ni la même signification.

Dans la même foulée, Daoust (2005) conceptualise quatre modèles d'intimité contemporaine à travers lesquels l'amour et la sexualité ne sont pas toujours réunis. Pour le premier modèle, « l'individu rationnel », l'intimité est vécue comme une dimension à contrôler et à maîtriser pour ne pas se laisser envahir par la passion de l'excitation physique ou des sentiments amoureux. Ce modèle pose l'idée d'une

dichotomie entre la raison (homme) et la passion (animal, instinct). Pour le deuxième modèle, « l'individu intéressé », l'intimité est considérée comme un intérêt à poursuivre pour répondre à la satisfaction des besoins individuels. Les partenaires cherchent à calculer les possibilités d'action qui répondront le mieux à la satisfaction de leurs propres désirs. Le troisième modèle, « l'individu libidinal », renvoie à une intimité exprimée par une sexualité visant l'exploration de soi. Dans ce modèle, les relations intimes sont guidées par le désir sexuel des individus et poursuivent le plaisir et la satisfaction proprement sexuels. Le quatrième modèle, « l'individu romantique », témoigne d'une intimité où la sexualité devient l'expression des sentiments amoureux. Ce modèle porte en lui l'idéal de l'accomplissement de soi à travers l'amour. À l'instar de Bozon (2001), la conception de Daoust (2005) illustre donc une pluralité de modèles d'intrications possible entre l'amour et la sexualité au sein de la société contemporaine, d'où la complexité pour les partenaires de s'entendre sur une même conception de l'intimité.

L'ensemble de ces travaux présente une diversité de modèles d'intimité dans la société contemporaine. Si la société traditionnelle était marquée par le modèle de l'amour romantique au sein duquel la sexualité s'exprimait dans une logique de reproduction, la société contemporaine est empreinte, quant à elle, d'une pluralité de conjugaisons entre l'amour et la sexualité. En raison de l'importance de la construction identitaire des individus dans la société contemporaine, l'intimité relève ainsi de rapports singuliers à l'amour et à la sexualité selon les choix individuels. Cette diversité de formes de relations intimes dans la société contemporaine conduit donc les individus à établir différents liens avec leurs partenaires intimes.

1.2.3 La pluralité des liens entretenus avec les partenaires intimes

L'exigence identitaire de la société contemporaine fait en sorte que les individus tissent des liens particuliers avec leurs partenaires intimes. Pour certains sociologues, ces liens prennent la forme d'un rapport égalitaire et subjectif où les partenaires sont reconnus comme des personnes à part entière, tandis que, pour d'autres, il s'agit d'un

rapport instrumental où les partenaires intimes sont vus comme les objets d'une satisfaction individuelle.

1.2.3.1 Une intimité contemporaine subjectivée basée sur l'égalité et la réciprocité entre les partenaires

Certains sociologues proposent que les transformations sociales aient permis aux individus de développer des relations intimes subjectivées basées sur la construction d'un lien égalitaire et réciproque entre les partenaires. L'un des porte-étendards de cette conception est Giddens (1992) qui suggère que la révolution sexuelle a permis de briser l'association séculaire entre la sexualité et la reproduction pour faire place à une sexualité centrée sur le plaisir. Ce passage a suscité l'émergence d'un nouveau rapport social entre les individus qu'il conceptualise par la notion de « relation », c'est-à-dire un lien durable de proximité émotionnelle entre deux personnes (Giddens, 1992 : 76). Selon son analyse, c'est l'émotion qui devient le cœur des rapports sociaux dans la société contemporaine. Les individus ont alors la possibilité d'établir des relations égalitaires, ce que Giddens (1992 : 76) désigne par la notion de « relation pure », au sein desquelles la sexualité pour le plaisir fait partie de l'une des garanties de la continuation ou de l'interruption de la relation. Les individus deviennent ainsi libres de choisir leurs partenaires amoureux et sexuels, mais aussi de poursuivre ou non la relation. Les travaux de Giddens (1992 : 163) permettent ainsi de constater que la société contemporaine favorise le développement d'une intimité basée sur une « communication émotionnelle avec autrui aussi bien qu'avec soi-même, dans un contexte de stricte égalité interpersonnelle ».

Dans un même ordre d'idées, de Singly (1996) postule que les relations intimes basées sur l'affection, l'amour, la réciprocité et la durabilité sont au cœur de la construction identitaire des individus. Comme les repères traditionnels, tels que la religion ou le mariage, ne sont plus les seules modèles pour construire l'identité des individus, de Singly (1996) suggère qu'ils ont besoin du regard des personnes à qui ils accordent de l'importance pour se définir. Selon lui, dans la société contemporaine, les partenaires

intimes donnent un « sentiment continu d'exister et un sentiment de stabilité de soi qui fonde l'identité » des individus (de Singly, 1996 : 49). Dans la position théorique de cet auteur, l'intimité contemporaine a pour fonction la révélation de soi par un réconfort psychologique mutuel apporté par le contact des partenaires. Si l'affection est une dimension importante dans la conception de Singly (1996 : 85), il reconnaît cependant que la sexualité participe activement à « rassurer l'existence de deux sois unis dans la communion des corps ». De Singly (1996) propose donc de comprendre l'intimité comme un espace de partage affectif entre deux partenaires qui est nécessaire à la construction de l'identité personnelle au sein de la société contemporaine.

On retrouve également cette idée d'une intimité contemporaine construite autour d'un espace commun au sein des travaux d'Alberoni (1979) et de Kaufmann (2009). En effet, ces sociologues suggèrent qu'en raison de l'exigence identitaire de la société contemporaine, les relations intimes n'ont d'autres choix que de se créer par le respect de la singularité de chacun des partenaires. Ces deux auteurs utilisent le concept de « mouvement » pour désigner cet espace intime où les deux partenaires partagent une identité commune, tout en conservant leur propre identité personnelle. Kaufmann (2009) précise que la réalisation de ce mouvement nécessite une confiance et une reconnaissance mutuelle entre les partenaires. Pour ce faire, l'intimité ne peut réussir que si les deux partenaires sont considérés comme étant des individus égaux, dont chacun peut apporter autant à l'autre sur le plan identitaire. Comme l'indique Kaufmann (2007 : 30), l'exigence identitaire de la société contemporaine fait en sorte que les partenaires intimes sont considérés comme des êtres égaux qui cherchent à construire ensemble un espace commun de partage affectif.

La forme hiérarchique et donnée d'avance (vision traditionnelle du couple) est aujourd'hui remplacée (vision moderne du couple), au moins en théorie, par une ouverture du jeu domestique entre deux individus égaux, voire une interchangeabilité pour nombre d'activités.

Si ces auteurs font de l'intimité une relation égalitaire basée sur un lien significatif et réciproque entre deux individus à part entière, ils mettent également en évidence que

les transformations sociales conduisent à placer les relations intimes au cœur de la construction de l'identité personnelle. Pour ces auteurs, les partenaires sont tous considérés comme des sujets de leurs relations intimes, c'est-à-dire des acteurs construisant ensemble un espace de partage émotionnel et de réciprocité affective favorisant la construction de leur identité. Or, c'est cette même exigence identitaire qui est interprétée par d'autres auteurs comme une instrumentalisation des partenaires intimes dans la société contemporaine.

1.2.3.2 Une intimité contemporaine objectivée au profit d'une quête identitaire incessante

À l'opposé, d'autres sociologues postulent que les transformations sociales ont favorisé la création de relations intimes objectivées basées sur l'instrumentalisation des partenaires amoureux et sexuels au profit de la quête identitaire. Contrairement à l'idée que les liens intimes contemporains sont construits dans une logique égalitaire et réciproque, ces auteurs suggèrent que ce sont à travers les relations intimes, tant amoureuses que sexuelles, que les individus cherchent à trouver certains repères pour leur « quête incessante et frustrante » d'eux-mêmes (Sennett, 1979). Selon Lipovetsky (1983 : 19), c'est la désertion des valeurs et des finalités sociales qui ont fait émerger un « narcissisme » à outrance, à savoir « centré sur la réalisation émotionnelle de soi-même, avide de jeunesse, de sports, de rythme, moins attaché à réussir dans la vie qu'à s'accomplir continûment dans la sphère intime ». D'après ces auteurs, la société contemporaine est malsaine, car elle néglige le lien social pour se concentrer uniquement sur la « quête de l'égo » (Lipovetsky, 1983).

Sennett (1979) a montré que l'espace public a perdu au cours du XIXe siècle de son caractère de convivialité et d'échange pour devenir un espace où les individus se côtoient en silence. Chacun des individus se voit ainsi déconnecté les uns des autres, sans autres possibilités pour façonner leur identité que de se regrouper entre eux afin de former des relations ou des « réseaux de connexions » (Bauman, 2004). Or, selon Sennett (1979), cette quête identitaire ne sera jamais atteinte, car les relations intimes,

sans repères sociaux stables, sont vécues comme douloureuses, fratricides et associées. Ainsi, comme les individus ne parviennent plus à trouver de repères normatifs au sein des relations intimes (ex. : légitimité du mariage, rôle de pourvoyeur chez l'homme, etc.), ils naviguent d'une relation à l'autre, à une allure toujours plus rapide, en se répétant la promesse que la prochaine sera plus satisfaisante et plus épanouissante (Bauman, 2004). La société contemporaine donne alors lieu à un « amour liquide » où l'imprévisibilité atteint son paroxysme, de même que les risques et l'angoisse de la rupture et du rejet : « l'amour est une hypothèque prise sur un futur incertain et impénétrable » (Bauman, 2004 : 18).

Dans cette perspective, les relations intimes seraient construites sur des liaisons « liquides » pour compenser les sentiments d'insécurité, mais suffisamment souples pour être délaissées afin de ne pas laisser échapper la possibilité d'une satisfaction plus grande (Bauman, 2004). D'après Bauman (2004), les individus construisent des relations intimes sur la base des intérêts que cette relation va leur procurer. Dès l'instant où la relation intime ne remplit plus sa fonction instrumentale satisfaisante, les partenaires peuvent la rompre pour rechercher avec un autre partenaire une relation qui répond davantage aux besoins personnels et aux désirs de consommation. Pour ces auteurs, l'intimité contemporaine est donc constituée de liens instrumentalisés, jetables et déshumanisés. Voici comment Bauman (2004 : 5) témoigne de cette instrumentalisation des relations intimes :

Rien ne certifie néanmoins qu'aucun des liens qui viennent combler le vide laissé par les liens absents ou moisis ne durera. En tout état de cause, ils doivent rester flottants afin qu'on puisse se détacher à nouveau, sans délai, au premier changement de décor – et une chose est sûre : dans la modernité liquide, le décor change sans cesse.

À la lumière de ces travaux, il est possible de comprendre que l'intimité joue un rôle important dans la société contemporaine, notamment en termes de construction identitaire. Si certains auteurs conçoivent que l'intimité contemporaine se construit dans un lien égalitaire et réciproque avec les partenaires, d'autres auteurs suggèrent

plutôt l'existence d'un rapport instrumental où chacun des conjoints est objectivé pour leur satisfaction personnelle. C'est dans cette dynamique complexe entre la construction de l'identité individuelle et le rapport aux autres que nous étudions, dans la présente recherche, la question de l'intimité chez les jeunes en situation de rue. Comme ces jeunes évoluent dans un contexte particulier, celui de la situation de rue, il devient intéressant de saisir le sens qu'ils donnent à leurs relations intimes. La prochaine section dresse un portrait critique des écrits scientifiques sur les relations intimes des jeunes en situation de rue.

1.3 L'INTIMITÉ CHEZ LES JEUNES EN SITUATION DE RUE

Si plusieurs travaux de recherche portent sur la situation de rue chez les jeunes, peu d'entre eux s'attardent à étudier leurs relations intimes. La majorité des études sur cette question se concentrent sur les risques associés aux comportements sexuels en situation de rue, cela venant encourager une conception dangereuse et menaçante de la situation de rue. Dans ce contexte, peu d'information est disponible sur le sens que les jeunes donnent eux-mêmes à leurs relations intimes en situation de rue.

1.3.1 Les risques liés aux relations intimes en situation de rue

Plusieurs des travaux empiriques sur les relations intimes des jeunes en situation de rue tendent à montrer qu'ils présentent d'importants risques pour leur santé. Ces études se concentrent principalement sur la prévalence des infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS) et des épisodes de grossesse, les connaissances erronées des jeunes sur la sexualité, l'inconsistance de la protection sexuelle et le recours aux transactions sexuelles. Par exemple, au Canada, la prévalence des cas de chlamydioses génitales chez les jeunes en situation de rue est estimée à 11 % et celle des infections gonococciques est évaluée à 3 %, une proportion de 20 à 30 fois plus élevée que chez les jeunes de la population générale (ASPC, 2006). En ce qui concerne

la prophylaxie⁶, les travaux montrent un usage inconstant du condom chez les jeunes en situation de rue (ASPC, 2006; Greenblatt et al., 1993; Kral et al., 1997; Marshall et al., 2009) et environ 50 % d'entre eux rapportent en avoir utilisé lors de leur dernière relation sexuelle (Roy et al., 2003). De plus, les études disponibles indiquent que 42 % à 53 % des jeunes filles en situation de rue âgées de 14 à 23 ans rapportent au moins un épisode de grossesse (Haley et al., 2002; Haley et al., 2004; Roy et al., 2003; Greene et al., 1998; Halcon et Lifson, 2004). Ces données suggèrent que l'usage constant du condom, avec tout type de partenaires et pour tout type de rapport sexuel, n'est pas inscrit dans les habitudes des jeunes en situation de rue.

En ce qui concerne les connaissances en matière de sexualité, les travaux suggèrent que les jeunes en situation de rue ont souvent des connaissances erronées sur la sexualité, notamment sur les ITSS. Par exemple, si des jeunes filles en situation de rue sont unanimes sur l'efficacité du condom pour la prévention des ITSS, elles doutent de son efficacité pour prévenir les grossesses (Haley et al., 2005). Également, une proportion non négligeable de ces jeunes filles se fie sur des méthodes peu efficaces pour prévenir les grossesses (21,5 % rapportent utiliser le coït interrompu occasionnellement et 12,7 %, toujours ou régulièrement; Haley et al. 2006). Elles précisent d'ailleurs que l'arrêt de l'usage du condom est possible dans une relation amoureuse stable, une fois que les risques de contracter des ITSS sont surpassés (Haley et al. 2005). Le vide ainsi créé à l'égard de la contraception suggère que le risque de grossesse dans une relation stable apparaît acceptable pour ces jeunes filles. La consommation de drogues constitue aussi un facteur de risque fréquemment associé aux échecs prophylactiques et contraceptifs. Elle apparaît élevée chez les jeunes en situation de rue (ASPC, 2006), ce qui rend difficile la négociation et l'usage du condom (Haley et al. 2006; Marshall, 2008).

En ce qui a trait aux conditions de résidence, elles constitueraient également un obstacle à l'usage d'une méthode contraceptive ou prophylactique en situation de rue.

⁶ Le concept de prophylaxie renvoie aux méthodes visant à prévenir l'apparition ou la propagation d'une infection.

L'instabilité résidentielle contribuerait à l'inconstance de l'usage du condom chez les jeunes (Marshall, 2008; Marshall et al. 2009), notamment à cause de l'imprévisibilité des rencontres sexuelles, et elle serait incompatible avec la régularité qu'exige l'usage de la contraception orale (Haley et al. 2006). L'importance des comportements préventifs serait aussi reléguée au second plan lorsque les besoins de base et la survie sont en jeu. Les conditions d'entreposage des condoms seraient également affectées en situation de rue, où des objets coupants dans les sacs peuvent les endommager, tout comme le froid hivernal (Haley et al. 2005). À ces conditions de résidence, on peut ajouter l'accès différentiel, selon les milieux, aux ressources en santé sexuelle. Ainsi, un accès restreint ou difficile aux services qui distribuent des condoms et qui offrent des services de santé est associé à un usage inconstant du condom chez les jeunes en situation de rue (Marshall et al. 2009).

Finalement, plusieurs études canadiennes estiment que de 12 % à 32 % des jeunes en situation de rue ont déjà eu recours aux transactions sexuelles (ASPC, 2006; DeMatteo et al., 1999; O'Grady et Gaetz, 2009; Weber et al., 2002). Selon ces travaux, les jeunes femmes seraient plus nombreuses que les jeunes hommes à recourir à ces pratiques sexuelles (ASPC, 2006; Gangamma et al., 2008; Haley et al., 2002; Mackellar et al., 2000), soit 38 % des jeunes femmes et 26 % des jeunes hommes (Roy et al., 2000). Ces études montrent également que les jeunes en situation de rue qui ont recours aux transactions sexuelles ont plus de chance d'être victime d'abus sexuel (Tyler et al., 2001) et de contracter une ITSS (Tyler et al., 2007), ainsi que de rapporter certains troubles de santé mentale, comme le suicide et la dépression (Kidd, 2007; Yates et al., 1991). Si différents termes sont utilisés dans les écrits pour témoigner des transactions sexuelles, ils évoquent tous l'idée d'un échange de faveurs sexuelles contre de l'argent, de la drogue, un endroit pour dormir, des cadeaux ou de la nourriture (Gangamma et al., 2008; Greene et al., 1999; Roy et al., 2000; Tyler et Johnson, 2006; Tyler, 2009; Walls et Bell, 2010; Weber et al., 2004).

Somme toute, ces différents travaux démontrent que les relations sexuelles témoignent d'un danger pour la santé des jeunes en situation de rue. Si certaines de ces études

présentent ces jeunes comme des êtres imprudents et insoucians en matière de sexualité, d'autres les présentent plutôt comme des victimes des conditions de vie précaires et instables de la situation de rue. D'une manière ou de l'autre, ces travaux tendent à réduire la complexité de la situation de rue à une liste de comportements sexuels jugés néfastes pour la santé des jeunes (Rayburn et Corizine, 2010). Ces études perpétuent ainsi une vision menaçante de la situation de rue dans la mesure où tant les conditions de vie que les comportements intimes des jeunes semblent témoigner d'un danger pour leur santé (Bessant, 2001; Panter-Brick, 2002). En souscrivant à une analyse descriptive des relations intimes, ces études tendent à masquer la variabilité des significations que donnent les jeunes à la situation de rue (Watson, 2011), ainsi que les différentes potentialités qu'elle peut leur offrir (Bellot, 2001). Sans renier la part de difficulté et de vulnérabilité associée à la situation de rue, la présente étude tente plutôt de comprendre le sens que ces jeunes donnent à leurs relations intimes dans le contexte de la situation de rue.

1.3.2 Le sens des relations intimes en situation de rue

Peu de travaux se sont attardés à analyser le sens que les jeunes donnent aux relations intimes en situation de rue. La plupart de ces études ont plutôt exploré cette question à l'intérieur d'une problématisation plus large : les stratégies de débrouillardise (Côté, 1989; Kidd, 2003; Kidd et Davidson, 2007; Smith, 2008), les réseaux sociaux et relationnels (Levac et Labelle, 2007; Lussier et al., 2002; Lussier et Poirier, 2000; Rainville, 2007), les transactions sexuelles (Watson, 2011), les comportements sexuels à risque (Ennett et al., 1999; Ensign, 2000; Kidd et Kral, 2002; Moon et al., 2001; Nyamathi, Galaif et Leake, 1999), l'utilisation des services de santé (Loates et al., 2010), la santé mentale (Nyamathi et al., 1999), ainsi que la violence psychologique et physique (Nyamathi et al., 2001; Slesnick et al., 2010; Wesely et al., 2005). La lecture de ces travaux permet d'identifier trois constats au sein des écrits scientifiques : 1) l'absence de relations intimes en situation de rue, 2) la création de relations intimes pour survivre aux conditions précaires de la situation de rue, 3) des relations intimes qui s'articulent aux rapports que les jeunes entretiennent à l'égard de la situation de

rue.

1.3.2.1 L'absence de relations intimes en situation de rue : un choix contraint

Un certain nombre de travaux montrent que les jeunes ne tissent pas de relations intimes en situation de rue. Certaines études estiment que 70 % à 94 % des jeunes en situation de rue n'ont pas de partenaire intime (Ennett et al., 1999; Fournier 2001; Loates and Walsh 2010) et ne se considèrent pas prêts à s'engager dans une relation de couple (Lussier et al., 2002). Pour expliquer cette absence de relations intimes chez les jeunes en situation de rue, trois principales raisons sont invoquées à travers les travaux disponibles.

Premièrement, cette absence de relations intimes serait issue d'un choix délibéré, les jeunes préférant rompre avec un cycle de relations abusives et destructrices (Jamouille, 2009; Levac et Labelle, 2007; Laporte et al., 2007; Lussier et al., 2002, Pourette et Oppenchain, 2007). En effet, plusieurs études mettent en évidence que les modèles parentaux des jeunes en situation de rue seraient teintés de domination, de violence, d'abus et de vengeance (Jamouille, 2009; Lussier et al., 2002; Parazelli, 2002; Smith, 2008; Wallez et Aubrée, 2005). Ces jeunes, ne voulant pas reproduire ces situations de maltraitance avec des partenaires potentiels, préféreraient alors s'abstenir de tisser des relations intimes en situation de rue. La coupure affective constitue ainsi une stratégie, de la part des jeunes, pour se préserver des « atteintes qui sont chaque fois envisagées comme mortifères » (Lussier et al., 2000 : 76). Voici comment Jamouille (2009 : 102) décrit ce retrait des relations intimes par les jeunes en situation de rue en raison des trop nombreux traumatismes affectifs vécus durant leur enfance :

Les gens de la rue ont souvent un idéal de retrouvailles mais les plaies sont si profondes qu'ils ont peur aussi de se blesser à nouveau au tranchant des liens affectifs et familiaux. Alors beaucoup continuent à errer, dans leurs liens de parenté comme dans la ville, en partance, avec leurs rêves et leurs colères en tête. En désespoir absolu, des sujets renoncent au lien à l'autre, s'auto-excluent des relations affectives et se mettent en partance de leur propre corps.

Deuxièmement, l'absence de relations intimes découlerait d'un « choix contraint » par la précarisation des conditions de vie en situation de rue (Jamouille, 2009). À cet effet, il est mis en évidence que l'instabilité de la situation de rue, causée par la précarité résidentielle et économique, conduit les jeunes à tisser des réseaux de sociabilité instables où les limites sont constamment floues (Côté, 1989). Cette instabilité vient justifier le recours à des stratégies de « faux-semblant » pour masquer leur peur, leur tristesse, leur vulnérabilité ou leurs conditions précaires d'existence. En accord avec ce constat, l'étude de Dubet (1987) montre que la logique de la protection prend une telle importance chez les jeunes de banlieue qu'elle vient faire obstacle à la passion amoureuse. Selon cet auteur, cette situation ne signifie pas que ces jeunes ne tissent aucune relation amoureuse, mais plutôt que la sociabilité de la galère n'est pas construite autour de l'échange sexuel. De façon similaire, Lanzarini (2000) conceptualise cette absence de relations intimes en situation de rue par la notion de « pauvreté sexuelle ». Selon cette chercheuse, les personnes en situation de précarité et d'instabilité résidentielle ne peuvent tisser des relations intimes en raison du poids des conditions de vie marquées par l'incertitude et l'hostilité :

Faire l'amour devient problématique dans les interstices du monde de la rue [...] La réalisation de l'acte (sexuel) suppose dans chaque contexte de désir ou de demande, des tactiques incertaines d'adaptation dans un contexte hostile qui impose une planification importante visant à contrarier et à neutraliser tant bien que mal tout un ensemble de contraintes « externes ». (Lanzarini, 2000 : 49-50)

Troisièmement, les difficultés personnelles viennent fragiliser les relations intimes chez les jeunes en situation de rue (Laporte et al., 2007; Jamouille, 2009; Pourette et Oppenchain, 2007). Certaines de ces études rapportent que ces jeunes ne sont pas prêts à vivre une relation intime, parce qu'ils ont l'impression de n'avoir rien à offrir à un partenaire et parce qu'ils ont encore des difficultés à régler dans leur vie (Levac et Labelle, 2007). L'une de ces difficultés à régler est souvent celle de la consommation de drogues qui tend à isoler les jeunes en situation de rue (Bellot, 2001; Jamouille, 2009). En effet, Jamouille (2009) rapporte que l'emprise de la consommation de drogues fait en sorte que les jeunes sont amenés à se couper tranquillement des autres,

notamment des partenaires intimes. Dans le contexte d'une consommation de drogues importante, les partenaires amoureux ou sexuels des jeunes peuvent être vus comme une menace potentielle de vol de leurs substances. Ce faisant, les écrits témoignent d'une solitude affective en raison d'une consommation de drogues intensive. D'ailleurs, le discours des personnes en situation de rue révèle la prégnance des thèmes évoquant l'isolement, le rejet, la trahison, la méfiance et la faible estime de soi (Jamouille, 2009; Kidd et Kral, 2002; Kidd et Davidson, 2007).

1.3.2.2 La création de relations intimes pour survivre aux conditions précaires de la situation de rue

Si certains travaux présentent différents motifs venant justifier l'absence de relations intimes en situation de rue, d'autres études mettent en évidence la création de liens amoureux et sexuels en situation de rue. En effet, d'après certains travaux, les jeunes tisseraient des relations intimes de durée plus ou moins longue qui se caractérisent par l'alternance de périodes d'absence et de retrouvailles, soit pour des raisons d'emprisonnement, de désintoxication ou de déplacement constant (Côté, 1989; Kidd et Davidson, 2007; Levac et Labelle, 2007; Lussier et Poirier, 2000). Malgré cette brièveté, il est mis en évidence que les relations intimes soient vécues avec beaucoup d'intensité, tant dans les joies procurées (Rayburn et Corzine, 2010) que dans l'anxiété ou la douleur qu'elles peuvent produire (Jamouille, 2009; Kidd et Kral, 2002; Loates et al., 2010; Wesely et al., 2005). Certains auteurs font d'ailleurs voir l'importance des partenaires amoureux chez les jeunes en situation de rue (Kidd, 2003; Rayburn et Corzine, 2010). Kidd (2003) va jusqu'à préciser que les liens amoureux constituent un engagement qui vient motiver les jeunes à continuer de survivre dans la rue afin de ne pas décevoir leur partenaire. Par contre, les ruptures amoureuses sont vécues avec beaucoup de douleur et de souffrance, particulièrement chez les jeunes qui sont isolés (Kidd, 2003; Rayburn et Corzine, 2010).

Selon Rayburn et Corzine (2010), cette description des relations intimes en situation de rue trouve de nombreuses ressemblances avec les relations amoureuses de la

population générale. D'après ces auteurs, les personnes en situation de rue rencontrent les mêmes moments de bonheur et de difficulté que les personnes de la société générale. Néanmoins, d'autres auteurs interprètent les relations intimes des jeunes en situation de rue sous l'angle d'une « désolidarisation sociale » (Lussier et Poirier, 2000 : 78). Dans ce contexte, le désir sexuel est vécu comme une dimension troublante, car désirer une autre personne sous-entend s'y attacher (Côté, 1989). L'attachement est alors vécu par ces jeunes comme une menace à la survie en situation de rue, puisqu'elle implique de se rendre vulnérable à l'autre et de lui donner un certain pouvoir sur soi. L'intimité devient ainsi une dimension taboue et rejetée par crainte de perdre son indépendance chèrement acquise. Pour sa part, Jamouille (2009 : 239) va jusqu'à préciser que les jeunes en situation de rue révèlent « les processus de destruction de l'intimité par les conditions de vie extrêmes et la précarisation psychique ». Selon cette auteure, les relations intimes en situation de rue constituent une expérience dangereuse pouvant réveiller des blessures antérieures, surtout que « les sentiments sont vite instrumentalisés en rue (sic), où chacun cherche des leviers d'emprise sur les autres, dans les moments de pénurie » (Jamouille, 2009 : 242).

Par conséquent, les études mettent principalement en évidence le rapport opportuniste et intéressé des relations intimes chez les jeunes en situation de rue. À cet effet, Jamouille (2009 : 11) conceptualise les rencontres amoureuses des jeunes en situation de rue par la notion de « stratégies sociales et affectives ». En accord avec ce constat, les études montrent que les liens intimes des jeunes en situation de rue prennent différentes formes : combler un vide affectif (Levac et Labelle, 2007) ou briser l'isolement (Kidd, 2003; Kidd et Davidson, 2007), développer un sentiment d'amour-propre (Kidd et Davidson, 2007), fournir un soutien économique et psychologique (Loates et al., 2010; Rayburn et Corzine, 2010; Wesely et al., 2005), ainsi que les amener à diminuer leur consommation de drogues (Kidd et Davidson, 2007; Levac et Labelle, 2007) ou à se sortir de la rue (Colombo, 2008; Kidd et Davidson, 2007; Levac et Labelle, 2007). Ces travaux mettent en lumière le poids de conditions de vie précaires et instables de la situation de rue pour faire valoir la pertinence d'une logique instrumentalisée des relations intimes. Autrement dit, ces études rendent compte de la

nécessité d'utiliser les liens intimes pour survivre en situation de rue, voire pour tenter de rompre avec ces conditions de vie précaires.

Dans cette logique d'instrumentalisation des relations intimes, quelques études mettent en évidence que les jeunes en situation de rue, principalement les jeunes filles, troquent des services sexuels pour obtenir une certaine forme de protection ou de soutien de la part du partenaire (Ensign, 2000; Jamouille, 2009; Kidd et Davidson, 2007; Lanzarini, 2000; Smith, 2008; Watson, 2011). Certains auteurs vont jusqu'à qualifier cette forme d'échange intime comme étant des transactions sexuelles permettant aux jeunes de subvenir à leurs besoins essentiels, comme de la nourriture, un hébergement, de l'argent, des vêtements, etc. L'étude de Damant et al. (2006) illustre qu'en plus de la survie, les transactions sexuelles sont aussi utilisées pour répondre à la dépendance de la drogue et pour éviter la prison. Malgré tout, plusieurs de ces travaux mettent de l'avant que ces transactions sexuelles ne sont pas réalisées de gaieté de cœur, mais plutôt parce que les jeunes ne voient pas d'autres alternatives pour assurer leur survie (Dament et al., 2006; Dorais, 1987; Lankenau et al., 2005; Tyler et Johnson, 2006). En effet, Dorais (1987) indique que la grande majorité des jeunes n'ont pas de plaisir à recourir aux transactions sexuelles et qu'ils n'ont pas choisi ces pratiques sexuelles de façon rationnelle et réfléchie.

D'autres études rapportent toutefois que certaines jeunes filles en situation de rue cherchent à établir des relations intimes avec des jeunes hommes afin de se sentir en sécurité, sans pour autant qu'il s'agisse de transactions sexuelles explicites (Rainville, 2007; Smith, 2008; Watson, 2011). En effet, certains travaux indiquent que des jeunes visent à former des couples en situation de rue dans le but de s'entraider. Par contre, Lanzarini (2000) met en évidence que cette logique d'entraide prend des formes différentes selon le genre des jeunes en situation de rue. Du côté des jeunes filles, la création de couples leur permet de se protéger contre les dangers de la situation de rue. Pour les jeunes hommes, le rôle de protecteur leur permet de se sentir valorisés et, ainsi, de favoriser la construction d'une identité masculine. Bref, comme le précise Lanzarini (2000), les relations intimes en situation de rue ne sont pas seulement

nécessaires pour répondre aux besoins de survie des jeunes, mais aussi pour construire une identité positive :

Bien loin d'être calculée de manière si stratégique, les relations homme/femme, répondent non seulement à un besoin et à une nécessité de protection pour la femme, mais aussi à un mode d'existence et de reconnaissance sociale de l'homme que ainsi prend la place qu'il doit de toute façon occuper. (Lanzarini, 2000 : 264)

1.3.2.3 Des relations intimes qui s'articulent aux rapports que les jeunes entretiennent à la situation de rue

Si l'ensemble de ces travaux présente un portrait général quelque peu disparate de l'intimité, peu d'entre eux proposent une analyse des relations intimes à partir de la signification que les jeunes accordent à leur situation de rue. Par exemple, l'étude de Dorais et Lajeunesse (2003) fait voir la variabilité des relations intimes chez les jeunes hommes travailleurs du sexe en dégagant quatre scénarios de vie distincts. Le premier scénario, celui de la « dérive », est caractérisé par la pauvreté, la survie et une forte association entre la toxicomanie et la prostitution. Le deuxième scénario, celui de « l'appoint », renvoi à des jeunes hommes qui utilisent le travail du sexe pour leur permettre occasionnellement de joindre les deux bouts. Le troisième scénario, celui de « l'appartenance », se comprend chez les jeunes qui ont évolué dans le milieu du travail du sexe au point où le fait de s'y engager leur apparaît comme allant de soi. Le quatrième scénario, celui de « la libération », est présent chez les jeunes hommes homosexuels qui associent le travail du sexe à une façon de vivre de nouvelles expériences sexuelles ou de répondre à des fantasmes initiaux. Malgré le fait que cette étude se concentre sur les travailleurs du sexe, elle montre que la configuration de la vie affective et sexuelle dépend du rapport que les personnes tissent avec leur situation de rue.

À partir d'une approche qualitative, une équipe de recherche en France a croisé les points de vue de personnes âgées de 20 à 60 ans sur leur situation de rue et sur leur expérience intime (Laporte et al., 2010; Oppenchain et al., 2010; Pourette et

Oppenchaim, 2007). Ces travaux ont permis de dégager quatre sous-groupes d'expériences affectives et sexuelles en situation de rue. Pour les « fatalistes », les rapports sexuels ne sont pas recherchés, ou le sont peu, en raison de la perte d'estime d'eux-mêmes et d'une consommation excessive d'alcool en situation de rue. Pour leur part, les « résignés » témoignent du fait que les conditions de vie en situation de rue ne viennent pas entraver leur sexualité, car ils disent avoir des relations sexuelles, bien que peu valorisantes, qui leur permet tout de même de satisfaire leur désir sexuel. De façon similaire aux « résignés », les « volontaires » indiquent que les conditions de vie de la situation de rue ne conduisent pas à la disparition de la sexualité. Au contraire, ces personnes « volontaires » mentionnent que les relations qu'ils construisent en situation de rue sont fortement investies et les partenaires intimes, réels ou espérés, sont perçus comme la première marche vers la sortie de rue. Enfin, pour les personnes issues du sous-groupe « de la rue comme mode de vie », les activités sexuelles ne sont pas importantes, car elles préfèrent se concentrer sur l'expérimentation de la liberté et de l'autonomie que procure à leurs yeux la situation de rue.

Si ces travaux (Laporte et al., 2010; Oppenchaim et al., 2010; Pourette et Oppenchaim, 2007) mettent en relief la diversité des significations que peuvent prendre les relations intimes en situation de rue, ils présentent toutefois certains biais méthodologiques (grande variabilité dans l'âge des participants) et culturels (étude réalisée en France) qui viennent limiter la transférabilité de leurs constats à la réalité des jeunes en situation de rue à Montréal. Également, ces travaux ne présentent pas de cadre théorique précis permettant de guider l'interprétation et l'analyse des témoignages des participants. Par conséquent, certains concepts demeurent confus, notamment la notion d'expérience qui n'est pas conceptualisée théoriquement, bien qu'elle semble constituer l'assise théorique de ces enquêtes. Malgré ces importantes limites, les travaux de ces chercheurs (Laporte et al., 2010; Oppenchaim et al., 2010; Pourette et Oppenchaim, 2007) proposent un cadre d'analyse novateur dans la mesure où ils permettent de poser un regard nuancé sur les relations intimes en fonction du sens donné à la situation de rue.

Somme toute, en partant du point de vue des jeunes, les travaux disponibles mettent en évidence que les relations intimes se comprennent selon trois axes différents, à savoir 1) l'absence de relations intimes en situation de rue, 2) la création de relations intimes pour survivre aux conditions précaires de la situation de rue et 3) l'articulation des relations intimes avec le sens que les jeunes accordent à la situation de rue. Se dégageant d'une conception épidémiologique, ces études illustrent la complexité du phénomène de l'intimité chez les jeunes en situation de rue. Dans ce contexte, la plupart des travaux recensés tentent de montrer que les relations intimes constituent une stratégie de survie parmi d'autres pour les jeunes. Ce seraient alors les conditions de vie précaires de la situation de rue qui pousseraient les jeunes à ne pas établir de relations intimes ou à tisser des liens intimes instrumentalisés pour répondre à des besoins de survie. Par conséquent, il apparaît que ces études recensées ne permettent pas toujours de lire les relations intimes des jeunes en situation de rue en termes de leur marge de manœuvre, mais plutôt à partir du poids de leurs conditions de vie en situation de rue. À cet effet, certains travaux vont jusqu'à désigner les relations amoureuses et sexuelles des jeunes en situation de rue comme un espace de « désolidarisation », voire comme un lieu « dangereux ». Ces constats ne sont pas sans évoquer les travaux épidémiologiques où la situation de rue est considérée comme une menace pour la santé des jeunes. Il semble donc important de se dissocier de cette perspective de victimisation pour tenter de mettre en évidence la part d'autonomie que peuvent représenter les relations intimes pour les jeunes en situation de rue.

1.4 L'OBJECTIF GÉNÉRAL ET LA PERTINENCE DE LA RECHERCHE

Cette recension critique des écrits sur l'intimité contemporaine et la situation de rue chez les jeunes fait voir la complexité de ces phénomènes. On constate que les jeunes en situation de rue constituent un groupe hétérogène qui peut se comprendre à la lumière de différentes conceptions théoriques. D'un côté, il est possible de concevoir ces jeunes comme des victimes, voire des dangers, du poids des conditions de vie précaires et instables de la situation de rue. D'un autre côté, il est possible de voir ces jeunes à partir de leur marge de manœuvre pour se développer et se construire en

situation de rue. Cette lecture contrastée se retrouve également dans les travaux empiriques sur la question des relations intimes des jeunes en situation de rue.

Si la plupart des études mettent en évidence les conduites sexuelles à risque des jeunes qui se retrouvent en situation de rue, peu d'entre elles présentent le sens qu'ils donnent à leurs relations amoureuses et sexuelles. Plus précisément, on remarque que les travaux portant sur les relations intimes de ces jeunes n'articulent pas leur conceptualisation dans un rapport dynamique entre les conditions de vie de la situation de rue et leur marge de manœuvre. Par conséquent, ces travaux ont tendance à voir les jeunes soit comme des victimes des conditions de vie en situation de rue ou comme des êtres malveillants qui profitent des liens intimes pour subvenir à leurs propres besoins. Il semble donc important de se dégager de cette lecture dichotomique pour adhérer à une conception faisant le pont entre le déterminisme et la liberté de l'acteur, entre conditions de vie en situation de rue et marge de manœuvre des jeunes.

Également, si les différents travaux sur les relations intimes des jeunes en situation de rue rendent compte du poids des conditions de vie de ces jeunes, ils ne mettent toutefois pas en évidence l'hétérogénéité du sens donné à la vie en situation de rue. Bien au contraire, l'ensemble des études recensées présente plutôt une vision homogène des relations intimes, comme si tous les jeunes en situation de rue vivent de façon similaire leurs relations amoureuses et sexuelles. Les seuls travaux qui témoignent de cette variabilité sont ceux de Laporte et al. (2007), Oppenchaim et al. (2010) et Pourette et Oppenchaim (2007) qui ont tous été réalisés par la même équipe de recherche à partir des témoignages de personnes en situation de rue en France. Bien que ces derniers travaux constituent une balise conceptuelle pertinente pour cette étude, notamment à l'égard de leur conceptualisation sous forme de types-idéaux, il semble difficile de transposer leurs constats empiriques à la réalité des jeunes en situation de rue à Montréal. En effet, étant donné que ces études ont été réalisées en France auprès de personnes adultes, il est possible que les enjeux relatifs à la culture, à l'âge et au lieu géographique ne puissent témoigner de la réalité propre aux jeunes en situation de rue de la région montréalaise. Il semble alors pertinent d'adopter une conception

permettant de mettre en évidence cette pluralité de relations intimes chez les jeunes en situation de rue à Montréal.

L'ensemble de ces limites met ainsi en évidence un champ empirique et théorique peu exploré, à savoir celui du sens donné par les jeunes en situation de rue à leurs relations intimes. L'objectif général de la présente étude vise à comprendre, à partir du point de vue des jeunes eux-mêmes, les significations que les jeunes en situation de rue donnent à leurs relations intimes. Il est espéré que la réflexion amorcée par ce projet de recherche participera aux conceptions théoriques voulant faire ressortir l'articulation entre la part d'autonomie des jeunes et les conditions de vie de la situation de rue. Finalement, il est souhaité que cette étude donne l'occasion de repenser les interventions sociales à partir du sens que les jeunes en situation de rue accordent à leur réalité, notamment celle associée à l'intimité. Pour ce faire, la sociologie de l'expérience de Dubet (1994) sert de cadre théorique afin de rendre compte du rapport dynamique entre les conditions de vie des jeunes et leur marge de manœuvre.

CHAPITRE II
LE CADRE ANALYTIQUE :
POUR COMPRENDRE L'EXPÉRIENCE INTIME DES JEUNES
EN SITUATION DE RUE

Ce deuxième chapitre fait état du cadre analytique de cette étude. La première section présente la perspective de la sociologie de l'expérience développée par Dubet (1994) qui permet de comprendre comment l'expérience des acteurs se construit dans un rapport dynamique entre la marge de manœuvre des individus et les conditions sociales qui les encadrent. Ce portrait théorique permet, dans la deuxième section, d'exposer les principaux concepts de cette étude, à savoir l'expérience de rue, l'expérience intime et les expériences intimes en situation de rue chez les jeunes. Finalement, la troisième section décrit l'hypothèse de travail et les objectifs de recherche.

2.1 LE CADRE THÉORIQUE : LA SOCIOLOGIE DE L'EXPÉRIENCE

La sociologie de l'expérience développée par Dubet (1994) émerge de travaux empiriques menés pour résoudre le rapport conflictuel entre les théories sociologiques qui tendent à se positionner soit du côté du déterminisme de la société (Durkheim, Merton, Parsons), soit du côté de la liberté de l'acteur (Boudon, Goffman, Crozier et Friedberg). C'est à partir d'une lecture critique des théories du constructivisme, de l'interactionnisme symbolique et de l'individualisme méthodologique que Dubet (1994) développe un nouveau champ théorique où l'expérience est mise de l'avant afin de rendre compte non seulement de l'univers subjectif des individus, mais aussi des conditions sociales qui viennent encadrer leurs représentations et leurs actions individuelles.

2.1.1 Le cadre social et la marge de manœuvre des acteurs

À l'instar des théories de l'action, la sociologie de l'expérience de Dubet (1994) s'inscrit en opposition des conceptions déterministes qui voient les sujets comme des êtres

passifs et soumis aux conditions sociales. Plutôt que de définir l'acteur uniquement sous l'angle de l'intériorisation du social, la sociologie de l'expérience conçoit les sujets comme des acteurs possédant une intentionnalité et une marge de manœuvre. En s'inspirant entre autres des travaux de Boudon (1979), de Goffman (1961, 1963, 1991) et de Crozier et Friedberg (1977), Dubet (1994) propose une conceptualisation où les individus sont autonomes dans la construction de leur histoire de vie. Toutefois, cette quête d'autonomie ne se réalise pas sans tenir compte des conditions sociales au sein desquelles les individus sont appelés à évoluer. C'est dans ce contexte que la sociologie de l'expérience suggère d'appréhender chaque individu « comme un acteur capable de maîtriser consciemment, dans une certaine mesure en tout cas, son rapport au monde » (Dubet, 1994 : 105).

Cette citation de Dubet laisse sous-entendre que la sociologie de l'expérience reconnaît que les contextes sociaux jouent un rôle important sur les actions individuelles, à savoir celui d'un cadre venant structurer, en termes de limites et de potentialités, les conduites individuelles. Cette reconnaissance du poids des conditions sociales évoque le concept de « cadre social », c'est-à-dire les contextes et les conditions sociales qui viennent structurer les expériences individuelles. Cette notion de cadre social, introduite notamment par Goffman (1991), renvoie à l'idée que les actions ne prennent leur signification que s'ils sont ancrés dans une situation donnée. Goffman (1991 : 33) précise que chaque cadre social « comporte ses propres règles » de conduite qui demandent à être respectées. Ainsi, le concept de cadre social pour Goffman (1991) désigne des conditions matérielles et cognitives pré-établies venant structurer les interactions sociales. Si pour Goffman les interactions sont importantes dans la construction subjective de la réalité sociale, il ne renie toutefois pas que ces interactions se réalisent à l'intérieur de cadres sociaux qui comportent des règles d'usage spécifiques. Voici comment Goffman (1991) décrit ce rapport complexe entre les interactions sociales et les cadres sociaux :

Toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements – du moins ceux qui ont un caractère social – et notre propre engagement subjectif. Le terme de « cadre » désigne ces éléments de base.

L'expression « analyse des cadres » est, de ce point de vue, un mot d'ordre pour l'étude de l'organisation de l'expérience. (Goffman, 1991 : 19)

Il importe toutefois de préciser que, pour Goffman (1991), cette notion de cadre social s'érige en opposition à l'idée que les individus soient réduits à une intériorisation du social. Dans cette perspective interactionniste symbolique, le cadre social est uniquement compris en termes d'interactions en face à face qui fixent les limites et les enjeux de la construction de la réalité. Or, si la sociologie de l'expérience s'inspire de cette notion, elle l'adapte à une conception plus nuancée où l'expérience se comprend dans un rapport dynamique entre les conditions sociales et l'espace de liberté des acteurs. En d'autres termes, pour la sociologie de l'expérience, ce concept de cadre social rend compte de l'intentionnalité des individus à partir des conditions matérielles et symboliques venant encadrer et structurer leurs interactions sociales. Ainsi, dans la conception théorique de Dubet (1994), les individus sont amenés à construire, expliquer et se représenter leur propre histoire de vie à partir des règles déjà présentes de la société :

Les élèves, les militants ou certains jeunes des banlieues ne se bornent jamais à témoigner de leur vie; ils expliquent, ils s'expliquent, se justifient, racontent comment ils construisent leurs pratiques et leur expérience dans un monde déjà là. (Dubet, 1994 : 17)

Tout comme Dubet (1994), on retrouve chez d'autres auteurs, comme Crozier et Friedberg (1977), Boudon (1979) et Giddens (1987), cette volonté théorique de résoudre ce rapport conflictuel entre le déterminisme des conditions sociales et la liberté des actions individuelles. Sans trop s'attarder sur ces autres travaux théoriques, il semble important d'en esquisser les grandes lignes afin de situer la conceptualisation de Dubet (1994) à l'intérieur de son champ théorique. D'une part, comme l'expose Boudon (1979 : 49), « les actions des individus ne peuvent être comprises que par référence au contexte social à l'intérieur duquel ils se placent, ou, plus exactement que par référence à la structure du système d'interaction auquel il participe ». Si Boudon (1979) reconnaît que les actions individuelles sont encadrées – ou même « contraintes » selon Crozier et Friedberg (1977) - par les conditions sociales, il développe tout de même une réflexion

centrée sur l'intentionnalité, voire la rationalité, des conduites individuelles. Bien que Dubet (1994) s'inspire de la conception théorique de Boudon (1979) et de Crozier et Friedberg (1977) pour mettre de l'avant la part d'autonomie des acteurs sociaux, il remet en question l'idée d'une rationalité radicale où les actions humaines se voient dictées par une logique purement économique. La sociologie de l'expérience, en privilégiant l'expérience des acteurs, met en lumière le sens qu'ils accordent à leur réalité, ainsi que les opportunités issues des différentes conditions sociales avec lesquelles ils doivent œuvrer pour façonner leur quotidien.

D'autre part, la conception de Dubet (1994) n'est pas sans évoquer la théorie de la structuration de Giddens (1987) qui postule que les structures sociales de la société contemporaine sont à la fois « contraignantes » et « habilitantes » par la production de règles et de ressources que l'acteur mobilise pour construire sa trajectoire biographique. Si Giddens (1992) reconnaît que les conditions sociales viennent contraindre l'action individuelle, il propose également que ces conditions soient produites par les compétences et les actions des individus. Cette dualité permet ainsi de voir les individus comme des acteurs compétents qui possèdent des capacités d'agir et de réfléchir sur leur réalité. Cette notion de réflexivité est au cœur de la théorie de la structuration de Giddens (1987). Elle renvoie à une conscience et une connaissance des conditions dans lesquelles les individus agissent, des buts dont ils se dotent et des intentions par lesquelles ils orientent leurs conduites. Autrement dit, la réflexivité permet aux individus de devenir les acteurs de leur trajectoire biographique. En s'appuyant sur cette conception théorique, Dubet (1994) se démarque toutefois de la théorie de la structuration par le fait que l'acteur n'est pas réduit à un projet réflexif, mais il est aussi compris comme un individu agissant qui pose des actions pour tenter d'améliorer ses conditions de vie. Dubet (1994) ne renie pas l'importance de la réflexivité de l'acteur, bien au contraire, car il lui accorde une grande place dans sa conceptualisation, sauf qu'il ne la positionne pas comme l'élément central de l'expérience individuelle. Selon la sociologie de l'expérience, la réflexivité se construit dans un rapport dynamique entre les stratégies individuelles et les processus d'intégration sociale de la société.

Au terme de cette analyse, on comprend que, pour la sociologie de l'expérience, l'acteur et son univers subjectif sont au centre de la compréhension des phénomènes sociaux. C'est à partir de la conceptualisation de la notion d'expérience que Dubet (1994) parvient à rendre compte de cet arrimage complexe entre le déterminisme des conditions sociales et la liberté de l'acteur.

2.1.2 Le concept d'expérience : entre déterminisme et liberté

Dans l'optique de résoudre ce rapport conflictuel entre déterminisme et liberté, la conception théorique de Dubet (1994) met de l'avant le concept « d'expérience ». Ce concept est défini comme « les conduites individuelles et collectives dominées par l'hétérogénéité de leurs principes constitutifs, et par l'activité des individus qui doivent construire le sens de leur pratique au sein de cette hétérogénéité » (Dubet, 1994 : 15). Cette définition met de l'avant les actions que les individus déploient pour organiser leur quotidien, et ce, en fonction des conditions sociales au sein desquelles ils prennent des décisions et agissent. L'expérience renvoie à deux significations conceptuelles, à savoir une activité émotionnelle et une activité cognitive (Dubet, 1994 : 92). Pour ce qui est de l'activité émotionnelle, l'expérience est une manière d'éprouver et d'être envahi par des sentiments. Pour ce qui est de l'activité cognitive, l'expérience est une façon de construire le « réel » et de « l'expérimenter ». Cette double signification du concept d'expérience permet de mettre en lumière les émotions, les sentiments et les actions des acteurs, tout en prenant en considération les « systèmes de relations et de représentations qui les fabriquent » (Dubet, 2007 : 44). L'analyse de l'expérience des individus cherche donc à comprendre ce qui, pour eux, a un sens et pose problème dans leur réalité afin d'articuler le rapport complexe entre les dimensions subjectives et socio-structurelles.

Pour rendre compte de l'expérience des individus, Dubet (1994) développe une conception théorique organisée en trois grands types de système d'action qu'il nomme « logiques d'action » : 1) l'intégration sociale, 2) la stratégie et 3) la subjectivation. Ces trois logiques d'action peuvent être comprises comme « une orientation visée par l'acteur et une manière de concevoir les relations aux autres » (Dubet, 1994 : 111). Il importe, selon Dubet (1994), d'aborder ces logiques d'action comme des systèmes

autonomes qui ne se hiérarchisent pas. D'ailleurs, c'est pour cette raison qu'il préfère la notion d'expérience à celle d'action, car l'expérience permet de souligner l'autonomie et la mouvance entre les différentes logiques d'action. Bref, la sociologie de l'expérience propose qu'il soit possible d'appréhender les réalités individuelles et sociales par l'analyse de ces trois logiques d'action :

La sociologie de l'expérience sociale vise à définir l'expérience comme une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacune des dimensions d'un système. L'acteur est tenu d'articuler des logiques d'action différentes, et c'est la dynamique engendrée par cette activité qui constitue la subjectivité de l'acteur et sa réflexivité. (Dubet, 1994 : 105)

La première logique d'action, « l'intégration sociale », renvoie au processus de structuration des conduites, des pensées et des valeurs réalisé par le biais de la société. Autrement dit, dans la logique de l'intégration, l'acteur se définit par ses appartenances et son identification. Ce système d'action n'est pas sans évoquer les conceptions sociologiques déterministes, comme celle de Durkheim, où les sujets sont intégrés à la société à partir des différents processus de socialisation (la famille, l'éducation, la religion, etc.). Comme l'indique Dubet (2007 : 98) : « dans une grande mesure, je suis défini par ce que la société a programmé en moi, mon identité reste, pour une part, celle que les autres m'attribuent et que j'ai fini par faire mienne ». Malgré les changements de la société contemporaine, Dubet (1994) continue de croire que l'identité se construit, encore aujourd'hui, à travers une filiation, un nom, une tradition familiale et un attachement aux valeurs. Si Dubet (1994) reconnaît l'importance des actions individuelles pour la construction identitaire dans la société contemporaine, il mentionne tout de même que l'attribution sociale demeure un enjeu de marque dans la définition de soi des individus. Dans cette perspective théorique, les individus ne peuvent donc échapper au poids des conditions objectives qui les entourent et qui viennent structurer leur rapport au monde.

Néanmoins, Dubet (1994) pose l'intégration sociale comme une activité impliquant chacun des membres de la société par un processus de construction entre la réalité objective et la réalité subjective. Ce constat fait écho à la conception constructiviste

développée par Berger et Luckmann (1966) pour qui la réalité se voit construite dans un rapport dynamique entre la conscience subjective des individus et la réalité objective. Si ces auteurs accordent une attention particulière au processus d'objectivation de la réalité, c'est pour mettre de l'avant l'importance de la subjectivité partagée des acteurs dans la connaissance de la vie quotidienne : « c'est-à-dire les objectivations des processus subjectifs (et des significations) au travers desquels se construit le monde du sens commun intersubjectif » (Berger et Luckmann, 1966 : 70). En positionnant l'intégration sociale dans un rapport dynamique entre objectivité et subjectivité, on comprend que Dubet (1994) s'inscrit, du moins partiellement, en continuité avec la théorie de la construction sociale de la réalité telle que développée par Berger et Luckmann (1966). Si Dubet (1994) reconnaît l'influence des conditions sociales sur les représentations symboliques et les actions individuelles, il estime que c'est tout de même la subjectivité des acteurs qui devrait être, dans l'analyse sociologique, au cœur de leur rapport à l'intégration sociale.

La deuxième logique d'action, « la stratégie », renvoie aux actions que les individus mettent en place pour « optimiser leurs ressources » (Dubet, 2007 : 100). Ces stratégies, tout comme les représentations symboliques, se construisent en rapport avec des conditions sociales déterminées avec lesquelles les acteurs doivent composer. Ce concept de stratégie renvoie notamment à la métaphore théâtrale développée par Goffman (1973) qui rend compte des techniques utilisées par les acteurs pour assurer une certaine stabilité lors des interactions en face à face. L'objectif de ces différentes techniques réside principalement dans le contrôle des impressions produites par les acteurs pour se présenter favorablement aux autres. Goffman reprend d'ailleurs cette dimension stratégique pour illustrer les situations où les acteurs tentent de conserver une identité positive en situation de stigmatisation (Goffman, 1963) ou en situation de réclusion (Goffman, 1961). Selon Dubet (1994), les travaux de Goffman (1961, 1963) mettent brillamment en évidence le fait que les interactions elles-mêmes comportent une dimension stratégique, tout en illustrant la marge de manœuvre des acteurs pour tirer parti des situations dans lesquelles ils se retrouvent.

Inspiré par ce rapport dynamique entre le déterminisme des conditions sociales et l'espace de liberté des sujets, de Certeau (1990) présente une analyse des « manières de faire » des acteurs dominés par un ordre sociopolitique. À l'instar de Goffman (1961, 1963) et de Dubet (1994), de Certeau (1990 : XL) propose que ces différentes stratégies constituent des pratiques utilisées par les individus pour se réappropriier l'espace « organisé par les techniques de la production socioculturelle ». Cette analyse l'amène à distinguer deux ordres de « manières de faire » : les « stratégies » et les « tactiques ». Selon lui, les stratégies renvoient au calcul des rapports de forces inscrits au sein des institutions ou des structures en situation de pouvoir. Elles constituent l'outil des rationalités politique, économique et scientifique des puissants pour maintenir leur emprise sur les individus dépossédés. Pour leur part, les tactiques sont considérées comme les usages des acteurs pour « tirer parti des forces qui leur sont étrangères » (de Certeau, 1990 : XLVI). Les tactiques constituent ainsi les ressources des acteurs pour « saisir l'occasion » qui leur est offerte dans le cadre des contraintes qui leur sont imposées. Cette nuance entre « stratégie » et « tactique » apporte une précision non négligeable à la conception de Dubet (1994) dans la mesure où elle permet d'appréhender les mécanismes d'autonomie des acteurs en situation d'aliénation et de domination. Par cette analyse, on comprend que les acteurs cherchent constamment à mettre en place des tactiques pour s'émanciper des situations de domination auxquelles ils sont confrontés. Ainsi, dans la présente étude, c'est le concept de « tactique » qui sera employé, plutôt que celui de stratégies, pour désigner les actions visant l'amélioration des conditions de vie des jeunes en situation de rue.

La troisième logique d'action, « la subjectivation », rend compte du travail de construction du sujet dans l'affirmation de son autonomie. Cette subjectivation se réalise dans la mise en scène des tensions produites par les deux autres logiques d'action : l'intégration sociale et la stratégie. Elle renvoie à une distance à soi et au monde nécessaires pour se construire comme sujet singulier et autonome. Comme il a été mentionné, cette conception évoque le concept de « réflexivité » développé par Giddens (1987) qui se traduit par une conscience et une connaissance des conditions dans lesquelles les individus agissent, des buts dont ils se dotent et des intentions par

lesquelles ils orientent leurs conduites. Toutefois, Dubet (1994) demeure prudent avec ce concept de réflexivité puisque, selon lui, l'acteur se construit toujours en relation avec son histoire et sa culture, ce qui fait en sorte qu'il n'est jamais un sujet détaché complètement de son cadre social. La subjectivation est alors vécue comme un « inachèvement, comme une passion impossible et désirée permettant de se percevoir comme l'auteur de sa propre vie, ne serait-ce que dans la souffrance créée par l'impossibilité de réaliser pleinement ce projet » (Dubet, 1994 : 128). La subjectivation, définie comme le désir d'être le sujet de sa vie, est donc un processus qui se constitue progressivement dans la conscience que l'acteur développe du monde et de lui-même.

Somme toute, on peut résumer la sociologie de l'expérience comme étant une conception théorique qui tente de comprendre, à partir de la subjectivité des acteurs, la façon dont ils construisent leur réalité au sein de leurs conditions de vie. La pensée de Dubet (1994 : 254) offre ainsi un cadre théorique pertinent pour appréhender la construction du sujet « en raison même de la pluralité des mécanismes qui l'enserrent et des épreuves qu'il affronte ». Autrement dit, la sociologie de l'expérience permet de donner sens aux pensées, émotions et actions des acteurs à partir de la manière dont ils mobilisent le contexte dans lequel ils se situent. Dubet (2007 : 105) indique que c'est en s'intéressant à la « singularité des acteurs que l'on a le plus de chances de mettre à nu la façon dont s'agencent les forces et les faits sociaux ». Voyons maintenant comment la sociologie de l'expérience peut s'avérer pertinente pour comprendre le phénomène de l'intimité en situation de rue chez les jeunes.

2.1.3 La pertinence de la sociologie de l'expérience pour l'objet d'étude

Le recours à la sociologie de l'expérience pour appréhender la situation de rue n'est pas une démarche novatrice en soi. En effet, un certain nombre de travaux ont déjà eu recours au concept « d'expérience » pour rendre compte de la réalité des jeunes en situation de rue, notamment en terme d'expérience de rue (Bellot, 2001; Greissler, 2007; Rainville, 2007) et d'expérience carcérale (Larouche, 2008). Ces différents travaux montrent que la situation de rue est vécue de plusieurs façons par les jeunes et qu'il

devient difficile de penser cette expérience selon un modèle homogène. Bien au contraire, ces travaux mettent en évidence la pluralité des expériences associées à la situation de rue chez les jeunes, et ainsi, l'importance de saisir le rapport subjectif et symbolique qu'ils entretiennent à l'égard de cette situation de vie.

Toutefois, à notre connaissance, la sociologie de l'expérience de Dubet (1994) n'a pas été, à ce jour, utilisée pour comprendre l'intimité dans la société contemporaine et encore moins pour saisir le rapport que les jeunes en situation de rue entretiennent à l'égard de leurs relations intimes. Or, il est possible de croire que cette perspective théorique est pertinente pour comprendre l'expérience intime en situation de rue chez les jeunes. À l'instar de Dubet (2007 : 31) nous proposons que la sociologie de l'expérience permette d'appréhender comment l'intimité des jeunes se construit entre « des mécanismes sociaux objectifs, mais aussi par les acteurs eux-mêmes qui ne sont jamais totalement passifs ». Ainsi, la sociologie de l'expérience rend compte de l'importance de prendre en considération la subjectivité et les actions des jeunes pour comprendre la façon dont ils construisent ou non des relations intimes en situation de rue.

De ce fait, cette perspective théorique permet de dépasser une conception menaçante et dangereuse des comportements sexuels des jeunes en situation de rue afin de poser un regard « du dedans » de leurs relations intimes. La sociologie de l'expérience permet ainsi de considérer la subjectivité des jeunes en situation de rue en se déployant dans leur registre symbolique des relations à autrui. Par l'analyse de leurs expériences, les sujets sont alors vus comme des acteurs ayant un pouvoir d'action sur leur situation de vie. Ce choix épistémologique fait en sorte que les jeunes en situation de rue ne peuvent être réduits aux pressions, aux contraintes et aux stigmates exercés sur eux. Bien au contraire, cette perspective théorique permet de lire les relations intimes comme des expériences de vie qui témoignent de la résistance et de la volonté des jeunes en situation de rue à défendre leurs intérêts personnels et à construire des images positives de leur monde social (Dubet, 2007 : 31).

2.2 LE CADRE CONCEPTUEL : LES CONCEPTS CLÉS DE LA RECHERCHE

Appliquée à l'objet d'étude de l'intimité en situation de rue chez les jeunes, la notion d'expérience permet de dégager trois principaux concepts analytiques : « l'expérience de rue », « l'expérience intime » et « l'expérience intime en situation de rue ». Chacun de ces concepts clés est détaillé dans cette section afin de construire le cadre conceptuel de cette étude.

2.2.1 L'expérience de rue

Le premier concept identifié pour cette étude est celui de « l'expérience de rue ». Ce concept permet de saisir le sens que les jeunes donnent à la situation de rue à partir de leur propre point de vue. Inspiré par la sociologie de l'expérience (Dubet, 1994), l'expérience de rue constitue un concept analytique pertinent pour appréhender le rapport entre le poids des conditions de vie en situation de rue et la marge de manœuvre dont les jeunes disposent pour construire leur réalité.

D'entrée de jeu, la sociologie de l'expérience permet de faire une lecture de la situation de rue en termes de « cadre social », c'est-à-dire que les conditions de vie, tant matérielles que symboliques, viennent structurer les expériences individuelles des jeunes. Dans ce contexte, comprendre l'expérience de rue implique de prendre en considération le poids du contexte matériel dans lequel les jeunes évoluent, notamment les situations d'instabilité résidentielle et de précarité économique. Il ne s'agit pas ici de réduire la situation de rue à une série de dangers et de risques potentiels, ni de faire de ces jeunes des exclus ou des hors-normes, mais de reconnaître que la situation dans laquelle ils se retrouvent peut être marquée par une précarité venant affecter leur réalité quotidienne. Plusieurs études mettent d'ailleurs en évidence que les conditions de vie de la situation de rue viennent structurer l'expérience des jeunes en les contraignant à recourir à différentes tactiques de débrouillardise, comme la vente de drogue, la quête, le squeegee et les transactions sexuelles (voir, entre autres : Bellot, 2001; Bender et al., 2007; Kidd et Davidson, 2007; Lankenau et al., 2005; Lindsey et al., 2000; Lucchini, 1993; Parazelli, 2002; Rew et al., 2003; Rullac, 2005; Sheriff, 1999). Comme le propose

Bellot (2001 : 74), la situation de rue est alors envisagée comme un cadre « structuré et structurant » de l'expérience des jeunes. Elle est à la fois structurée puisqu'elle se voit encadrée par des conditions de vie précaires (instabilité résidentielle, précarité économique, etc.) et structurante puisqu'elle contraint les jeunes à avoir recours à diverses tactiques de débrouillardise pour donner sens à leur réalité. La sociologie de l'expérience permet donc de poser un regard analytique sur les conditions de vie de la situation de rue à partir du point de vue des jeunes qui ont fait l'expérience.

La sociologie de l'expérience permet également de considérer l'expérience de rue en termes de significations, d'actions et de marge de manœuvre chez les jeunes. Dans ce contexte, comprendre l'expérience de rue implique notamment de prendre en considération le rapport que les jeunes entretiennent à l'égard de leur situation de rue. S'il importe de prendre en considération les conditions de vie de la situation de rue, la notion d'expérience de rue permet d'appréhender le sens que ces jeunes donnent à cette situation de vie. Par exemple, Dubet (1987) a mis en évidence que les jeunes des banlieues françaises éprouvent un rapport dynamique entre : un sentiment de désorganisation produit par des problèmes familiaux, un sentiment d'indignité sociale résultant du fait qu'ils n'ont pas réussi à se classer dans la société et un sentiment de rage issu de l'expression de la domination des jeunes par la société. Par cette analyse, Dubet (1994) a mis en lumière que l'expérience de la galère des jeunes ne peut se réduire à une seule signification, mais qu'elle prend plutôt différentes formes selon les conditions rencontrées par les jeunes. Dans la même optique, d'autres travaux montrent que l'expérience de rue n'est pas vécue de la même manière par tous les jeunes (Bellot, 2001; Greissler, 2007; Lucchini, 1993; Roy et al., 2008). Si certains jeunes conçoivent la situation de rue comme une expérience de souffrance, de violence, d'abandon et de solitude, d'autres la conçoivent en termes d'émancipation, de liberté et de complicité. Les jeunes ne partagent pas tous la même expérience et ils naviguent dans un rapport dynamique entre une représentation positive et négative de leur situation de rue. Il s'agit donc de saisir cette pluralité de rapports à la situation de rue en fonction du sens que les jeunes donnent à leur réalité.

Comme le propose Lucchini (1993), la façon de vivre la situation de rue influence les stratégies déployées par les jeunes. Autrement dit, les pratiques de débrouillardise des jeunes ne doivent pas être simplement interprétées comme des réactions de soumission aux conditions de vie de la situation de rue, mais comme des « tactiques » - pour reprendre la nuance proposée par de Certeau (1990) - que les jeunes mettent en place pour tirer parti des contraintes sociales. Par exemple, plusieurs études indiquent que les jeunes utilisent une diversité de tactiques, tant matérielles que symboliques, pour s'adapter aux conditions de vie précaires et instables de la situation de rue, notamment la création de liens sociaux, la criminalité et l'affirmation de soi (voir, entre autres : Bellot, 2001; Kidd et Davidson, 2007; Lucchini, 1993; Snow et Anderson, 1987). Selon ces auteurs, les jeunes doivent être vus comme des acteurs sociaux qui font des choix et qui créent des opportunités qu'ils savent exploiter pour améliorer leur situation de vie. Le concept d'expérience de rue permet ainsi de comprendre les actions des jeunes en termes de compétences qu'ils mettent en place « à partir des modes de distribution et d'appropriation de ressources matérielles, sociales et symboliques » (Roulleau-Berger, 1995 : 110).

Somme toute, la sociologie de l'expérience nous permet d'appréhender l'expérience de rue en termes de subjectivité, du point de vue des jeunes eux-mêmes, et non pas à partir d'une description purement objective des situations de précarité dans lesquelles ils se retrouvent. Dans ce contexte, l'expérience de rue est définie ici comme **les représentations, les émotions et les conduites que les jeunes entretiennent à l'égard de leur situation de rue**. Il ne s'agit pas de décrire les conditions sociales venant structurer la vie des jeunes en situation de rue, mais de comprendre la réalité de ces jeunes à partir du sens qu'ils donnent à leur situation de vie et à partir de l'analyse des actions qu'ils mettent en place. De cette façon, nous faisons l'hypothèse qu'il est possible de se dégager d'une vision de la situation de rue centrée sur le risque et le danger pour s'intéresser plutôt aux contraintes et potentialités que les jeunes retirent de cette expérience.

2.2.2 L'expérience intime

Le recours à la sociologie de l'expérience (Dubet, 1994) permet d'identifier un second concept, celui de « l'expérience intime ». Ce concept permet d'appréhender la complexité du phénomène de l'intimité dans la société contemporaine à partir du point de vue des jeunes eux-mêmes. La notion d'expérience intime constitue ainsi un concept analytique pertinent pour saisir le rapport dynamique entre l'exigence identitaire de la société contemporaine et l'espace de liberté des acteurs par leurs choix intimes.

Plusieurs auteurs mettent de l'avant l'idée que l'intimité contemporaine ne peut se dissocier du cadre social à l'intérieur duquel elle se construit (Bozon, 2001; Daoust, 2005; Kaufmann, 1993). Si les individus sont libres de vivre les expériences intimes selon leurs choix personnels, ces choix se réalisent toujours en référence à un contexte social, culturel et historique. Dans la société contemporaine, ce cadre social s'inscrit, entre autres, au sein d'une exigence identitaire qui pousse les individus à établir des liens sociaux pour se définir (Beck et Beck-Gernsheim, 1995; Bozon, 2001; de Singly, 1996; Giddens, 1992; Kaufmann, 1993). En effet, les travaux sociologiques font voir que le passage d'une société traditionnelle à une société contemporaine a provoqué des changements importants quant à la façon dont les individus construisent leur identité. Si dans la société traditionnelle les individus pouvaient compter sur les repères traditionnels pour se définir, comme le mariage, la communauté ou la religion, ces repères se voient remplacés par les choix individuels au sein de la société contemporaine. Dans ce contexte, les relations sociales, tout particulièrement les relations intimes, constituent l'un des mécanismes principaux de la construction identitaire dans la mesure où l'espace commun créé par la rencontre des partenaires permet une valorisation et une reconnaissance nécessaire à la définition de soi (Beck et Beck-Gernsheim, 1995; de Singly, 1996; Kaufmann, 1993).

À l'intérieur de ce cadre social, l'expérience intime constitue un concept privilégié pour analyser la construction des liens sociaux dans la société contemporaine. En s'intéressant au sens donné aux relations intimes, la sociologie de l'expérience (Dubet, 1994) permet de voir comment les individus construisent leurs rapports sociaux,

notamment ceux qui s'inscrivent dans un cadre amoureux et sexuel, pour répondre aux exigences identitaires de la société contemporaine. Ce faisant, ce cadre analytique permet de reconnaître les personnes comme des acteurs de leur réalité et non pas comme des victimes soumises aux transformations sociales. Bien au contraire, la sociologie de l'expérience permet de lire la liberté individuelle comme un rapport dynamique entre le cadre social de la société contemporaine et la marge de manœuvre des acteurs. Par conséquent, le concept d'expérience intime donne l'occasion d'appréhender le sens que les individus donnent à leurs relations intimes ainsi qu'aux liens qu'ils tissent avec leurs partenaires amoureux et sexuels. Ce concept ne se réduit donc pas seulement à décrire, de manière objective, ces relations intimes, mais de comprendre la signification que les individus accordent à ces expériences, et ce, à l'intérieur du contexte social où elles prennent forme.

Les travaux de Kaufmann (1992, 2002, 2007) constituent un exemple pertinent de l'analyse des expériences intimes dans la société contemporaine. À partir d'un cadre expérientiel où la subjectivité et les actions individuelles sont mises de l'avant pour comprendre la marge de manœuvre des acteurs, cet auteur cherche à comprendre le sens donné aux relations intimes dans la société contemporaine. Inspiré par une sociologie de l'acteur, cet auteur tente de saisir comment les individus construisent leur intimité quotidienne au sein de la société contemporaine. Contrairement à d'autres sociologues qui étudient, à partir d'une perspective macrosociologique, les processus sociaux associés à la transformation de l'intimité contemporaine (voir, entre autres : Bauman, 2004; Beck et Beck-Gernsheim, 1995; Giddens, 1992; de Singly, 1996), les travaux de Kaufmann visent plutôt à analyser, dans une perspective microsociologique, comment les relations intimes prennent formes et comment les partenaires gèrent les conflits de couple. Dans cette « sociologie quotidienne de l'intimité », Kaufmann propose d'analyser différentes thématiques reliées de près ou de loin à la question des relations amoureuses et sexuelles, comme les pratiques d'entretien du linge (Kaufmann, 1992), les premiers matins des histoires d'amour (Kaufmann, 2002) et les agacements dans le partage des tâches quotidiennes entre les partenaires intimes (Kaufmann, 2007). Selon Kaufmann (2002 : 288), l'expérience intime est désignée comme une expérience qui

n'est pas comme les autres, car « elle est une expérience sensible, enrobant de sensualité les réflexions trop abruptes, libérant subtilement l'émotion ». C'est en raison de cette dimension « sensible » du concept d'expérience intime que Kaufmann (1992, 2002, 2007) préfère l'analyser à partir du sens donné par les individus eux-mêmes. Cet auteur met donc en évidence les différentes représentations de l'intimité, mais aussi toutes les tactiques quotidiennes que les partenaires intimes déploient pour se construire comme individu à part entière à l'intérieur de la société contemporaine.

C'est en s'inscrivant en continuité avec cette sociologie quotidienne de l'intimité (Kaufmann, 1992, 2002, 2007) que la présente étude utilise le concept d'expérience pour comprendre le regard que les jeunes portent à leurs relations intimes en situation de rue. Dans ce contexte, l'expérience intime est définie ici comme **les représentations, les émotions et les conduites que les jeunes entretiennent à l'égard de leurs relations amoureuses et sexuelles**. Ce faisant, ce cadre conceptuel propose de comprendre comment les jeunes se construisent comme acteur à travers les relations intimes dont ils font l'expérience au cours de leur situation de rue. Afin de saisir l'articulation entre la situation de rue et les relations intimes des jeunes, nous proposons un troisième concept qui permet de contextualiser ce rapport particulier : les expériences intimes en situation de rue chez les jeunes.

2.2.3 Les expériences intimes en situation de rue chez les jeunes

Le troisième concept identifié est celui « des expériences intimes en situation de rue ». Ce dernier concept rend compte de l'analyse des articulations possibles entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes. Autrement dit, ce concept vise à comprendre comment les relations intimes prennent sens dans la réalité des jeunes à l'intérieur du cadre social de la situation de rue.

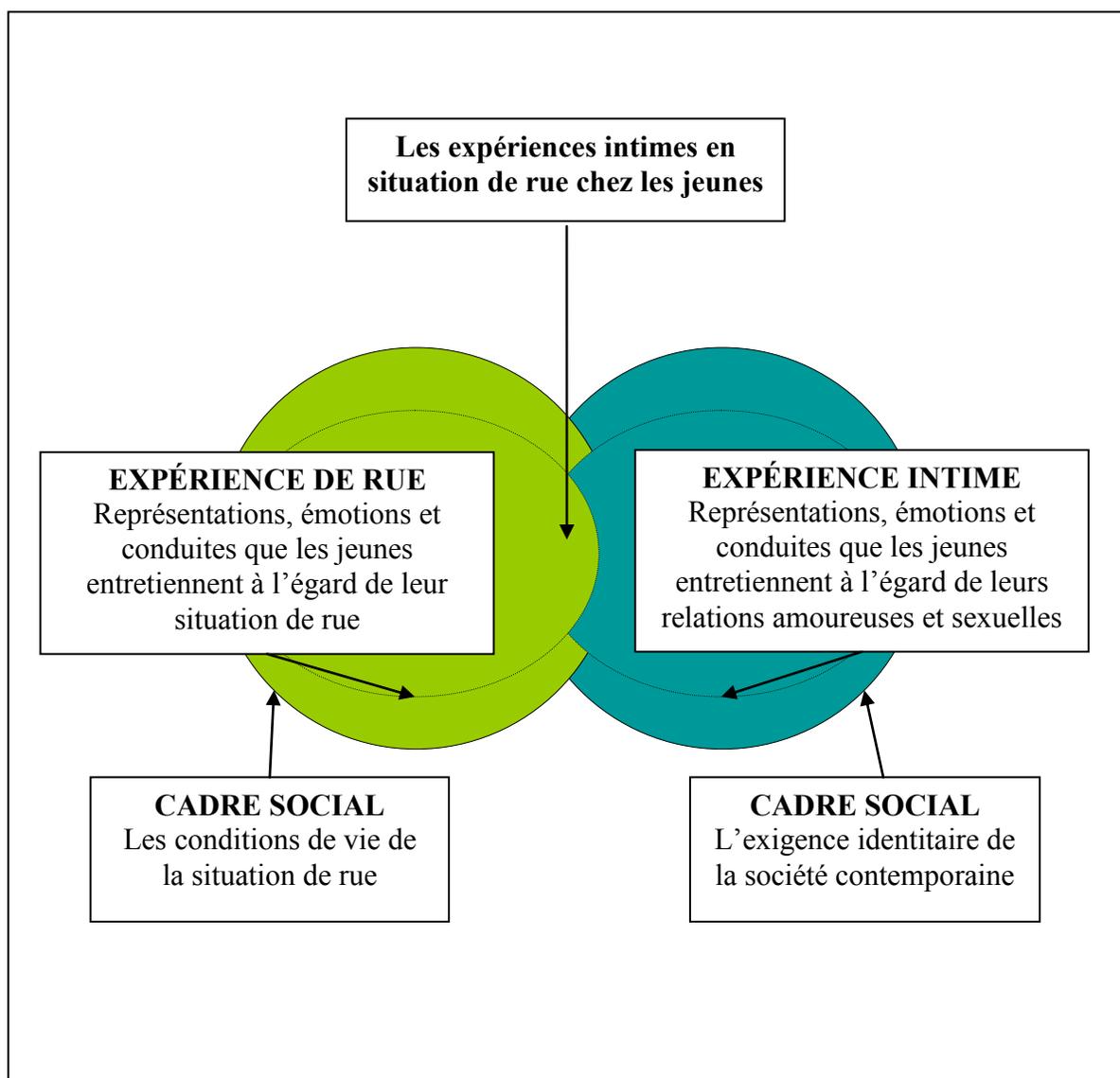
À l'instar des travaux empiriques, il est possible de comprendre que l'expérience intime des jeunes se construit dans un rapport particulier à celui de l'expérience de rue. En effet, plusieurs études mettent en évidence que les expériences intimes sont présentées

comme des tactiques de débrouillardise, au même titre que la quête, le squeegee, le vol et la vente de drogue, permettant aux jeunes de survivre en situation de rue (Côté, 1989; Jamouille, 2009; Kidd et Davidson, 2007; Lanzarini, 2000; Levac et Labelle, 2007; Loates et al., 2010; Wesely et al., 2005). Les conditions de vie en situation de rue sont ainsi vues comme un cadre social venant structurer les expériences intimes des jeunes, les contraignant à recourir à des expériences amoureuses et sexuelles afin de répondre à des besoins physiques (nourriture, logement, argent, etc.) et psychoaffectifs (briser l'isolement, soutien psychologique, diminuer la consommation de drogues, sortir de la rue, etc.). Si ces constats permettent de comprendre l'expérience intime en termes de tactiques de survie, ils peuvent tout de même réduire les jeunes en situation de rue à des individus qui exploitent les liens intimes pour leur satisfaction personnelle ou à des victimes des conditions de vie précaires dans lesquels ils se retrouvent.

Comme plusieurs études mettent en évidence que ce ne sont pas tous les jeunes qui font l'expérience de la situation de rue en termes de survie, il semble important de proposer un cadre analytique qui permet de témoigner de la pluralité des expériences de ces jeunes. Partant de cette conception plurielle de l'expérience de rue, Laporte et al. (2010), d'Oppenchaim et al. (2010) et Pourette et Oppenchaim (2007) ont proposé d'analyser l'articulation entre le rapport que les personnes entretiennent à l'égard de l'intimité et le rapport qu'ils entretiennent à l'égard de leur situation de rue. Ces travaux mettent de l'avant l'importance d'analyser non seulement la façon dont les jeunes témoignent de leurs expériences intimes, mais aussi de comprendre le contexte dans lequel ces relations sont construites. Ce faisant, ces auteurs ont montré que les personnes tissent des relations intimes bien différentes selon le sens qu'ils donnent à leur situation de rue.

Nous croyions, par conséquent, que les expériences affectives et sexuelles des personnes sans-domicile étaient sans doute plus variées, dans leurs organisations et dans leurs significations, que d'aucuns ne l'affirmaient, pour autant que nous acceptions de laisser les acteurs dessiner leurs propres perspectives sur leur vie affective et sexuelle [...] En effet, il apparaît que la manière dont chacun considère sa vie affective et sexuelle prend sens dans un univers de significations, qui définit sa situation de sans-abri au moment de l'entretien. Le sens qu'accordent les acteurs à leur sexualité et à leurs relations sentimentales est tout à fait relatif à ces définitions de situation. (Laporte et al., 2010 : 207)

Figure 2.1. Proposition théorique de l'articulation entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes



À l'instar de ces travaux, nous proposons d'analyser les expériences intimes des jeunes par un croisement avec le sens qu'ils donnent de leur situation de rue. À cet effet, la figure 2.1 propose une organisation des concepts analytiques retenus dans notre cadre conceptuel. Cette organisation conceptuelle permet de porter un regard croisé sur les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes. L'expérience intime doit donc se situer dans ce rapport dynamique entre, d'un côté, la liberté des conduites amoureuses et sexuelles des jeunes et, de l'autre côté, le déterminisme des attentes sociales de

l'intimité contemporaine et des conditions de vie en situation de rue. Dans ce contexte, la sociologie de l'expérience de Dubet (1994) permet de concevoir l'expérience intime des jeunes en situation de rue non pas comme un risque ou un danger, mais comme une marge de manœuvre dont ils se dotent pour construire leur réalité sociale.

2.3 L'HYPOTHÈSE ET LES OBJECTIFS DE RECHERCHE

Le recours à la sociologie de l'expérience constitue un choix théorique, conceptuel et épistémologique important pour cette étude. Dans ce cadre d'analyse, les expériences intimes des jeunes sont comprises à la lumière des choix et des actions qu'ils mettent en œuvre pour se débrouiller, mais aussi pour se définir, se construire, se réaliser et se développer, et cela, à l'intérieur des cadres sociaux de la situation de rue et de l'exigence identitaire de la société contemporaine. La sociologie de l'expérience permet donc de lier les conceptions déterministes pour qui les conditions sociales structurent les actions des jeunes en situation de rue et les conceptions de l'acteur pour qui les actions traduisent la marge de manœuvre que possèdent les jeunes sur leurs conditions de vie.

2.3.1 L'hypothèse de travail

Dans cette perspective, la présente étude s'inscrit en continuité avec les travaux voulant que la situation de rue constitue une expérience structurée et structurante pour les jeunes (voir, entre autres : Bellot, 2001; Lucchini, 1993). Par conséquent, il est possible d'envisager la situation de rue comme une expérience venant s'articuler aux expériences intimes des jeunes en situation de rue, et vice-et-versa. Étant donné que certains travaux ont mis en évidence que les jeunes en situation de rue n'accordent pas tous le même sens à leurs expériences de rue (Bellot, 2001; Greissler, 2007; Lucchini, 1993; Roy et al., 2008), il est possible de croire que ces différentes expériences de rue s'articulent à une diversité d'expériences intimes. Autrement dit, nous faisons l'hypothèse qu'il existe une pluralité d'articulations entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes.

2.3.2 Les objectifs de recherche

Dans ce contexte, la question de recherche à laquelle cette étude tente de répondre est : comment s'articulent les expériences intimes et les expériences de rue chez les jeunes à Montréal? Trois objectifs de recherche sont donc identifiés pour encadrer le travail de réflexion cette étude :

- 1) Décrire la diversité des expériences de rue que connaissent les jeunes en situation de rue à Montréal
- 2) Décrire la diversité des expériences intimes que connaissent les jeunes en situation de rue à Montréal
- 3) Identifier les articulations entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes en situation de rue à Montréal

Voyons maintenant comment ces objectifs de recherche peuvent se traduire concrètement en une démarche méthodologique permettant d'analyser les témoignages de jeunes eux-mêmes.

CHAPITRE III

LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE :

UNE DÉMARCHE QUALITATIVE ET TYPOLOGIQUE

Ce troisième chapitre présente le cadre méthodologique de cette étude qui vise à appréhender l'articulation entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes à Montréal. La première section fait brièvement état de la pertinence de recourir à la méthodologie qualitative pour appréhender la réalité subjective des jeunes en situation de rue. La deuxième section décrit les procédures d'échantillonnage et de recrutement de cette étude doctorale. La troisième section expose les considérations éthiques qui ont été observées durant la réalisation de cette recherche. La quatrième section présente la procédure d'analyse des données qualitatives inspirée par l'analyse typologique. Finalement, la cinquième section expose les critères de scientificité qui nous ont guidés.

3.1 LA MÉTHODE QUALITATIVE ET LA RÉALITÉ SUBJECTIVE DES JEUNES

Bon nombre de chercheurs reconnaissent que la méthodologie qualitative est toute désignée pour étudier les personnes en situation de rue. Selon plusieurs auteurs, cette méthodologie serait vue comme un moyen pour dénoncer, à partir des points de vue des participants eux-mêmes, les préjugés sociaux, les pratiques discriminatoires et les iniquités sociales dont peuvent faire l'objet certaines personnes en situation de marginalité (Charmaz, 2008; Gilbert, 2009; Poupart, 1997). La recherche qualitative serait ainsi un instrument pour donner la parole à ces personnes qui se retrouvent souvent écartées des espaces démocratiques pour dénoncer des contextes et des situations de vie qu'elles jugent inacceptables. Elle permettrait non seulement de comprendre le point de vue des personnes en situation de marginalité, mais de comprendre de l'intérieur ce qu'elles vivent (Charmaz, 2008). Comme la méthodologie qualitative est sensible à la construction symbolique de la réalité des acteurs, certains auteurs reconnaissent à cette méthode le potentiel de changer la réalité des personnes en situation de marginalité (Charmaz, 2008; Paillé, 2007; Poupart, 1997). Bref, les chercheurs qualitatifs, en étant à l'écoute de ces personnes, deviennent les porte-paroles

de leur réalité sociale.

Appliquée à la situation de rue, la méthodologie qualitative peut constituer un instrument privilégié pour comprendre les conditions de précarité dans lesquelles les jeunes se retrouvent, mais aussi pour saisir leur pouvoir d'action dans la construction de leur réalité subjective. En effet, il est reconnu que l'un des apports de la méthodologie qualitative soit de permettre au chercheur de comprendre et de mettre en liens le « sens de ce qu'il lui est donné d'entendre ou d'observer » (Paillé, 2007 : 415). En étant à l'écoute du discours des jeunes en situation de rue, la méthodologie qualitative peut arriver à mettre de l'avant leur expérience subjective (Gilbert, 2009), c'est-à-dire « la façon dont ils se représentent le monde et la façon dont ils vivent leur situation » (Poupart, 1997 : 175). Devant l'hétérogénéité des jeunes en situation de rue, il semble nécessaire de prendre en considération leur subjectivité afin de saisir la façon dont ils conçoivent à la fois leur expérience de rue et leur expérience intime. À l'instar de la sociologie de l'expérience (Dubet, 1994), la méthodologie qualitative donne ainsi à réfléchir à l'intimité en situation de rue en termes d'articulation entre les conditions sociales et la marge de manœuvre des acteurs. Il ne s'agit donc pas de voir les jeunes en situation de rue comme des dangers, ni des victimes de leur réalité, mais comme des acteurs ayant un pouvoir d'action sur leur réalité.

3.2 LES PROCÉDURES D'ÉCHANTILLONNAGE ET DE RECRUTEMENT

Les témoignages sur lesquels s'appuie cette étude proviennent d'un projet de recherche intitulé « Des conditions de vie amoureuse et sexuelle des jeunes de la rue »⁷. Ce projet vise à : 1) documenter les conditions de vie amoureuse et sexuelle des jeunes en situation de rue à partir de leurs perspectives; 2) procéder à une théorisation qui permet de saisir les processus sociaux en présence, partant des théories contemporaines sur l'intimité; 3) identifier les processus de prise de risques sexuels et les facteurs de protection qu'ils parviennent à développer; et 4) élaborer les lignes directrices d'une

⁷ Ce projet de recherche a été subventionné par le Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) et dirigé par Hélène Manseau et Martin Blais, professeurs au département de sexologie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

intervention sexuelle éducative et préventive qui tiennent compte de leurs points de vue et de leurs conditions de vie amoureuses et sexuelles.

Comme nous avons participé à ce projet à titre de coordonnateur de recherche, il a été convenu avec les directeurs de cette étude que nous pouvions utiliser les données empiriques pour effectuer des analyses secondaires pour notre étude. Turgeon et Bernatchez (2009 : 490) précisent que l'analyse secondaire « est réalisée sur les données que vous exploitez pour les fins de la nouvelle recherche [...] L'analyse secondaire se distingue de celle axée sur l'analyse primaire par le fait que l'analyste est entièrement dégagé de la responsabilité de la collecte de données pour se concentrer sur la conceptualisation et l'analyse ». Or, comme nous avons effectué quatorze entrevues sur les quarante-deux jeunes rencontrés, il nous est impossible de nous dégager de la responsabilité de la collecte de données. Bien au contraire, nous estimons que ce contact avec le terrain est non seulement pertinent pour notre parcours académique, mais qu'il a été aussi bénéfique lors de l'analyse des données, puisque nous étions en mesure de questionner les propos des jeunes à partir des observations que nous avons réalisées (Deslauriers et Kérisit, 1997).

3.2.1 Le processus d'échantillonnage

Plusieurs auteurs soulèvent les défis méthodologiques que pose la réalisation de travaux de recherche sur le phénomène de la situation de rue, notamment en raison de son flou définitionnel, de l'absence d'informations systématiques, de la stigmatisation sociale et de la crainte des conséquences négatives chez les personnes vivant cette expérience de vie (Gilbert, 2004; Laberge et Roy, 1994). Considérant ces différents enjeux, le recrutement pour cette étude s'est effectué à partir d'un échantillonnage non probabiliste, c'est-à-dire que la sélection des participants s'est réalisée à partir de caractéristiques connues (Beaud, 2009) des jeunes en situation de rue. Trois critères ont été identifiés : 1) être âgé de 18 à 25 ans, 2) avoir été sans endroit où dormir au moins une fois durant la dernière année, et 3) avoir fréquenté des ressources pour jeunes en situation de rue au moins une fois durant la dernière année.

Comme il n'existe pas de consensus sur l'âge de la situation de rue chez les jeunes (Beauchemin, 1996; Kelly et Caputo, 2007; Parazelli, 2002), la limite inférieure de 18 ans a été choisie pour recruter des participants pouvant accorder librement leur consentement pour participer au projet de recherche. Quant à la limite supérieure de 25 ans, elle a été déterminée afin de restreindre l'échantillon à la « jeunesse », bien que les caractéristiques de l'âge pour fixer cette période de vie sont incertaines, voire construites socialement (Gauthier, 2000). D'ailleurs, comme il sera explicité plus loin, ce dernier critère n'a pas toujours été respecté lors du recrutement. En regard du critère de l'absence d'endroit où dormir, il a été utilisé afin de témoigner de l'instabilité résidentielle des jeunes en situation de rue. Malgré le fait que l'instabilité résidentielle puisse être appréhendée par d'autres critères, ce dernier semblait le plus simple à utiliser lors du recrutement des participants. En ce qui concerne le critère de la fréquentation des ressources, il a été déterminé en raison de sa pertinence pour identifier rapidement des jeunes en situation de rue. À l'instar de Gilbert (2004), il ne faut pas considérer la fréquentation des ressources comme une définition de la situation de rue, mais plutôt comme l'évocation de conditions de vie associées à une précarité résidentielle et économique propres à l'une des réalités des jeunes en situation de rue.

Par ailleurs, comme la situation de rue ne correspond ni à un groupe homogène, ni à une définition consensuelle (Beauchemin, 1996; Bellot, 2001; Fortier et Roy, 1996; Kelly et Caputo, 2007; Lucchini, 1993; Panter-Brick, 2002; Parazelli, 2002), le choix de recourir à seulement trois critères de sélection s'explique par le désir de rendre compte de la diversité des expériences de rue et des expériences intimes chez ces jeunes. À l'instar de l'échantillonnage théorique⁸, ces critères ont constitué un point de départ pour démarrer le recrutement des participants. Tout comme l'échantillonnage théorique, le présent échantillon s'est modifié selon les découvertes réalisées sur le terrain (Laperrière, 1997). Par exemple, malgré le critère lié à l'âge, certains jeunes de plus de 25 ans ont été inclus dans l'échantillon en raison de la pertinence de leurs témoignages. Cette modification

⁸ Laperrière (1997 : 314) désigne l'échantillonnage théorique comme le processus de sélection du groupe de participants à partir de « sa capacité à éclairer le mieux possible le phénomène à l'étude ». Dans cette perspective, l'échantillon n'est donc pas déterminé à l'avance, il s'élabore par étapes successives en réponse aux analyses des données provenant du terrain et des lectures théoriques effectuées.

durant le recrutement a néanmoins permis de recueillir des témoignages importants sur l'expérience intime en situation de rue. Bref, si le processus d'échantillonnage a évolué selon les découvertes empiriques, le critère de base pour sélectionner les participants a consisté en la pertinence théorique, c'est-à-dire « sa capacité à éclairer le mieux possible le phénomène à l'étude » (Laperrière, 1997 : 314), à savoir les expériences intimes des jeunes en situation de rue.

3.2.2 Le processus de recrutement

Afin d'obtenir le point de vue de jeunes aux parcours variés, diverses ressources pour jeunes en situation de rue de la grande région de Montréal ont été mises à contribution durant la phase de recrutement, notamment les Auberges du Coeur, Passages, Chez Pops et Action Séro Zéro. Pour ce faire, des affiches ont été placardées dans ces ressources pour publiciser le projet de recherche. Également, les intervieweurs ont assuré une présence non formelle dans certaines ressources, dont le centre de jour Chez Pops, afin de favoriser le recrutement de participants. Cette dernière stratégie a particulièrement bien fonctionné, puisque les intervenants ont pu offrir leur aide pour identifier et approcher certains participants. Enfin, inspiré de l'échantillonnage en boule de neige, les jeunes rencontrés ont également été invités à transmettre la proposition de recrutement à leurs amis et connaissances qui se trouvaient en situation de rue. Cette stratégie a aussi permis d'entrer en contact avec plusieurs jeunes qui avaient entendu parler du projet de recherche par une tierce personne.

Le processus de recrutement proprement dit s'est réalisé en trois temps. Premièrement, vingt-deux participants rapportant au moins un épisode de situation de rue ont été rencontrés. De ce nombre, dix jeunes hommes ont été recrutés sur la base qu'ils avaient déjà fait du travail du sexe dans le but d'approfondir cette question peu explorée chez les jeunes en situation de rue. Ces vingt-deux entrevues ont été codifiées pour en dégager les principales thématiques entourant les représentations de l'amour et de la sexualité des jeunes en situation de rue. Deuxièmement, une seconde phase d'échantillonnage a été réalisée pour enrichir les témoignages recueillis et approfondir certaines thématiques ayant été peu explorées, telle que la représentation de l'expérience

de rue. Dix autres participants ont alors été rencontrés. Enfin, devant une surreprésentation du point de vue des jeunes de sexe masculin, une troisième phase d'échantillonnage a été effectuée afin de recueillir les témoignages de dix autres jeunes filles en situation de rue. Le recrutement a pris fin lorsqu'une certaine saturation empirique a été atteinte, c'est-à-dire qu'il y avait la présence de redondances dans les informations recueillies auprès des participants. Or, comme le processus de théorisation n'était pas amorcé lors de la période de recrutement, cette saturation empirique ne signifiait pas nécessairement l'atteinte de la saturation théorique, c'est-à-dire qu'« aucune donnée nouvelle ne vienne modifier la théorie construite » (Laperrière, 1997 : 324). Néanmoins, lors de l'analyse des données, nous avons pu constater une certaine saturation théorique dans la mesure où l'ensemble des données a permis la construction d'une théorisation cohérente.

En ce qui concerne les entretiens de recherche, elles se sont déroulées en trois temps et ont impliqué quatre intervieweurs (2 femmes, 2 hommes). Tous les intervieweurs étaient des étudiants à la maîtrise et au doctorat en sciences humaines et sociales (par exemple, sexologie et service social) et étaient formés pour réaliser des entrevues de recherche qualitative. Premièrement, les participants volontaires ont été invités à identifier les relations amoureuses ayant été les plus significatives pour eux. Ce procédé visait à tracer un bref portrait de la trajectoire amoureuse et sexuelle des participants et à établir des repères temporels au sein de leur histoire de vie. Deuxièmement, une entrevue en profondeur semi-dirigée d'environ une heure a été réalisée avec les participants. Le schéma d'entrevue pour le projet de recherche (annexe 1) comprend les dimensions suivantes: 1) les représentations de l'amour et de la sexualité; 2) les expériences amoureuses et sexuelles vécues; 3) les représentations de la situation de rue; 4) les expériences vécues en situation de rue; 5) les relations interpersonnelles en situation de rue; et 6) les représentations de l'avenir. Les entrevues ont été enregistrées et retranscrites verbatim pour l'analyse de données. Troisièmement, une fiche signalétique a été remplie par les participants pour obtenir des informations factuelles sur leur situation de vie : profil sociodémographique, contexte familial, consommation de drogues et informations sexologiques (ITSS, nombre de partenaires sexuels en situation

de rue, transaction sexuelle, grossesse).

3.2.3 La description des participants

L'échantillon du projet de recherche de l'UQAM est composé de quarante-deux jeunes en situation de rue (18 femmes, 24 hommes). Toutefois, pour les besoins de la présente étude, les témoignages de dix jeunes hommes ayant été recrutés sur la base de leur expérience de travail du sexe⁹ ont été exclus de l'échantillon. Ce choix méthodologique s'est opéré pour différentes raisons, notamment pour préserver une certaine homogénéité à l'intérieur de l'échantillon. En effet, comme ces jeunes hommes ont été recrutés à partir de leur historique de transactions sexuelles, ils ont moins discuté de leur expérience de rue en soi que de leur trajectoire de vie menant vers le travail du sexe. Ce faisant, il devenait difficile, pour ce sous-groupe, de cerner l'articulation entre leurs expériences intimes et leurs expériences de rue. De plus, comme d'autres jeunes, tant des hommes que des femmes, avaient déjà témoigné de leur expérience de transactions sexuelles en situation de rue, le discours de ces dix participants ne constituait pas un apport empirique suffisant pour être inclus dans l'analyse des résultats. Nous avons donc préféré exclure ces quelques jeunes de l'échantillon final pour nous concentrer sur les autres participants du corpus.

Le tableau 3.1 présente une synthèse des caractéristiques des jeunes en situation de rue interrogés. L'échantillon final de participants retenus dans le cadre de la présente étude comprend trente-deux jeunes en situation de rue (18 femmes, 14 hommes) âgés de 18 à 27 ans (moyenne de 22 ans). En ce qui concerne la situation de rue des jeunes, on remarque que l'âge du passage à la situation de rue varie de 13 à 23 ans (moyenne de 17 ans). Les séjours en situation de rue sont de durées variées de 3 mois à 12 ans (moyenne de 5 ans) et ont souvent été entrecoupés de périodes pendant lesquelles les jeunes ont résidé en appartement. De façon plus précise, deux jeunes ont vécu un an et moins en situation de rue (1 femme, 1 homme), dix-neuf jeunes ont vécu entre un an et cinq ans en situation de rue (8 femmes, 11 hommes) et onze jeunes ont vécu plus de cinq ans en

⁹ À titre informatif, les entretiens de ces dix jeunes hommes ont été réalisés par un étudiant en sexologie et ont donné lieu à un mémoire de maîtrise sur la prostitution masculine (Truchon, 2012).

situation de rue (9 femmes, 2 hommes).

En ce qui concerne les informations factuelles sur les expériences intimes des participants, quatorze jeunes étaient en couple lors des entrevues (11 femmes, 3 hommes) et dix-huit étaient célibataires (7 femmes, 11 hommes). Pour ce qui est du nombre de partenaires sexuels en situation de rue, les chiffres varient considérablement selon le recours ou non aux transactions sexuelles. En effet, certains jeunes ont dissocié le nombre de partenaires sexuels du nombre de clients provenant des transactions sexuelles, tandis que d'autres participants ont intégré ces deux contextes dans leur estimation générale. Cela étant dit, il est possible d'estimer que les jeunes ont fréquenté entre 0 à 121 partenaires sexuels en situation de rue pour une moyenne de 20 partenaires sexuels. Quant aux transactions sexuelles, quatorze jeunes rapportent avoir déjà eu recours à ces pratiques (9 femmes, 5 hommes), seize rapportent en n'avoir jamais eu recours (7 femmes, 9 hommes) et deux participants n'ont pas précisé cette information (2 femmes).

Pour ce qui est des ITSS, treize jeunes disent en avoir déjà contracté au moins une fois dans leur vie (9 femmes, 4 hommes), dix-huit jeunes disent n'en avoir jamais contracté (8 femmes, 10 hommes) et une jeune femme n'a pas précisé cette information. En regard au nombre de participants ayant des enfants, on remarque que huit jeunes ont au moins un enfant (6 femmes, 2 hommes), vingt-trois jeunes n'ont pas d'enfant (12 femmes, 11 hommes) et un jeune homme n'a pas fourni cette information.

Tableau 3.1. Caractéristiques des jeunes en situation de rue rencontrés

Noms fictifs	Genre	Âge	Âge du passage à la situation de rue	Statut amoureux	Nombre de partenaires sexuels en situation de rue	Transaction sexuelle	ITSS	Enfant
Alex	H	22	17,5	Célibataire	2	Non	Non	Non
Alexia	F	23	18	Couple	2	Oui	Non	Non
Allie	F	21	19	Couple	2	Oui	Non	Non
Amélie	F	20	18	Couple	20	Non	Non	Non
André	H	22	16	Couple	25	Non	Non	Oui
Anne	F	20	15	Couple	20	Non	Oui	Non
Antoine	H	25	20	Couple	5	Non	Non	Non
Audrey	F	19	18	Couple	10	Oui	Oui	Oui
Benoît	H	27	22	Célibataire	100	Oui	Oui	Non
Caroline	F	25	16	Couple	13	Oui	Oui	Oui
Christian	H	24	23	Célibataire	1	Oui	Non	Non
Dolly	F	20	18	Célibataire	3	Non	Non	Non
Émilie	F	18	18	Couple	5	Non	Oui	Non
Félix	H	20	18	Célibataire	1	Non	Non	Non
François	H	23	19	Célibataire	3	Oui	Non	Non
Jack	H	25	23	Célibataire	1	Non	Non	Non

Noms fictifs	Genre	Âge	Âge du passage à la situation de rue	Statut amoureux	Nombre de partenaires sexuels en situation de rue	Transaction sexuelle	ITSS	Enfant
Jasmine	F	23	16	Célibataire	3	ND	Oui	Oui
Jessica	F	20	14	Célibataire	3	Oui	Non	Non
Jocker	H	20	17	Célibataire	1	Non	Non	Non
Jonhy	H	18	17	Célibataire	2	Non	Non	Non
Julie	F	25	13	Couple	121	Non	Oui	Oui
Lili	F	24	20	Couple	100	Oui	ND	Non
Luc	H	25	17	Célibataire	8	Non	Oui	ND
Lucie	F	25	13	Couple	100	Oui	Oui	Oui
Marie	F	23	13	Célibataire	22	Oui	Oui	Oui
Marie-Jo	F	20	14	Célibataire	10	ND	Non	Non
Martine	F	24	14	Célibataire	50	Oui	Non	Non
Paul	H	25	17	Couple	2	Oui	Oui	Oui
Pauline	F	22	18	Couple	20	Non	Oui	Non
Sébastien	H	19	17	Célibataire	5	Oui	Oui	Non
Stéphanie	F	18	13	Célibataire	5	Non	Non	Non
The Cat	H	18	18	Célibataire	0	Non	Non	Non

3.3 LES CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES

Cette étude a reçu l'approbation éthique du Comité institutionnel d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Montréal, ainsi que celle du Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal. Le consentement libre et éclairé des jeunes était assuré à l'aide d'un formulaire de consentement qui était lu, discuté et signé avec les participants (annexe 2). Tous les participants, sans exception, ont signé le formulaire de consentement. Ces documents ont été conservés sous clé dans un bureau de recherche à l'Université du Québec à Montréal.

À la lecture du formulaire de consentement avec les participants, une attention spéciale a été portée au fait que certaines conditions pouvaient conduire les intervieweurs à briser les règles de confidentialité, notamment en raison de la sécurité pour la vie d'une personne. Or, aucune mesure d'exception n'a dû être prise, car aucun des participants, malgré le fait que certains d'entre eux ont témoigné d'activités illégales et criminelles, n'a discuté de situations dangereuses pour sa vie ou pour la vie d'une autre personne. Également, les jeunes ont été amenés à prendre conscience de la possibilité que certains malaises psychologiques puissent subvenir suite à l'entrevue. Un seul participant a manifesté des signes évidents de malaises durant son entrevue et l'entretien a été immédiatement arrêté pour protéger son bien-être. Malgré le fait que nous lui avons proposé de l'accompagner dans un organisme pour qu'il puisse discuter avec un intervenant, le participant a décliné notre offre en nous indiquant qu'il se sentait suffisamment confortable pour se rendre chez lui. Avant de le laisser partir, nous nous étions assurés de la stabilité de son état. Cette expérience nous a permis de constater que la thématique de l'intimité peut susciter le rappel de souvenirs douloureux, principalement chez les jeunes en situation de rue ayant vécu des expériences de transactions sexuelles, et qu'il est important lors des entrevues d'être à l'écoute des participants pour appréhender rapidement les signes de détresse.

Afin d'assurer l'anonymat des participants, des pseudonymes ont été utilisés pour remplacer les noms des jeunes rencontrés. Certains jeunes ont identifié eux-mêmes leur

pseudonyme, tandis que d'autres ont préféré confier cette tâche aux chercheurs. Par ailleurs, comme certains auteurs l'indiquent (Ensign, 2003), il n'est pas suffisant de modifier les noms des participants pour que l'anonymat soit assuré. Nous avons alors porté une attention particulière aux citations des participants pour nous assurer qu'elles ne dévoilent pas d'informations pouvant compromettre l'identité des jeunes. Toutefois, cette tâche constitue un défi important, puisque nous nous devons de conserver les informations pertinentes à la compréhension de l'analyse des données, tout en nous assurant de ratifier ou de modifier les éléments pouvant permettre d'identifier les participants. Il a donc fallu trouver un équilibre entre une présentation originale des témoignages des jeunes et le respect de l'anonymat.

Si le recours à une compensation monétaire auprès des jeunes en situation de rue qui participent à des recherches scientifiques ne fait pas consensus chez les chercheurs (Ensign, 2003; Ensign et Ammerman, 2008), un dédommagement de 30 \$ a tout de même été remis à chaque participant afin de couvrir leurs frais de déplacement. Il est toutefois possible de se questionner sur l'usage de l'argent comme modalité de remboursement, car certains auteurs rapportent qu'elle peut constituer un incitatif pouvant contraindre les participants à s'engager dans un projet de recherche (Ensign, 2003). Particulièrement chez les jeunes en situation de rue qui doivent composer avec des conditions de vie précaires et instables, il est possible de se questionner si l'argent peut constituer une forme de coercition venant invalider leur libre consentement à participer à des projets de recherche. D'ailleurs, pendant la période de recrutement au sein des ressources, plusieurs jeunes nous ont demandé le montant du dédommagement pour la participation au projet de recherche. Certains jeunes ont même tenté de négocier le prix à la hausse en échange de leur engagement. Ces exemples traduisent combien l'argent est important dans la réalité quotidienne de ces jeunes qui sont contraints d'évoluer dans des conditions de vie précaires et instables.

Ensign (2003) met en garde contre le recours à un dédommagement monétaire, car selon elle, les jeunes en situation de rue peuvent utiliser l'argent à des fins non souhaitées par le chercheur, comme la consommation de drogues. Nous avons d'ailleurs fait

l'expérience d'un jeune qui a déclaré, après son entrevue, vouloir utiliser l'argent du dédommagement pour se procurer de la drogue. L'ensemble de ces expériences a soulevé des doutes sur la pertinence d'offrir un dédommagement monétaire pour la population des jeunes en situation de rue. Peut-être qu'à l'avenir, à l'instar d'autres travaux (Ensign, 2003; Ensign et Ammerman, 2008), nous opterions plutôt pour des cartes-cadeaux ou des cartes téléphoniques prépayées comme stratégie de remboursement. L'étude d'Ensign (2006 : 650) montre à cet effet que les jeunes en situation de rue qui participent à des projets de recherche préfèrent obtenir un léger dédommagement (par exemple, un montant de 10 \$ ou une carte-cadeau) qui n'offre pas de tentations pour se procurer de la drogue.

Bref, tout au long de la réalisation de cette étude, différents enjeux éthiques ont dû être considérés afin d'assurer la dignité, l'anonymat et le bien-être des participants. Si ces considérations éthiques ont été planifiées avant le recrutement des participants, d'autres ont émergé au fil des étapes du projet de recherche. L'analyse des données ne fait pas exception à la règle, d'autant plus qu'elle s'est construite autour d'une méthode qualitative où les témoignages des participants sont mis de l'avant.

3.4 LA PROCÉDURE D'ANALYSE QUALITATIVE ET TYPOLOGIQUE

Si les procédures d'analyse en recherche qualitative sont multiples, il est tout de même possible de définir ce processus comme étant « les efforts du chercheur pour découvrir les liens à travers les faits accumulés » (Deslauriers, 1991 : 79). Autrement dit, l'analyse qualitative consiste à dégager la façon dont l'acteur conçoit son rapport au monde. Le travail de l'analyste vise alors à mettre en évidence la signification, l'ordre et la cohérence dans les témoignages recueillis. Paillé (2007) précise que ce sont les mots qui deviennent l'outil unique de travail, d'approche et d'examen rigoureux de l'analyse qualitative. C'est à partir de cette démarche discursive que le chercheur est en mesure de reformuler, d'explicitier et de théoriser un témoignage, une expérience ou un phénomène. L'analyse qualitative peut donc être conçue comme un travail « d'artisan », c'est-à-dire que « l'intuition s'y mêle au savoir-faire et à la touche personnelle » du

chercheur (Deslauriers, 1991 : 79). C'est dans cette perspective discursive et intuitive que nous avons abordé l'analyse des données qualitatives recueillies pour cette étude. Le processus d'analyse s'inspire de la démarche qualitative de Deslauriers (1991), qui s'articule autour d'un procédé de déconstruction et de reconstruction des données, et de l'analyse typologique de Schnapper (2005), qui propose la construction d'une typologie sous forme de types-idéaux.

3.4.1 La déconstruction des données : le découpage du matériel

Dans une première étape, nous avons réalisé une lecture verticale des entretiens afin de dégager le sens accordé, par chacun des participants, à leur expérience de rue et leur expérience intime. Cette procédure rend compte de la phase de déconstruction des données décrite par Deslauriers (1991) qui consiste à découper et réduire les informations en petites unités comparables. Ce découpage de l'information renvoie à segmenter le texte de façon à séparer les propos recueillis du contexte qui leur donne un sens particulier. Cette étape s'est effectuée à partir d'une lecture attentive et minutieuse de l'ensemble des transcriptions afin de dégager, résumer et thématiser, ligne par ligne, le sens donné aux propos des jeunes rencontrés. Ce découpage a permis de réduire et de condenser l'ensemble du matériel recueilli en unités de sens manipulables. Ce procédé s'est inspiré de la démarche inductive dans la mesure où les unités de sens ont émergé de l'analyse des données, sans avoir eu recours à une grille de structuration prédéterminée (Paillé, 1994).

Parallèlement à cette phase de déconstruction des données, des mémos d'analyse ont été rédigés au fur et à mesure de la lecture des témoignages. Ces mémos ont pris différentes formes : des questions pour approfondir la réflexion sur les données, des pistes de réponses aux questions soulevées et des propositions d'arrimage avec certains concepts issus des écrits scientifiques. À l'instar de Charmaz (2000), la rédaction des mémos d'analyse nous a permis de « libérer » notre pensée et de voir autrement les données. Nous avons utilisé les mémos d'analyse comme mécanisme pour sortir du cadre détaillé et morcelé de l'analyse des transcriptions afin de réfléchir de manière globale et

intuitive aux données empiriques. Ce processus nous a ainsi permis de porter un regard nouveau sur le matériel recueilli et de tisser certaines passerelles avec les écrits scientifiques et théoriques. Le tableau 3.2 présente un exemple de cette démarche de découpage systématique des entretiens en unités de sens. Cet exemple est tiré de l'analyse de l'entrevue d'Alexia.

Tableau 3.2. Exemple de la démarche de découpage des entretiens en unités de sens

Section de l'entrevue d'Alexia	Unités de sens	Mémos d'analyse
<ul style="list-style-type: none"> On est déménagé et on avait de la misère à payer notre loyer, mais j'avais vu des annonces, je me disais que masseuse érotique, ce n'est quand même pas si pire ... 	<ul style="list-style-type: none"> Elle commence à faire des massages érotiques, parce qu'elle n'a pas assez d'argent pour payer son loyer 	<ul style="list-style-type: none"> Ce sont les conditions de vie qui contraignent le recours aux transactions sexuelles et non la consommation de drogues Approfondir l'idée que les transactions sexuelles peuvent être un « choix contraint » (Parazelli, 2002) pour survivre

En plus de ce découpage systématique des transcriptions, des portraits schématiques de chacun des jeunes ont été réalisés. Ces portraits décrivent principalement les données factuelles de l'expérience de rue et de l'expérience intime des jeunes. Par exemple, pour l'expérience de rue, nous avons identifié l'âge du passage à la situation de rue, tandis que pour l'expérience intime, nous avons indiqué le nombre de relations intimes et l'âge des répondants lors de leurs différentes relations amoureuses et sexuelles. L'objectif de ces portraits était de donner un aperçu rapide et schématique de l'histoire de vie des participants afin de rendre compte de leur singularité. Ces portraits ont été très utiles

afin de distinguer les événements des jeunes entre la période de vie avant leur situation de rue et ceux qui se sont déroulés durant leur situation de rue.

À la suite de ce processus de découpage, nous avons rédigé, pour chacun des jeunes, une fiche résumant l'articulation entre leur expérience de rue et leur expérience intime. Pour chacune des entrevues, nous avons regroupé les unités de sens sous les deux niveaux d'expériences (rue et intimité). Par la suite, nous avons classé les unités de sens de chacune de ces expériences en fonction des trois logiques d'action de Dubet (1994), à savoir l'intégration sociale, la stratégie et la subjectivation. Le recours à ces trois logiques d'action nous a permis à la fois d'identifier la façon dont s'articulent l'expérience de rue et l'expérience intime pour chacun des jeunes, mais aussi de rendre compte de la complexité de cet objet d'étude. Autrement dit, la sociologie de l'expérience de Dubet (1994) a été utilisée non seulement en matière de positionnement épistémologique, mais aussi comme un outil concret d'analyse des données empiriques. Le tableau 3.3 présente un exemple de fiche synthèse de l'articulation entre l'expérience de rue et l'expérience intime du témoignage d'Alexia.

Tableau 3.3. Exemple d'une fiche synthèse présentant l'articulation entre l'expérience de rue et l'expérience intime des jeunes

Fiche synthèse de l'articulation des expériences - Alexia -
<p>EXPÉRIENCE DE RUE : une instabilité résidentielle et une consommation de drogues envahissante</p> <ul style="list-style-type: none"> • Subjectivation : une instabilité résidentielle; ne cherche pas la reconnaissance par un groupe; perte de contrôle sur sa stabilité résidentielle lorsqu'elle fait face à une rupture amoureuse • Stratégie : différentes stratégies pour se débrouiller (massages érotiques, dormir chez amis et dehors, utilisation de ressources); consommation de drogues pour palier à ses souffrances, mais qui devient une expérience envahissante; la nécessité de la consommation de drogues s'ancre dans la nécessité de recourir aux transactions sexuelles • Intégration sociale : une quête d'une stabilisation à l'extérieur de la situation de rue (un processus déjà amorcé); la peur de perdre son amoureux l'encourage à arrêter la consommation de drogues

EXPÉRIENCE INTIME : un investissement sexuel pour la survie et, par la suite, pour la consommation de drogues

- **Subjectivation** : les massages érotiques ne sont pas vus comme une pratique prostitutionnelle (une stratégie pour se distancier de la prostitution jugée dégradante); massages érotiques constituent une solution de dernier recours
- **Stratégie** : l'amour est une stratégie de soutien et d'aide pour rompre avec la drogue et la prostitution; au départ, les transactions sexuelles sont une stratégie pour se stabiliser (argent pour payer le loyer) mais, avec le temps, elles conduisent à un enfermement dans une logique drogue-prostitution (cercle vicieux duquel il est difficile de rompre)
- **Intégration sociale** : désir de se stabiliser avec une relation amoureuse; recherche d'une normalisation quant à l'intimité

Ce travail de déconstruction des données a permis de cerner, pour chacun des jeunes, la façon dont s'articulent l'expérience de rue et l'expérience intime. Cette procédure, bien que longue et fastidieuse, a été nécessaire pour obtenir un portrait précis de chacun des participants rencontrés et de saisir leurs logiques singulières. C'est à partir de cette démarche de déconstruction qu'il a été possible d'amorcer la phase de reconstruction (Deslauriers, 1991) par la création de types-idéaux (Schnapper, 2005).

3.4.2 La reconstruction des données : la création de types-idéaux

Selon Deslauriers (1991), la phase de reconstruction des données vise à maximiser les différences et les similitudes entre les unités de sens pour faire émerger des catégories conceptuelles. Si une unité de sens consiste en une description synthétique des données à partir d'une appellation descriptive et analytique (Charmaz, 2008), une catégorie conceptuelle « tient par elle-même en tant qu'élément conceptuel de la théorie » (Glaser et Strauss, 1967 : 127). Cette étape de reconstruction consiste en une recontextualisation des données dans le but de donner un sens au discours recueilli. Inspiré par la théorisation ancrée, ce travail de reconstruction émerge par une comparaison constante entre les segments de texte. Charmaz (2000) résume ainsi ce processus de comparaison : il faut comparer différentes personnes entre elles (leurs perceptions, situations, actions, expériences), comparer les données provenant de la même personne à différents moments, comparer des unités de sens entre elles, comparer les données avec les catégories et comparer les catégories entre elles.

Cette étape de reconstruction des données a été réalisée à partir d'une analyse typologique. Si on reproche souvent à cette méthode de classer les individus dans des catégories trop simplificatrices, Schnapper (2005) propose que l'élaboration d'une typologie repose sur une interprétation et une clarification de la réalité sous forme de grands ensembles conceptuels et schématiques qui permettent de rendre intelligible les conduites et les discours observés. Par conséquent, la typologie ne vise pas à classer ou à étiqueter les individus, mais à rendre compte d'une conceptualisation théorique des expériences individuelles à partir de « types-idéaux ». Les types-idéaux ne reflètent pas une description figée de la réalité empirique, mais plutôt une construction mentale et schématique (Schnapper, 2005). Cette conception par types-idéaux est d'ailleurs toute désignée pour rendre compte des expériences individuelles, car elle permet d'illustrer le rapport dynamique entre les conditions sociales et l'espace de liberté des acteurs sociaux :

Les analyses typologiques des expériences vécues ont pour sens et pour vertu de contribuer à expliciter les effets de ces phénomènes structurels, d'ordre macrosociologique, sur les attitudes et les comportements des individus et, en conséquence, les espaces de liberté, même limités, dont ils disposent pour donner un sens à leur expérience sociale. (Schnapper, 2010 : 303)

On comprend alors que l'analyse typologique constitue un instrument méthodologique qui s'arrime pertinemment au cadre théorique de la sociologie de l'expérience. Comme le propose Schnapper (2010 : 309), les types-idéaux permettent « d'analyser la part de liberté que conservent les individus à l'intérieur des contraintes collectives ». Pour la présente étude, il faut concevoir l'analyse typologique comme un outil qui nous permet d'identifier les articulations typiques entre les expériences de rue et les expériences intimes chez les jeunes. Comme l'indique Rostaing (2006), la sociologie de l'expérience permet de centrer le regard sur l'action des acteurs et non sur les caractéristiques propres des acteurs. De cette façon, il a été possible de mettre de l'avant les capacités d'innovation et la marge de manœuvre des jeunes en situation de rue en fonction des conditions sociales dans lesquelles ils se retrouvent.

Schnapper (2005) décrit principalement deux grandes étapes dans l'élaboration des

types-idéaux :1) la classification par groupes et 2) la comparaison entre les groupes afin de dégager des conceptions schématiques. Ces deux étapes nous ont servi de balises méthodologiques pour rendre compte de la reconstruction des données empiriques. Premièrement, nous avons regroupé les témoignages des jeunes sur la base des ressemblances et des divergences quant à l'articulation entre leurs expériences de rue et leurs expériences intimes. Pour ce faire, nous avons utilisé les fiches synthèses des jeunes pour comparer la façon dont s'articulent, pour chacun des participants, ces deux expériences. Dans ce contexte, les trois logiques d'action de Dubet (1994) – intégration sociale, stratégie et subjectivation - ont servi de critères temporaires pour comparer les témoignages entre eux. En effet, comme les témoignages de chacun des jeunes ont été organisés à partir de ces logiques d'action, ces dernières ont constitué les principales balises de comparaison des articulations entre les expériences des participants.

Cette première étape a permis de cerner rapidement de petits groupes de jeunes qui partagent certaines similitudes quant à l'articulation de leurs expériences. Nous avons appelé ces regroupements de témoignages les « figures de l'intimité en situation de rue ». Ces figures traduisent, le plus fidèlement possible, les articulations typiques entre les expériences de rue et les expériences intimes des participants. Prenons, par souci pédagogique, deux exemples sur lesquels nous reviendrons plus en détail dans la présentation des témoignages. Benoît et de Lucie, qui ont décrit avoir eu recours aux transactions sexuelles dans un contexte de consommation de drogues, ont été regroupés ensemble sous la figure de l'enfermement. Pour leur part, Christian et Jack, qui ont indiqué avoir désinvesti l'intimité en raison de l'humiliation associée à leur situation de rue, ont été rassemblés sous la figure du retrait. C'est par cette procédure de comparaison que nous avons identifiée, parmi les trente-deux entretiens, cinq figures de l'intimité en situation de rue : 1) la réussite criminelle, 2) le retrait, 3) la survie, 4) l'engagement et 5) l'enfermement.

Cette première classification a été suivie d'un travail minutieux de catégorisation conceptuelle qui a permis d'identifier les caractéristiques de ces différentes figures. Cette démarche a été réalisée à partir d'une comparaison systématique entre les unités

de sens de chacun des témoignages. Par cette procédure de comparaison, des tableaux ont été rédigés pour structurer les catégories conceptuelles des cinq figures identifiées et, ainsi, distinguer les différentes caractéristiques qui les composent. Si les logiques d'action de Dubet (1994) ont servi de point de départ pour structurer l'analyse des témoignages, elles se sont tranquillement, avec le temps, éclipsées pour laisser place aux propos des jeunes eux-mêmes. Malgré le fait que les participants n'ont pas discuté explicitement de ces figures, nous avons tout de même tenté de dégager des schémas théoriques qui étaient le plus fidèles possible aux témoignages des participants. Ce sont donc les discours des jeunes qui ont permis la construction des cinq figures de l'intimité en situation de rue et non pas des concepts issus de perspectives théoriques.

Il importe également de préciser que ce processus d'analyse a permis d'illustrer que plusieurs jeunes se retrouvent dans deux figures différentes. Comme l'objectif de l'analyse typologique n'est pas de classer les participants à l'intérieur de type-idéal fixe, cette perspective méthodologique nous a permis d'être sensibles à la mouvance des jeunes au sein des différentes figures identifiées. Cette mouvance des expériences intimes en situation de rue semble témoigner de changements opérés dans les trajectoires de vie des jeunes qui, possiblement, viennent structurer différemment leur rapport à l'intimité et à la situation de rue. La compréhension de cette mouvance des expériences des jeunes est d'ailleurs approfondie dans le chapitre de discussion.

3.5 LES CRITÈRES DE RIGUEUR SCIENTIFIQUE

Pour assurer la scientificité de cette recherche qualitative, de nombreuses stratégies ont été mises en place. Selon une approche quantitative, les critères de scientificité comprennent habituellement la validité interne (le lien causal entre l'objet d'étude et les résultats), la validité externe (la capacité de généralisation des résultats), la fidélité (la constance des résultats) et l'objectivité (la capacité de s'assurer qu'aucune contrainte n'a été exercée sur les sujets et sur les données) (Laperrière, 1997). Par sa croyance en une réalité plurielle, la qualité d'une étude s'inscrivant à l'intérieur d'une méthode qualitative ne peut être jugée à partir des mêmes critères de scientificité qu'une étude quantitative (Barbour, 2001; Laperrière, 1997; Lincoln et Guba, 1985; Pelletier et Pagé,

2002). Par conséquent, différents critères ont été utilisés comme équivalents pour établir la qualité scientifique de cette recherche qualitative.

L'un des premiers critères de scientificité est la « crédibilité » (validité interne) qui permet de s'assurer de la représentativité des sources de données et de vérifier que l'analyse et l'interprétation sont crédibles du point de vue des acteurs (Lincoln et Guba, 1985; Laperrière, 1997; Pelletier et Pagé, 2002). Afin de répondre à ce critère de scientificité, nous avons tenté, tout au long des entrevues individuelles, de valider avec les participants notre compréhension de leurs témoignages. Toutefois, il aurait également été intéressant de présenter une analyse préliminaire des résultats à certains jeunes en situation de rue afin de nous assurer de la justesse et de la pertinence de nos interprétations. En outre, il aurait été pertinent d'assurer une présence continue en situation de rue, par exemple au sein de différentes ressources, afin d'obtenir une compréhension quotidienne du contexte social dans lequel les jeunes évoluent. Or, pour des raisons de temps et de disponibilités, nous n'avons pu mettre en place ces dernières stratégies et avons dû nous contenter de valider *in situ*, auprès des jeunes rencontrés, la compréhension que nous nous faisons de leurs discours.

Le second critère de scientificité est celui de la « transférabilité » (validité externe) qui atteste d'une description des circonstances et de la capacité de poser un jugement raisonnable sur le degré de diffusion des résultats d'une étude à d'autres circonstances similaires (Lincoln et Guba, 1985; Laperrière, 1997; Pelletier et Pagé, 2002). À cet égard, nous avons détaillé le plus explicitement possible le processus d'analyse par lequel nous avons traité les données empiriques utilisées pour cette étude (Laperrière, 1997). Également, l'échantillon s'est construit sur la base d'une saturation empirique où la diversité des expériences de vie était souhaitée au sein des participants sélectionnés. Ainsi, comme l'échantillon témoigne d'une grande variabilité d'expériences (par exemple, certains jeunes ont vécu des expériences de transactions sexuelles, tandis que d'autres n'ont jamais eu recours à ces pratiques), nous sommes confiants que le corpus de cette étude couvre une large part de variations du phénomène étudié. À l'instar de Laperrière (1997 : 381), nous croyons que l'hétérogénéité de cet échantillon permet de

dépasser une description des caractéristiques individuelles des participants et favorise une théorisation appuyée sur les processus sociaux inscrits dans le phénomène des expériences intimes en situation de rue chez les jeunes. Comme cette étude s'appuie sur la situation de rue pour réfléchir à la question de l'expérience intime, nous sommes d'avis que les constats proposés pourront être transférés à d'autres groupes de personnes en situation de marginalité.

La fiabilité (fidélité), qui précise les décisions du chercheur en cours de route du processus de recherche, constitue le troisième critère de scientificité des études qualitatives (Lincoln et Guba, 1985; Laperrière, 1997; Pelletier et Pagé, 2002). Pour nous en assurer, nous avons décrit de façon détaillée la démarche de la recherche, notamment les obstacles et les difficultés rencontrées en cours de route. Comme nous l'avons déjà précisé, les principales difficultés ont surtout émergé lors de la période de recrutement qui a conduit les chercheurs à se déplacer au sein des ressources pour solliciter directement la participation des jeunes à l'étude. Ces quelques présences en situation de rue ont d'ailleurs permis aux chercheurs d'appréhender plus explicitement la façon dont les jeunes se comportent et interagissent dans leur contexte social. Par contre, il serait grandement injustifié de qualifier cette période de recrutement comme une présence continue, tel que l'ont décrite Guba et Lincoln (1985), pour assoir la crédibilité de nos conclusions.

Finalement, le quatrième critère de scientificité de l'approche qualitative est la confirmation (objectivité) qui s'assure que l'interprétation du chercheur n'a pas de prédominance sur celle des autres acteurs (Lincoln et Guba, 1985; Laperrière, 1997; Pelletier et Pagé, 2002). Pour y répondre, nous avons été le plus authentiques possible en décrivant dès le point de départ notre cadre analytique, soit la sociologie de l'expérience de Dubet (1994), et notre cadre méthodologique, soit l'approche qualitative, à partir desquels nous nous sommes inspirés pour la réalisation de cette étude. Ce faisant, nous reconnaissons l'importance de la subjectivité, autant de la part des acteurs questionnés que de celle du chercheur, quant à l'interprétation et la construction de l'objet de l'étude, à savoir les expériences intimes des jeunes en

situation de rue à Montréal. En plus, pour nous assurer de répondre au critère de la confirmation, nous avons illustré l'ensemble des constats empiriques identifiés dans le chapitre de l'analyse des témoignages à l'aide de nombreux extraits de citations. Ces citations visent à soutenir et à valider empiriquement le travail de construction théorique que nous avons réalisé à partir des témoignages des participants. Nous souhaitons donc faire valoir que les figures de l'intimité qui ont été identifiées dans cette étude ne sont pas le simple fruit de notre imagination, mais qu'elles s'ancrent directement à partir du discours des jeunes sur leur propre expérience de vie.

CHAPITRE IV

L'ANALYSE DES TÉMOIGNAGES :

LES FIGURES DE L'INTIMITÉ EN SITUATION DE RUE

Ce troisième chapitre présente l'analyse des témoignages des trente-deux jeunes en situation de rue rencontrés. Inspirée de la sociologie de l'expérience (Dubet, 1994) et de l'analyse typologique (Schnapper, 2005), l'analyse du discours des participants a permis de dégager cinq figures de l'intimité en situation de rue : 1) la réussite criminelle, 2) le retrait, 3) la survie, 4) l'engagement et 5) l'enfermement. Chacune de ces figures expose une articulation analytique singulière entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes. Cette analyse met en lumière la diversité des expériences intimes, mais aussi la complexité du rapport qu'entretient l'intimité avec la situation de rue chez ces jeunes.

Le tableau 4.1 présente la synthèse des figures de l'intimité en situation de rue. Il importe de rappeler que ces figures ne constituent pas un outil classificatoire; elles cherchent plutôt à témoigner, sous forme de types-idéaux, d'une conceptualisation théorique des expériences des participants. Autrement dit, ces figures ne sont pas des descriptions figées de l'intimité des jeunes, elles dessinent plutôt des types-idéaux entre l'expérience de rue et l'expérience intime qui peuvent se transformer au fil du temps et des situations auxquelles les jeunes sont confrontés. Pour témoigner de cette mouvance, précisons que les noms surlignés dans le tableau désignent des participants qui se sont retrouvés, à un moment où un autre de leur trajectoire, dans deux figures de l'intimité. L'analyse typologique peut donc être conçue comme un outil de compréhension théorique et schématique de l'intimité en situation de rue. Aussi, les proportions mentionnées pour chacune des figures ne sont que des indications générales de rapports de grandeur construits à partir de la prégnance des discours des jeunes.

Dans ce chapitre, nous exposons les cinq figures de l'intimité chez les jeunes en situation de rue. Pour illustrer chacune des figures, nous avons retenu les témoignages

de quelques jeunes à titre d'exemples. Aussi, des histoires, qui ont été construites à partir des propos de cinq participants, viennent compléter chacune des figures. À l'instar de Bibeau et Perreault (1995 : 68), nous croyons que ces histoires doivent être considérées comme des récits typiques de chacune des figures, c'est-à-dire une « version canonique à partir de laquelle les autres versions sont lues et interprétées ».

Tableau 4.1. Synthèse des figures de l'intimité chez les jeunes en situation de rue

FIGURES	EXPÉRIENCE DE RUE	EXPÉRIENCE INTIME	PARTICIPANTS	NOMBRE
Réussite criminelle	La réussite sociale par une intégration au milieu criminel	La consolidation de la réussite sociale par un investissement sexuel	André Antoine <u>François</u> <u>Sébastien</u>	4 jeunes hommes
Retrait	Le sentiment de honte en situation de rue	Le retrait de l'intimité en réaction au sentiment de honte	Alex <u>Christian</u> Félix Jack Jocker Jonhy The Cat	7 jeunes hommes
Survie	Le poids des conditions de vie précaires en situation de rue	La marchandisation de l'intimité pour la survie	<u>Alexia</u> Allie <u>Caroline</u> Dolly <u>Jessica</u> Jasmine Marie-Jo	7 jeunes femmes
Engagement	L'intégration au mode de vie anticonformiste en situation de rue	L'engagement anticonformiste par un investissement amoureux	Amélie Anne <u>Audrey</u> Émilie <u>Martine</u> Julie <u>Marie</u> Pauline Stéphanie	9 jeunes femmes
Enfermement	La consommation de drogues comme expérience « totale »	La marchandisation de l'intimité pour la consommation de drogues	<u>Alexia</u> <u>Audrey</u> Benoît <u>Caroline</u> <u>Christian</u> <u>François</u> <u>Jessica</u> Lili Luc Lucie <u>Marie</u> <u>Martine</u> Paul <u>Sébastien</u>	14 jeunes (8 femmes, 6 hommes)

4.1 LA FIGURE DE LA RÉUSSITE CRIMINELLE

La figure de la réussite criminelle est composée de quatre jeunes hommes en situation de rue : André, Antoine, François et Sébastien. Ces jeunes sont âgés de 19 à 25 ans (moyenne = 22 ans) et cumulent de 2 à 6 années d'expérience en situation de rue (moyenne = 4 ans). Concrètement, cette figure est caractérisée par une expérience de réussite sociale en raison d'une intégration au milieu criminel en situation de rue. En réaction à cette intégration, ces jeunes rapportent faire l'expérience de relations sexuelles pour à la fois tirer profit et consolider leur image de réussite criminelle. Pour cette figure, c'est l'entretien d'André qui a servi de toile de fond pour construire le type-idéal de la réussite criminelle.

Encadré 4.1. L'histoire d'André

André, 22 ans, est en situation de rue depuis l'âge de 16 ans. Pour contrer la précarité de la situation de rue, André mobilise une diversité de tactiques pour se débrouiller : dormir en dépannage chez des amis, fréquenter des ressources d'hébergement et recourir à des emplois légaux. C'est toutefois à partir de la vente de drogues qu'André organise son expérience de rue, car cette tactique lui permet d'obtenir à la fois de l'argent et un hébergement (notamment une chambre d'hôtel payée par ses « patrons »). Lorsqu'il débute la vente de drogues, André commence comme « vendeur » dans certains parcs et certaines rues de Montréal. Après un certain temps, comme il est de plus en plus surveillé par la police, ses patrons décident de lui accorder une promotion et ils lui donnent la responsabilité de la distribution de drogues dans un hôtel. De cette façon, André peut continuer à travailler dans la vente de drogues, sans être exposé, sur la rue, à la vue des policiers. Par conséquent, la rentabilité et l'ascension dans le milieu criminel procurent à André un certain sentiment de réussite sociale. Afin de maintenir cette image de réussite, André indique avoir eu recours à la violence, car cette tactique lui permettait non seulement de tenir à l'écart les voleurs potentiels, mais elle lui permettait aussi de « garder la face » en affirmant sa force physique et morale. Par contre, devant l'augmentation des dangers associés à la vente de drogues, André décide de quitter cet emploi et de couper tout contact avec le milieu

criminel. La décision de renoncer à son travail de vendeur de drogues l'oblige toutefois à fréquenter les ressources pour jeunes en situation de rue; une transition qu'il décrit comme une perte de son image sociale de réussite.

L'intégration au milieu criminel permet à André de faire l'expérience de plusieurs relations intimes, notamment en matière de relations sexuelles sans engagement amoureux. Il précise d'ailleurs avoir rencontré davantage de partenaires sexuelles pendant sa situation de rue qu'avant son passage à la rue. Pour expliquer cette augmentation d'activités sexuelles, André mentionne que son image de réussite criminelle séduisait les jeunes femmes. D'un côté, André mentionne avoir attiré plusieurs jeunes femmes à partir de l'argent gagné par la vente de drogues, car il pouvait répondre à leurs besoins essentiels en leur procurant de la nourriture, des vêtements, des produits d'hygiène, etc. D'un autre côté, André dit avoir profité du fait qu'il possédait un espace d'hébergement, en raison de son intégration au milieu criminel, pour offrir le gîte à des jeunes femmes en échange de relations sexuelles. Selon lui, ces relations sexuelles ne visaient pas l'établissement d'une relation amoureuse, mais plutôt une satisfaction physique sans partage et réciprocité affective. Si André reconnaît avoir « profité » et « utilisé » certaines jeunes femmes pour ses besoins personnels, il ne croit pas que la situation de rue permet, de toute façon, la création d'une relation amoureuse. D'après lui, la vente de drogues nécessite trop de temps et d'énergie pour être capable de s'investir dans une relation amoureuse en situation de rue. Dans cette perspective, André n'a vécu que deux courtes relations amoureuses en situation de rue. Lors de son entrevue, André avait déjà commencé un processus de sortie de rue en compagnie de sa présente partenaire amoureuse. Comme sa partenaire est enceinte, André mentionne vouloir se stabiliser, se trouver un emploi et rompre avec le milieu criminel.

4.1.1 La réussite sociale par une intégration au milieu criminel

Les jeunes de cette figure rapportent une expérience de rue organisée autour d'une intégration au milieu criminel. Selon eux, les premiers contacts avec ce milieu se font

dans l'optique de contrer la précarité de la situation de rue. En effet, si les jeunes de cette figure mentionnent l'utilisation d'activités criminelles, comme la vente de drogues, le vol, ainsi que le recel d'objets volés, ils disent avoir prioritairement utilisé des activités légales pour se débrouiller face aux conditions précaires de la situation de rue, comme la fréquentation de ressources et le recours à des emplois légaux. D'ailleurs, pour les jeunes en situation de rue, les activités criminelles ne constituent souvent pas les premières tactiques de débrouillardise qu'ils souhaitent adopter (Bellot, 2001 : 246). Par contre, les témoignages des jeunes de cette figure montrent que les activités criminelles constituent plus qu'une simple tactique de débrouillardise, elles comportent aussi une dimension identitaire qui leur permet d'adopter et de projeter une image sociale de réussite. Par exemple, André raconte avoir occupé un emploi de commis dans un petit commerce durant les premiers temps de sa situation de rue, mais, comme il considérait que ce travail n'était pas assez lucratif, il a décidé de le quitter. Il a alors opté pour la vente de drogues, ce qui lui a permis de gagner une grande quantité d'argent. Comme d'autres jeunes de cette figure, André évoque que cette rentabilité lui procure un sentiment de réussite et de pouvoir, ce qui lui donne l'impression d'être « intouchable ».

À 18 ans, je me suis ramassé [dans la rue]. J'ai travaillé de nuit dans un dépanneur, mais ça ne marchait pas pantoute, alors j'ai arrêté ça. Comme je me faisais pas mal demander pour vendre [de la drogue], à un moment donné j'ai dit ok! Je voyais tout le monde qui faisait de l'argent et moi je n'en faisais pas, alors fuck off... J'en avais déjà fait un peu, mais pas pour des bikers... Quand je suis arrivé ici, c'était la grosse affaire. [...] Quand on vendait de la drogue, nous autres, on faisait un show sur la rue. On avait une caisse de bières dans le bac à fleurs et youhou! C'était cool ! On s'en câlissait de ce que les boss nous disaient, nous autres on faisait de l'argent, on se pensait intouchables. (André, 22 ans)

Ce sentiment de réussite est d'autant plus exacerbé que les jeunes de cette figure témoignent d'une progression dans le milieu criminel. Par exemple, Sébastien rapporte, avec une certaine fierté, avoir gravi les échelons dans l'univers de la vente de drogues jusqu'à devenir un « boss de rue », c'est-à-dire un intermédiaire entre les jeunes qui vendent la drogue sur le terrain et les patrons qui dirigent les opérations. Sébastien indique que cette position sociale lui a permis d'acquérir un certain prestige auprès des autres jeunes, principalement en termes de reconnaissance et d'appréciation par les

pairs, mais aussi un certain pouvoir sur autrui. De la même manière que les autres jeunes de cette figure, l'intégration au milieu criminel procure non seulement à Sébastien une certaine autonomie économique, mais aussi une image sociale de réussite qui, selon lui, le place dans un rapport de domination à l'égard des autres jeunes en situation de rue.

Avant, j'étais « boss de rue », c'est moi qui fournissais les vendeurs. Je suis chez nous, mon boss m'amène une once de coke et j'ai quatre ti-gars qui travaillent pour moi. Quand ils viennent, je leur donne 20 quarts, quand ils ont fini, ils viennent me revoir, je leur redonne 20 quarts, ils me donnent l'argent, et ainsi de suite. Je suis assis chez nous, je prépare mes quarts... Là on peut dire que je suis devenu quelqu'un! Et quand je me promène sur la rue, le monde me reconnaît. Quand j'entre dans le parc, le monde sait qui je suis et que c'est mon parc et que, s'il y a quelque chose qui se passe, ils viennent me voir et je vais arranger ça. [...] Moi je ne touche à rien, je suis low profile. Moi, je me promène sur le terrain, je regarde ce qui se passe et je spotte du monde [qui vend de la drogue dans mon parc]. Alors je m'en vais chez nous, j'appelle mon boss et je lui dis que j'ai un petit gars à « déloader »¹⁰. Après ça, j'en entends plus parler... (Sébastien, 19 ans)

Selon les jeunes de cette figure, cette image sociale de réussite peut s'accompagner de l'utilisation de la violence pour « garder la face ». À cet effet, André indique avoir recours à la violence non seulement comme tactique d'intimidation contre des voleurs potentiels, mais aussi comme tactique de « présentation de soi » favorable pour contrer les insultes personnelles. Comme d'autres jeunes de cette figure, André mentionne que la violence constitue une tactique d'affirmation de sa force physique et morale, ce qui lui permet d'accéder à une position sociale plus élevée dans le milieu criminel. Ce constat fait écho à d'autres travaux (Dorais et Corriveau, 2006; Jamouille, 2005; Perreault et Bibeau, 2003) qui ont eux aussi illustré ce rapport entre la violence et l'impression d'une réussite sociale en situation de rue. À l'instar de ces travaux, il est possible de comprendre le rapport tripartite entre la violence, la vente de drogues et l'intégration au milieu criminel comme le marquage d'une image sociale prestigieuse qui est à la fois valorisée et valorisante en situation de rue.

Dans la rue, il y a beaucoup de raisons pourquoi tu peux te battre. Si quelqu'un m'insulte, je ne le laisserai pas m'insulter, si quelqu'un insulte ma blonde, je ne le

¹⁰ Le terme « déloader » renvoie, de façon générale, à se faire voler son chargement de drogues (Levac et Labelle, 2007 : 347).

laisserai pas l'insulter, si quelqu'un essaye de me voler ou me manque de respect, je vais y crisser un poing dans les dents. Moi, je ne me laisserai pas niaiser par du monde... Mais c'était surtout quand je vendais [de la drogue] et que tout le monde me devait de l'argent. Je n'avais pas le choix de leur crisser des volées, sinon tout le monde va se pousser avec mon stock... C'est une façon de contrôler la situation... Sinon, tout le monde va savoir que l'on peut me voler et il ne faut pas que le monde pense ça. (André, 22 ans)

Au-delà de la violence et des activités illégales, l'intégration au milieu criminel s'inscrit également, pour les jeunes de cette figure, dans un fort désir d'être apprécié, reconnu et d'appartenir à un groupe qui partage une réalité semblable. Ils témoignent du fait que leur association à la criminalité leur donne accès à des bénéfices qu'ils n'auraient pas obtenus sans leur participation à ce milieu. Certains jeunes de cette figure indiquent que cette intégration au milieu criminel s'est traduite par une appartenance sociale qui leur donne l'impression de faire partie d'une « famille ». Par exemple, Sébastien explique que ses activités criminelles lui ont permis d'avoir accès à des conditions sociales valorisées, telles que de l'argent, un hébergement, de la drogue et de la sexualité, qui le font sentir apprécié et reconnu par son patron. Dans ce contexte, Sébastien témoigne du fait que son patron représente une figure paternelle et que les travailleuses du sexe qu'il fréquente représentent une figure maternelle. En se regroupant avec des pairs qui partagent une réalité semblable, le groupe criminel offre ainsi aux jeunes de cette figure un espace de reconnaissance et de construction d'une identité masculine (Corriveau, 2009; Dorais et Corriveau, 2006; Jamouille, 2005; Perreault et Bibeau, 2003).

Tu fais le party tous les jours, tu n'as pas de parent qui te dit de te coucher... Tu n'as pas de tâches à faire, tu ne fais rien et tu ne ramasses rien! On fait le party, on se saoule la face, on rencontre des femmes à tous les coins de rue... Qu'est-ce tu veux de plus? De la drogue, du sexe, de la liberté, je suis comblé. [...] Comment tu ne veux pas y prendre goût? Tu habites chez un gars qui a une once de coke tout le temps sur le bureau. Comment tu ne veux pas être bien? Il m'a fait fumer des gros pétards, il me donne de l'argent, il me paye à souper... C'était mon boss, mais je le prenais comme si c'était mon père. Et les prostituées qui venaient dormir chez nous, c'était comme mes mamans. J'avais une chaleur féminine et j'avais lui [mon boss] qui prenait soin de moi... Moi, mes frères c'était comme les jeunes dans la rue et mes sœurs c'était comme les filles qui sont dans la rue... (Sébastien, 19 ans)

D'ailleurs, pour certains jeunes de cette figure, l'intégration au milieu criminel constitue un espace d'expérimentation et d'apprentissage de nouvelles habiletés. Par exemple, André explique que ses activités de vente de drogues en situation de rue lui ont permis de se rendre compte qu'il possède les aptitudes nécessaires à gérer une entreprise. On constate que le milieu criminel, en valorisant les compétences de jeunes en situation de rue, constitue une certaine forme « d'école de la rue » (Hagan et McCarthy, 1998; Jamouille, 2005). Pour André, l'intégration au milieu criminel lui permet de développer des habiletés de gestion qu'il espère pouvoir récupérer lors d'une sortie de rue potentielle.

Quand c'était moi qui vendais [de la drogue] à la chambre d'hôtel, je voyais que j'étais capable de gérer un business... C'est moi qui faisais les comptes et tout le reste là... Alors, si je transpose ça pour faire du bien, je me dis que je pourrais me monter un petit business légal. Je suis sûr que je serais capable, parce que j'ai la bosse des affaires, je suis capable de garder les profits d'un côté... En tout cas, c'est quelque chose qui m'a toujours intéressé et je suis sûr que je serais capable. (André, 22 ans)

De manière paradoxale, si l'expérience de rue est empreinte d'une reconnaissance par le milieu criminel, elle se voit aussi marquée par un sentiment de méfiance qui contraint les jeunes à avoir recours à une logique de marchandisation. Par exemple, Sébastien indique que « tout se négocie et tout a un prix » en situation de rue. Il se décrit d'ailleurs lui-même comme un arnaqueur et un gangster dans un milieu où règne la loi du plus fort. Comme les autres jeunes de cette figure, Sébastien rapporte que, selon lui, tous les coups sont permis dans la rue, y compris exploiter et manipuler ses amis, afin d'obtenir le plus d'argent possible.

Tu sais c'est quoi un « hustler »? En français, c'est un arnaqueur, moi je me considère comme ça, j'arnaque le plus de monde que je peux. Tu vas dire que je me prends pour un gangster, mais non, dans la rue, si tu n'es pas « hustler », c'est toi qui va se faire manger, parce que si tu ne manges pas le plus gros que toi, c'est lui qui va te manger en une bouchée. Une fois que t'es big, il n'y a personne qui va vouloir te manger, ils vont tous avoir peur. (Sébastien, 19 ans)

Cette logique de marchandisation conduit les jeunes de la figure de la réussite criminelle

à se méfier des autres jeunes en situation de rue. D'ailleurs, ils rapportent que la confiance se mesure à partir de la capacité à prêter de l'argent à d'autres jeunes. Par exemple, André indique qu'il ne prêterait pas d'argent à une « connaissance », mais qu'il serait prêt à le faire pour un ami. Par contre, il précise qu'il n'existe pas de véritable amitié en situation de rue, car, selon lui, il y a toujours un risque de se faire trahir par un jeune qui cherche à obtenir un gain plus profitable. Dans ce contexte, on comprend que les relations sociales des jeunes de la figure de la réussite criminelle s'inscrivent dans un rapport instrumental conditionné par une logique économique. Si les relations amicales au sein du milieu criminel sont décrites comme valorisantes, elles sont tout de même soumises à la poursuite du gain et à la quête de l'argent, ce qui fragilise le potentiel de confiance qu'ils éprouvent les uns pour les autres.

À mon ami, je vais prêter de l'argent, mais à une connaissance, je ne prêterai pas une cenne. Des vrais amis, je n'en ai pas vraiment non, j'ai peut-être deux amis... Parce que moi, j'en ai aidé du monde dans la rue et c'est devenu des amis à la longue de les côtoyer... Tant que tu vas être correct avec moi, je vais t'aider. [...] Mais il y a tout le temps le risque de te faire voler ou de te faire backstabber, surtout quand tu deales avec le monde de la rue, car ils n'ont souvent rien à perdre... et tout à gagner. (André, 22 ans)

4.1.2 La consolidation de la réussite sociale par un investissement sexuel

En réaction à leur intégration au milieu criminel, les jeunes hommes de cette figure rapportent faire l'expérience de relations intimes, principalement sous forme de relations sexuelles sans engagement amoureux, pour à la fois tirer profit de leur image sociale de réussite et de la consolider. En effet, les jeunes de cette figure rapportent avoir fait l'expérience de plusieurs partenaires sexuelles en situation de rue¹¹. D'ailleurs, selon leurs témoignages, ils disent avoir eu plus de partenaires sexuelles pendant leur période de rue qu'avant leur passage à la situation de rue. Ils expliquent cette augmentation d'activités sexuelles par leur intégration au milieu criminel qui, selon eux, leur a permis d'acquérir un certain pouvoir de séduction sur les jeunes femmes. D'après leurs propos,

¹¹ Pour les 4 jeunes de la figure de la réussite criminelle, l'analyse des caractéristiques des participants montre une moyenne de 11 partenaires intimes durant leur période de situation de rue avec un intervalle de 3 à 25 partenaires intimes. Pour les jeunes de cette figure, ces partenaires renvoient principalement à des partenaires sexuelles sans engagement amoureux.

ce pouvoir s'explique par le fait que la vente de drogues leur fait gagner beaucoup d'argent et, par le fait même, leur procure une certaine stabilité financière et économique dont les jeunes femmes en situation de rue souhaitent bénéficier. Par exemple, Sébastien raconte avoir rencontré plusieurs jeunes femmes en situation de rue lorsqu'il vendait de la drogue. Selon lui, c'est l'image de force, de virilité et de richesse associée au milieu criminel qui fait en sorte que les jeunes femmes en situation de rue se sentent attirées par les vendeurs de drogues. Comme d'autres jeunes de cette figure, le témoignage de Sébastien illustre que le recours aux activités criminelles constitue une tactique de « présentation de soi » favorable qui permet de masquer sa situation de rue et, ainsi, de protéger son image sociale de « gangster ».

Quand je rencontre une fille, je ne lui dis pas que je suis dans la rue, elle va se tourner de bord, elle va aller en pogner un autre qui a du cash... Si tu es dans la rue, c'est parce que tu n'as pas de cash. Je lui dis que j'habite chez ma mère et que je vends de la dope... Il y en a des femmes qui aiment ça, parce que ça fait gangster, elles aiment ça (rire). [...] Mon ancienne blonde, elle aimait ça les jeunes gangsters, ça elle aimait ça! [...] Elle savait que je vendais de la coke... Je lui disais : « Moi, je vends de la coke, je fais de l'argent, viens-t-en, je vais te sortir ». Ça, elle aimait vraiment ça! (Sébastien, 19 ans)

L'attrait de la criminalité fait en sorte que ces jeunes disent fréquenter les « plus » belles jeunes femmes. Par exemple, Sébastien rapporte avoir fréquenté la jeune femme la plus séduisante et attirante du centre-ville de Montréal. La beauté de cette partenaire l'a même conduit à se battre avec d'autres jeunes hommes pour conserver sa relation avec cette dernière. Par ce discours sur l'importance de la beauté de leurs partenaires, les jeunes de cette figure semblent ainsi évoquer leur propre capacité à séduire les jeunes femmes les plus attirantes et convoitées. À l'instar de l'étude de Dorais et Corriveau (2006 : 20), les jeunes de la figure de la réussite criminelle veulent « montrer qu'ils sont capables de plaire aux plus belles filles » ce qui « apparaît comme LE signe évident de leur réussite ». Par conséquent, il est possible de croire que la popularité auprès des jeunes femmes constitue un signe de réussite qui renforce leur identité masculine.

Il y a une chose que je ne ferais plus jamais, c'est d'amener une fille au centre-ville de Montréal et de la présenter à mes chums (rire) Parce que quand tu arrives

avec une belle femme, tu la présentes à tes chums, ils en veulent une pitoune eux autres aussi! Des fois t'es obligé de te battre si le gars est trop chaud! [...] Parce que, quand tu sors avec LA pitoune, tous tes chums la veulent! (Sébastien, 19 ans)

Selon les jeunes de cette figure, cette image sociale de réussite associée au milieu criminel leur permet d'acquérir un certain pouvoir de négociation auprès des jeunes femmes. À cet effet, François explique avoir utilisé volontairement sa position sociale de vendeur de drogues pour obtenir des faveurs sexuelles avec des jeunes femmes en situation de rue. Sous prétexte de partager sa drogue et son hébergement, François rapporte avoir attiré des jeunes femmes chez lui dans l'espoir d'avoir, en échange de ces services, des relations sexuelles. Comme d'autres jeunes de cette figure, les activités criminelles deviennent donc, pour certains jeunes hommes en situation de rue, un enjeu de domination sur les jeunes femmes; les amenant à les contraindre à échanger, de manière implicite, des faveurs sexuelles pour obtenir de la drogue et un hébergement.

Je rencontrais des filles un peu partout, elles étaient contentes du service [de vente de drogues] que je leur avais offert... Elles arrêtaient pour parler avec moi, mais moi, j'étais un petit vite... Je leur demandais si elles voulaient faire un petit tour chez mon ami avec moi (petit rire). Alors, on fume du pot, on se pète une petite roche... elle est fatiguée et elle veut se coucher... Alors, j'y dis : « ouais ok, tu peux te coucher, mais après, essayes de prendre soin de moi »... Je ne voulais pas qu'elle s'en aille sans que j'aie mon « nanane »! Quand elle se réveille, elle commence à être cochonne, parce qu'elle aime ça le matin et moi aussi j'aime ça le matin... (François, 23 ans)

Dans ce contexte, on comprend que les expériences intimes des jeunes de la figure de réussite criminelle se construisent principalement autour de relations sexuelles sans engagement amoureux. Selon eux, leurs relations intimes en situation de rue sont basées principalement sur le plaisir sexuel et la réponse à des besoins physiques. Par exemple, André mentionne que son arrivée au centre-ville est marquée par une grande fréquentation de partenaires sexuelles. Selon lui, ces relations intimes se réalisaient dans un cadre strictement sexualisé où l'amour était évacué au profit de la réponse à des besoins physiologiques.

C'est quand je suis arrivé au centre-ville que ça a comme fait pfiou! J'ai rencontré un paquet de filles, environ 30 [partenaires]... Mais c'était vraiment juste comme

pour me vider et je les pitchais après là (rire)... That's it! Mais j'étais occupé dans ce temps-là... je ne sais pas pourquoi je n'avais pas le temps de faire grand-chose [d'autre avec elles]. (André, 22)

Ce détachement affectif peut aussi s'expliquer par le fait que, selon les jeunes de cette figure, les activités criminelles font entrave à l'établissement et au maintien de relations amoureuses en situation de rue. En effet, selon eux, la vente de drogues, tout particulièrement, représente un obstacle majeur aux relations affectives dans la mesure où elle constitue un travail à la fois envahissant et stressant qui laisse peu de place à l'investissement amoureux. Pour Sébastien, la vente de drogues prenait tout son temps et son énergie, ce qui fait qu'il ne pouvait être présent auprès de sa partenaire amoureuse. Il précise aussi que la surveillance policière et les risques d'emprisonnement pesaient lourdement sur sa copine, ce qui fait en sorte qu'elle a décidé de rompre avec lui. Jamouille (2005 : 93) a aussi observé que les partenaires amoureuses des « dealers » doivent « accepter de passer “après le reste” ; apprendre à attendre pendant des heures, “quand il a fini ses affaires à faire”, avec la crainte que “ça ait mal tourné” ». Voici comment Sébastien décrit ce rapport complexe entre la criminalité et les relations amoureuses en situation de rue :

[J'ai vécu l'amour avec] une fille extraordinaire, unique... Je suis tombé en amour au premier coup d'œil... Je ne sais même pas quoi dire, ça a été une relation très compliquée, parce que je vendais de la dope et je n'avais pas le temps de m'occuper d'elle... Tout l'argent que je faisais, je le flaubais. Je n'avais pas le temps, je ne m'occupais pas d'elle, je m'occupais tout le temps de ma job, je n'avais pas le temps d'y acheter des cadeaux, je n'allais pas à nos rendez-vous. [...] Elle était stressée aussi, elle était tout le temps stressée, parce que j'étais sur filature, sept jours sur sept, 24 sur 24, pendant six mois... Quand je marchais avec elle, elle stressée, elle avait peur que je me fasse arrêter et que je l'appelle pour lui dire que je m'en vais en dedans pour un an. [...] Alors, un jour, elle a décidé que c'était fini, elle était écœurée... (Sébastien, 19 ans)

Paradoxalement, si les relations amoureuses représentent un enjeu complexe pour les jeunes de la figure de la réussite criminelle, certains d'entre eux mentionnent que c'est l'amour qui leur a permis de rompre avec les activités criminelles et d'amorcer un processus de stabilisation à l'extérieur de la rue. Par exemple, André indique avoir quitté le milieu criminel à peu près au même moment où il a commencé à fréquenter sa

présente partenaire amoureuse. Il rapporte d'ailleurs vouloir se trouver un emploi légal qui lui permettra de subvenir aux besoins de sa famille, car, lors de son entrevue, sa partenaire amoureuse était enceinte. Bref, si les jeunes de cette figure souhaitent surtout maintenir des relations sexuelles sans engagement amoureux pour progresser dans le milieu criminel, certains d'entre eux rapportent que l'amour peut constituer une porte de sortie à cette situation de vie.

Maintenant, je suis avec ma blonde, on habite ensemble. Ça fait grosso modo depuis deux ans. [...] Moi, maintenant, je suis bien tranquille... je suis légal! [...] Je vais être papa, alors je vais travailler fort... Je vais attendre que ma blonde accouche et, après ça, j'aimerais faire un cours professionnel... pour essayer de bien gagner ma vie, pour essayer de gagner ma vie convenablement... (André, 22 ans)

4.1.3 La synthèse de la figure de la réussite criminelle

Au terme de cette analyse, il est possible d'affirmer que si les jeunes de cette figure s'intègrent au milieu criminel dans le but de rompre avec les conditions précaires de la situation de rue, ils y découvrent toutefois une expérience favorisant la construction d'une image sociale de réussite. En effet, à l'instar d'autres travaux (Corriveau, 2009; Dorais et Corriveau, 2006; Jamouille, 2005; Perreault et Bibeau, 2003), on comprend que le milieu criminel, en plus de répondre aux besoins essentiels des jeunes, participe également à la fabrication d'une identité masculine valorisée et valorisante. Ce faisant, la criminalité évoque plus qu'une dimension stratégique face aux conditions de la situation de rue, elle symbolise aussi une quête identitaire permettant aux jeunes hommes de la figure de la réussite criminelle d'affirmer leur masculinité.

Néanmoins, cette intégration au milieu criminel ne se réalise pas sans certaines répercussions sur les rapports sociaux. Si les jeunes de cette figure témoignent d'un sentiment d'appartenance au milieu criminel, ils rapportent aussi un sentiment de méfiance à l'égard d'autrui. La quête de l'argent et de la reconnaissance sociale fait en sorte que les pairs sont « utilisés » par les jeunes afin d'accéder à leurs propres fins. Comme l'a montré l'étude de Perreault et Bibeau (2003) auprès des gangs de rue, le

milieu criminel, en plus de son support identitaire, constitue pour les jeunes un espace d'instrumentalisation centré sur la poursuite des gains personnels. Ainsi, on comprend que, pour les jeunes de cette figure, l'appartenance au milieu criminel est plutôt aléatoire et dépend principalement de l'apport monétaire et identitaire que ce milieu leur procure.

Dans ce contexte, il est possible d'affirmer que l'expérience intime permet à ces jeunes de profiter et de consolider leur image sociale de réussite criminelle. D'une part, l'intégration au milieu criminel permet aux jeunes d'accéder à un bassin important de partenaires intimes potentielles. Ces jeunes rapportent de nombreuses relations sexuelles depuis leur passage à la rue, voire davantage que durant leur période de vie avant leur expérience de rue. D'ailleurs, nous avons vu que l'intégration au milieu criminel permet aux jeunes de cette figure de se présenter de manière séduisante et attirante auprès de partenaires intimes. À l'instar de certains travaux (Corriveau, 2009; Dorais et Corriveau, 2006; Jamouille, 2005), on constate que la criminalité constitue un attrait important pour les jeunes femmes qui cherchent une certaine forme de protection auprès des jeunes hommes associés au milieu criminel. Par conséquent, les jeunes de cette figure disent profiter de ce pouvoir de séduction et de négociation pour obtenir des relations sexuelles sans engagement amoureux.

D'autre part, les nombreuses relations sexuelles de jeunes de cette figure semblent constituer un mécanisme de consolidation de leur image de réussite criminelle. Comme l'a présenté Corriveau (2009 : 125) dans son étude sur les gangs de rue : « être un homme, c'est pour ces jeunes être performant et actif sexuellement ». C'est dans la volonté de marquer une « présentation de soi » favorable que les jeunes de cette figure disent s'entourer des plus belles jeunes femmes. La beauté de leurs partenaires intimes ne représente que le reflet de leur propre réussite sociale, car, de cette façon, ils peuvent mettre en valeur leur capacité à séduire les femmes les plus attirantes. Ces expériences sexuelles sans engagement amoureux évoquent ainsi une dimension identitaire dans la mesure où ces jeunes tentent de s'affirmer en tant qu'homme à l'intérieur des conditions sociales précaires de la situation de rue. On comprend donc que l'intimité joue un rôle

important dans l'acquisition de ce sentiment de réussite en venant bonifier leur identité masculine.

4.2 LA FIGURE DU RETRAIT

La figure du retrait est composée de sept jeunes hommes en situation de rue : Alex, Christian, Félix, Jack, Jocker, Jonhy et The Cat. Ces jeunes sont âgés de 18 à 25 ans (moyenne = 21 ans) et cumulent de 1 à 4 années d'expérience en situation de rue (moyenne = 2 ans). En regard à leurs témoignages, on comprend que cette figure est caractérisée par une expérience de retrait en raison d'un sentiment d'humiliation associé à la situation de rue. Par conséquent, ces jeunes disent éviter les contacts avec les autres jeunes, notamment en matière d'expériences intimes, dans le but de quitter le plus rapidement possible la situation de rue. C'est le témoignage de Christian qui a servi de fil conducteur pour illustrer le type-idéal du retrait.

Encadré 4.2. L'histoire de Christian

Âgé de 25 ans, Christian est en situation de rue depuis 12 mois. Son passage à la rue est vécu avec beaucoup de difficulté, car il indique ne pas se reconnaître dans cette expérience qu'il décrit comme humiliante. Ce sentiment d'humiliation se comprend par le fait que, avant la rue, Christian vivait une situation relativement aisée et prestigieuse. En raison de son implication dans la vente de drogues, Christian possédait beaucoup d'argent et fréquentait plusieurs partenaires intimes. Toutefois, le passage à la situation de rue fait en sorte qu'il perd cette image sociale de réussite. L'expérience de rue est alors vécue comme une situation disqualifiante qui l'amène à se couper des autres jeunes. Christian n'entretient des contacts sociaux qu'avec un seul jeune, et ce, principalement lors des heures de fréquentation des ressources. Il dit préférer se maintenir en retrait de toute forme de réseau social en situation de rue pour se concentrer activement sur son processus de réinsertion sociale. Christian a d'ailleurs commencé des démarches pour rompre avec la situation de rue : il a loué un appartement, il s'est inscrit à l'école et il a débuté la recherche d'un emploi légal. Son objectif est de sortir le plus rapidement possible de la situation de rue. À cet effet,

Christian juge sévèrement les autres jeunes en situation de rue, allant jusqu'à les qualifier de « sales ». Il se conçoit différemment des autres jeunes en situation de rue qui, selon lui, ont choisi cette expérience de vie et en retirent une certaine satisfaction. Pour sa part, il souhaite ardemment se sortir de la rue pour fonder une famille avec une partenaire amoureuse.

En réaction à ce sentiment d'humiliation, Christian préfère se retirer de toute forme d'expérience intime durant sa situation de rue. D'ailleurs, il n'a vécu qu'une seule expérience intime en situation de rue et cette dernière s'est produite dans un contexte de relation sexuelle détachée d'affection. Ce désinvestissement intime s'inscrit, d'une part, dans le fait qu'il ne se considère pas assez attirant en raison de son image sociale de « jeune en situation de rue ». Christian mentionne avoir l'impression que les jeunes femmes ne sont pas attirées pas les hommes qui se retrouvent en situation de précarité. Plutôt que d'affronter de possibles refus de la part des jeunes femmes, il préfère alors se retirer de tout contact intime. Comme Christian veut rompre avec la rue, il ne veut pas s'investir dans une relation intime qui, selon lui, pourrait l'ancrer davantage dans cette situation de vie. D'après lui, une partenaire amoureuse partageant une réalité similaire à la sienne ne pourrait que l'inciter à se maintenir en situation de rue plutôt que de l'aider à s'en sortir. Le désinvestissement intime de Christian marque ainsi son désir profond et réel de rompre avec la situation de rue, une expérience qu'il juge disqualifiante.

4.2.1 Le sentiment de honte en situation de rue

Les jeunes de cette figure témoignent de la volonté de rompre avec le sentiment d'humiliation provoqué par le passage à la situation de rue. Si la période de vie avant la situation de rue était empreinte de réussite sociale, la situation de rue est, quant à elle, vécue comme une expérience disqualifiante qui suscite l'humiliation. D'ailleurs, durant les entrevues, ces jeunes ont abondamment parlé de la période avant la rue, au point où il a été difficile, dans certains cas, de distinguer leur point de vue sur leur expérience de rue. Pourtant, au moment des entretiens, tous les jeunes de cette figure ont dit être en

situation de rue. Ce premier constat témoigne de l'importance qu'occupe à leurs yeux cette ancienne période de vie. Pour rendre compte de cette ancienne situation de vie où ils estiment avoir projeté une image sociale de réussite, ils évoquent différentes expériences, notamment une affiliation avec le milieu criminel et une grande activité sexuelle. Par exemple, Jack précise avoir été affilié, avant la situation de rue, à un groupe de motard reconnu pour ses activités criminelles. Selon lui, cette affiliation, où la vente de drogues et l'argent étaient monnaie courante, lui a permis de construire non seulement un sentiment d'appartenance, mais aussi de construire une image sociale de réussite.

Tu sais, je travaillais à temps plein, je vendais de la drogue... [Mon ami et moi], on voyait du monde cool avec des belles filles, qui avaient du beau linge et une auto. On visait haut pas mal. Nous on était des jeunes normaux. On jouait au soccer, mais ça finit que, dans le fond, on voulait faire comme les autres. On voulait faire un peu hot... Alors, on a rencontré du monde qui était haut placé, on a travaillé pour les Hells Angels. Tu sais, on avait 15 ans. Il y avait une fille, c'était notre boss. C'était une coiffeuse. Elle venait nous voir et elle disait : « Tiens, [cette drogue-là] est pour toi. Tu me dois tant [d'argent] ». Elle nous aimait bien. Elle nous avait pris sous son aile. (Jack, 25 ans)

De la même manière que d'autres jeunes de cette figure, Jack raconte que c'est par l'entremise de cette image sociale de réussite qu'il a fait l'expérience de nombreuses activités amoureuses et sexuelles. En effet, Jack rapporte avoir vécu au moins cinq relations amoureuses avant la situation de rue. Ces relations étaient de durée variable (de quelques mois à quelques années), mais ont toutes été construites sur la base d'une réciprocité amoureuse. C'est durant les moments où il était célibataire qu'il indique avoir fait l'expérience de plusieurs partenaires sexuelles. Pour décrire cette période, il désigne ses partenaires sexuelles par l'expression de « trophées de chasse ». En plus de témoigner d'un détachement affectif, cette formulation évoque une certaine fierté d'avoir su plaire aux jeunes femmes. D'ailleurs, questionné sur son charme personnel, Jack explique avoir possédé d'importantes compétences de séduction avant la situation de rue. Comme la plupart des jeunes de cette figure, les propos de Jack illustrent ainsi la présence d'un certain pouvoir de séduction qu'il n'a toutefois pas réussi à conserver avec le passage à la situation de rue.

Il y a eu peut-être une fille ou deux. J'étais plus ami avec elles et je les amenais chez nous, comme des « trophées de chasse ». C'est une expression, je ne suis pas vraiment sérieux... J'ai tout le temps été un petit veinard, moi. Je ne le sais pas pourquoi, mais des fois, il y avait des filles qui débarquaient dans ma chambre... Moi je sais que j'ai du charme. [...] Je suis naturel. J'aime les femmes. Je suis un gars doux. Je les connais les femmes. Je sais comment elles aiment se faire parler, je sais comment elles aiment se faire prendre, se faire toucher. [...] Pour faire une attraction sur les femmes, ce n'est pas juste en restant assis sur ton cul. C'est en allant de l'avant, en se faisant confiance. C'est risqué des fois de te faire dire non, de te faire revirer de bord... Mais, moi, je ne me suis jamais fait revirer de bord! Mais je ne suis jamais allé à des places où je savais que j'étais pour me faire dire non, par exemple. Je pense que c'est un don que j'ai. De savoir où est-ce qu'il faut que j'aïlle et les places qui sont bien ou moins bien. Je pense que c'est quelque chose d'inné en moi. (Jack, 25 ans)

Or, le passage à la situation de rue de ces jeunes hommes vient grandement modifier leur image sociale. Ils indiquent être passés d'une situation qu'ils estimaient prestigieuse, à une situation qu'ils jugent humiliante. D'après de Gaulejac (1996 : 83), la honte peut être provoquée par le sentiment de déchéance chez les individus qui se trouvent sur une trajectoire sociale descendante. Pour les jeunes de cette figure, c'est l'intériorisation de l'humiliation associée à la situation de rue qui vient ainsi provoquer le sentiment de honte. Cette honte se traduit autant par des conditions objectives de leur situation de rue (par exemple, la précarité résidentielle et financière, les problèmes de toxicomanie) que par des conditions subjectives (par exemple, avoir l'impression de ne pas être autonome et indépendant). Devant ce sentiment de honte, les jeunes se présentent comme des individus dévalorisés et amoindris, ce que Paugam (1991 : 161) conceptualise par l'expression d'une « identité négative »¹². Avec le passage à la rue, Jack indique avoir tout perdu, autant son image sociale de réussite, que sa stabilité financière et résidentielle. Pour marquer cette impression de déchéance, il précise ne pas se sentir à « sa place » et dans « son monde » en situation de rue.

Ça a été dégueulasse. Ce n'est pas le fun d'avoir connu tout ça et d'avoir tout perdu... [Quand je me suis retrouvé] à Montréal, je n'avais plus d'argent... Il n'y avait plus rien autour de moi. Puis quand j'ai commencé à ouvrir les yeux, j'ai

¹² Paugam (1991 : 161) est l'un de ceux ayant popularisé l'expression de « l'identité négative » pour désigner le phénomène de stigmatisation identitaire chez les individus qui se voient contraints de composer avec un statut dévalorisé.

fait : « Regarde, je ne suis plus chez moi, je ne suis plus dans mon monde ». Moi, [mon monde] c'est avec le gazon vert, les petites fleurs, les petits papillons, un bel après-midi, bien relaxe et rien de plus... Je n'étais pas à ma place. (Jack, 25 ans)

Compte tenu de cette humiliation, les jeunes de cette figure disent vouloir ardemment rompre avec la situation de rue. Pour ce faire, ils rapportent mettre en place une diversité de tactiques de débrouillardise : l'hébergement temporaire chez des connaissances, la fréquentation de ressources pour jeunes en situation de rue, ainsi que l'usage occasionnel de tactiques criminelles, comme le vol et la vente de drogues. Par le recours à ces tactiques, les jeunes semblent vouloir montrer, voire prouver, à autrui qu'ils diffèrent des jeunes qui, selon eux, apprécient l'expérience de rue et s'y identifient. Il est probable de croire que les jeunes tentent ainsi de rejeter l'identité négative associée à la situation de rue pour préserver leur dignité et, par le fait même, pour préserver une identité positive. Par exemple, Christian précise ne pas se reconnaître dans l'expérience de rue qu'il juge disqualifiante. Contrairement aux « autres » jeunes, Christian indique avoir toujours été capable d'éviter de dormir dans la rue. Par conséquent, il présente une vision critique de son expérience de rue en se positionnant comme un acteur différent de ceux qui se reconnaissent dans cette situation de vie.

C'est juste que moi les punks qui sont rendus trop punk, désolé mais, ils aiment ça « eux autres » être dans la rue. Moi je n'aime pas ça, je viens de la campagne et j'ai trouvé ça drastique me ramasser dans la rue... Je veux me sortir de là le plus tôt possible. [...] Quand tu es rendu trop punk, avec ton coat de cuir plein de patchs, c'est que tu aimes ça... Moi, je n'aime pas ça, surtout quand tu es tout le temps sale. Moi, je ne suis jamais vraiment resté dans la rue et je trouve ça dur! J'imagine que ça doit être dur de se sortir de ce monde-là quand tu dors dans la rue... (Christian, 24 ans)

Au-delà des tactiques de débrouillardise, les jeunes de cette figure témoignent de tactiques relationnelles pour rompre avec la situation de rue. L'une de ces tactiques consiste à éviter les contacts sociaux avec les autres jeunes, et ce, en restant en marge des réseaux de sociabilité de la rue. Les jeunes de cette figure se placent ainsi en situation de désaffiliation sociale pour ne pas être identifiés à l'expérience de rue. À l'instar de l'analyse proposée par de Gaulejac (1996 : 242), les jeunes rencontrés se coupent des autres pour tenter d'échapper aux regards qui leur sont insupportables,

comme si ces regards allaient révéler au monde leur impression de disqualification sociale. S'ils établissent quelques contacts épisodiques, les rapports avec les autres jeunes sont le plus souvent évités. Ce faisant, ils disent être seuls, sans véritables amis sur lesquels ils peuvent s'appuyer pour les aider. Par exemple, Christian indique se soustraire de tous contacts amicaux avec les jeunes en situation de rue. Plutôt que de parler d'amitiés, il préfère utiliser les mots « connaissances » ou « fréquentations » pour désigner ses rapports sociaux.

Dans le fond, je n'ai pas d'amis en ce moment, ce n'est rien que des fréquentations... Lorsque je serai dans mon appartement, moi, je ne reviendrai pas ici et je ne reverrai plus ce monde-là, le monde de la rue. [...] Je te dirais que je ne me tiens pas avec personne. Je suis pas mal tout seul. (Christian, 24 ans)

Dans le but de rompre avec le sentiment de honte, les jeunes de cette figure rapportent vouloir quitter le plus rapidement possible la situation de rue. À cet égard, on constate que pratiquement l'ensemble des jeunes de cette figure témoigne du fait qu'ils sont en processus de stabilisation à l'extérieur de la situation de rue. Certains de ces jeunes, comme Christian, disent avoir déjà mis en place des actions pour se sortir de la rue, comme de s'inscrire à l'école, chercher un appartement ou commencer une démarche de désintoxication. Non seulement ces jeunes disent vouloir s'en sortir, mais ils décrivent surtout l'utilisation de mécanismes concrets pour y parvenir. De ce fait, on comprend que la rupture avec la situation de rue évoque un projet à court terme qui est, pour certains jeunes, déjà amorcés.

Il faut que je m'en aille de [la rue]. Maintenant, c'est une bonne affaire, car je me suis inscrit à l'école, je commence la semaine prochaine, et je m'en vais en appartement. Je vais changer radicalement, je ne serai plus aidé par la société, je vais être dans mes affaires. (Christian, 24 ans)

4.2.2 Le retrait de l'intimité en réaction au sentiment de honte

En réaction au sentiment de honte, les jeunes de cette figure disent se désinvestir des relations intimes. Ils rapportent que l'humiliation associée à la situation de rue fait entrave à une présentation d'eux-mêmes attirante et séduisante, ce qui les conduit à

refuser l'expérience intime. Face à l'image de l'homme pauvre et peu séduisant qu'ils disent projeter, ils préfèrent s'abstenir de tout contact avec de potentielles partenaires amoureuses. Par exemple, Alex raconte vivre un désinvestissement intime en raison du sentiment de honte associé à ses conditions de vie actuelles, à savoir être hébergé dans une ressource pour jeunes en situation de rue. Son témoignage montre bien comment le sentiment de honte se construit par un processus d'intériorisation psychique. D'une situation de vie (la rue) qu'il juge humiliante (une impulsion externe), Alex déclare éprouver à son égard de honte (la honte est intériorisée). Comme la majorité des jeunes de cette figure, cette intériorisation de honte fait en sorte qu'Alex ne veut pas prendre le risque de se présenter à une partenaire amoureuse potentielle qui pourrait lui renvoyer une image humiliante et disqualifiante de lui-même. Par conséquent, il préfère rompre avec l'expérience intime pour la durée de son expérience de rue.

Quand je t'ai dit : « Je ne peux pas avoir de blondes », c'est parce que je ne connais personne ici [une maison d'hébergement pour jeunes en situation de rue]. De toute façon, tu ne commences pas une relation quand tu es dans une place de même, parce que c'est comme une honte. En tout cas, moi, je le prends comme ça... [Dans mes conditions actuelles], ne pas avoir de logement et être dans la rue, comme je le suis en ce moment, puis d'être mal pris, j'aurais honte d'amener une copine ici. C'est une maison pour les jeunes dans la rue ici... J'aurais honte de l'amener ici, parce que j'ai honte moi-même d'être ici, de ne pas être dans un logement. (Alex, 22 ans)

De manière semblable, Christian indique que le sentiment de honte est associé au fait qu'il ne se perçoit pas sur le même pied d'égalité qu'une partenaire amoureuse potentielle. Cette inégalité se traduit principalement par l'impression d'une image sociale diminuée en raison de sa situation de rue. Le fait de se retrouver non seulement en situation de précarité, mais, en plus, en situation d'assistance sociale, le conduit à se sentir écrasé par le poids de l'humiliation. Ce faisant, il se décrit comme inférieur aux autres et, par conséquent, incapable de se présenter de manière attirante et séduisante aux jeunes femmes qui pourraient l'intéresser.

En ce moment, je me tiens dans les ressources. Les intervenantes sont vraiment belles, sauf que ce ne sont pas des filles pour nous autres. Elles, elles sont là pour

nous soutenir... Mais, en même temps, ça me blesse, parce que je le sais que je ne serai jamais capable de me pogner une fille de même. (Christian, 24 ans)

Si les relations amoureuses ne sont pas investies en situation de rue, les jeunes témoignent toutefois d'un investissement sexuel selon les opportunités qui se présentent à eux. Ces relations sexuelles, somme toute assez peu fréquente aux dires des participants¹³, n'impliquent pas d'attachement affectif. On comprend que les rapports sexuels de ces jeunes semblent constituer à la fois une recherche de plaisir, mais également une tactique de mise à distance avec la situation de rue. Le fait d'établir des rapports intimes basés uniquement sur la sexualité leur permet de se désengager affectivement et, ainsi, de ne pas développer un sentiment d'appartenance à la situation de rue. Il importe par ailleurs de préciser que ce désengagement affectif se réalise principalement avec des partenaires qui sont elles-mêmes en situation de rue. Pour Jonhy, les rapports sexuels en situation de rue sont décrits comme des « one night », sans véritable engagement émotionnel.

Quand j'étais dans la rue, j'ai peut-être eu une ou deux partenaires sexuelles... C'étaient des filles que je connaissais. C'était des amies, ce n'étaient rien de plus que des amies. C'était une soirée, puis c'était fini le lendemain. « One night » qu'on appelle ça... (Jonhy, 18 ans)

Plutôt que de s'investir dans une relation intime, les jeunes de cette figure racontent préférer concentrer leur énergie sur la sortie de rue. Selon eux, une relation amoureuse ne ferait que les ancrer davantage dans la marginalité, plutôt que de les aider à s'en sortir. Comme d'autres jeunes de cette figure, Christian indique regarder les jeunes femmes et les trouver attirantes, mais il précise se méfier de l'influence négative qu'elles pourraient avoir sur lui, notamment en matière de consommation de drogues. Pour Christian, l'amour n'est donc pas investi, car il pourrait constituer un enjeu qui le maintiendrait en situation de rue et qui, par le fait même, prolongerait son sentiment de honte.

¹³ Pour les 7 jeunes de la figure du retrait, l'analyse des caractéristiques des participants montre une moyenne de 1 partenaire intime durant la situation de rue avec un intervalle de 0 à 2 partenaires intimes. Pour les jeunes de cette figure, les partenaires intimes comprennent que de partenaires sexuelles sans engagement amoureux.

Je veux me sortir de là le plus tôt possible. C'est pour ça que ces temps-ci, les femmes, je ne fais que les regarder et rêver. [...] Il y en a plein des belles filles, sauf qu'elles ne sont pas pour moi... Elles sont dans les branches de la consommation et de la quête. Et moi, je veux décrocher du monde de la rue, je n'aime pas ça... Même si j'en rencontre des belles filles, parce qu'elles sont quand même mon style, [je ne peux pas]... C'est parce qu'il y a beaucoup de consommation là-dedans et, moi, c'est mon rêve de m'en sortir. Mais quand tu rencontres une femme, ce n'est pas dur de se faire inciter par une femme... (Christian, 24 ans)

L'amour et la famille sont alors vus comme des objectifs à long terme associés à une stabilisation à l'extérieur de la rue. L'expérience intime est donc reportée au moment où les conditions seront jugées conformes à leur intégration sociale. Pour Jack, l'intégration sociale passe notamment par une stabilité économique, ce qui, à plus long terme, lui permettrait de construire une relation amoureuse et de fonder une famille.

J'ai repris le désir de retrouver l'amour et d'avoir des enfants. Parce qu'on va être réaliste, je suis ici et je suis tout seul. Je vais avoir beaucoup de choses à faire. Entre autres, de retrouver une stabilité financière avant de faire des enfants... (Jack, 25 ans)

4.2.3 La synthèse de la figure du retrait

Cette analyse met en évidence que, pour les jeunes de cette figure, l'expérience de rue est vécue comme une situation humiliante qu'ils espèrent quitter le plus rapidement possible. Ce constat trouve écho au sein d'autres travaux (Boydell et al., 2000; Kidd et Davidson, 2007; Zufferey et Kerr, 2004) qui ont mis en évidence que la situation de rue est considérée, par les personnes en situation d'itinérance, comme une diminution de leur fierté et une fragilisation de leur identité. Chez les jeunes de la figure du retrait, c'est le passage à la situation de rue qui a provoqué cette rupture identitaire. De l'image d'un homme fort et viril, ils passent à l'image d'un homme pauvre, tributaire de services et peu séduisant à travers laquelle ils ne se reconnaissent pas. Si la réinsertion sociale demeure la meilleure tactique pour rompre avec le sentiment de honte, les jeunes témoignent également de l'utilisation d'autres tactiques basées celles-ci sur un retrait des relations sociales. De façon similaire aux jeunes rencontrés par d'autres chercheurs

(Snow et Anderson, 1987; Roschelle et Kaufman, 2004), les jeunes de cette figure ont recours à deux tactiques de mise à distance : 1) éviter les contacts amicaux en situation de rue et 2) se positionner comme « différent » des jeunes en situation de rue. Ces tactiques visent à préserver la dignité des jeunes et, par le fait même, à présenter une image positive d'eux-mêmes (de Gaulejac, 1996). La figure du retrait se comprend donc par la volonté de rompre avec l'humiliation associée à la situation de rue, et ce, en mettant en place une diversité de tactiques, notamment par un désinvestissement temporaire de l'expérience amoureuse.

Le poids de l'humiliation de la situation de rue fait en sorte que les jeunes de cette figure préfèrent se retirer de l'expérience intime, principalement des relations amoureuses, pour privilégier la réinsertion sociale. Cette figure fait écho à la trajectoire des jeunes « volontaires » qui refusent l'étiquette de sans-abri et qui aspirent à quitter la situation de rue (Laporte et al. 2007; Pourette et Oppenchain, 2007). Toutefois, contrairement à cette dernière étude où les personnes en situation de rue ont témoigné d'une vie amoureuse et sexuelle active, les jeunes de la figure du retrait présentent un désinvestissement amoureux en raison de l'humiliation et de la stigmatisation associées à leur situation de rue. Les propos de la plupart de ces jeunes illustrent que l'amour en situation de rue peut constituer une menace à leur identité. En effet, l'impression de disqualification sociale les empêche de se présenter favorablement à de potentielles partenaires intimes, notamment par crainte qu'elles leur renvoient une image humiliante d'eux-mêmes, plutôt qu'une image prestigieuse et séduisante. Ces jeunes préfèrent alors se retirer de l'expérience intime, en gardant espoir de renouer avec l'amour et la sexualité une fois qu'ils auront quitté la situation de rue et qu'ils se seront affranchis de l'identité négative associée à l'étiquette de « jeunes en situation de rue ».

4.3 LA FIGURE DE LA SURVIE

La figure de la survie est composée de sept jeunes femmes en situation de rue : Alexia, Allie, Caroline, Dolly, Jasmine, Jessica et Marie-Johannie. De manière générale, ces jeunes sont âgés de 20 à 25 ans (moyenne = 22 ans) et cumulent de 2 à 9 années

d'expérience en situation de rue (moyenne = 5 ans). Cette figure est caractérisée par une expérience de survie en raison de la précarité et de l'instabilité de la situation de rue. Par conséquent, ces jeunes indiquent investir les expériences intimes par le recours aux transactions sexuelles afin de subvenir à leurs besoins essentiels. Pour cette figure, c'est l'entretien d'Allie qui a constitué le « texte primaire de référence » pour échafauder ce type-idéal de la survie.

Encadré 4.3. L'histoire d'Allie

Allie, âgée de 21 ans, est en situation de rue depuis 12 mois. Provenant de l'Amérique du Sud, son passage à la situation de rue à Montréal s'organise rapidement autour de la survie. La précarité résidentielle et financière dans laquelle elle se retrouve l'oblige à recourir à une diversité de tactiques de débrouillardise : faire du squeegee, dormir chez des personnes qui lui proposent un hébergement, recourir aux ressources pour jeunes en situation de rue, s'adonner à la danse érotique, etc. En plus de ces tactiques, Allie dort à quelques reprises dans des toilettes publiques ou à l'intérieur de bâtiments désaffectés pour prévenir les risques d'agression sexuelle. Selon elle, ces espaces lui procurent un sentiment de sécurité qui lui permet de dormir sans craindre d'être victime de violence. Son témoignage illustre la crainte qu'elle éprouve à l'égard de la situation de rue; une expérience qu'elle juge extrêmement dangereuse pour son bien-être physique. Cette inquiétude fait en sorte qu'elle se considère différente des autres jeunes en situation de rue, car comparativement à ceux qui se disent intégrés à l'expérience de rue, elle ne retire aucun plaisir de son expérience de rue. Bien au contraire, elle estime tout faire pour se sortir de la situation de rue contrairement aux autres jeunes qui, selon elle, cherchent à se maintenir dans cette situation. La précarité de ses conditions de vie fait en sorte qu'Allie souhaite quitter rapidement cette expérience pour se stabiliser à l'extérieur de la situation de rue. D'ailleurs, elle mentionne avoir déjà amorcé son processus de sortie de rue : elle s'est inscrite au CEGEP et elle demeure avec son partenaire dans un appartement.

Face à la précarité de la situation de rue, Allie investie l'expérience intime dans le but de répondre à ses besoins essentiels. Cet investissement intime prend surtout la forme

de transactions sexuelles à travers lesquelles elle échange de la sexualité contre un hébergement, de la nourriture, des vêtements, de l'argent, un espace sécuritaire, etc. Si Allie ne souhaitait pas avoir des relations sexuelles avec ces hommes, elle croyait néanmoins que cette tactique était la seule qui lui était disponible pour rompre avec la précarité de la situation de rue. Durant cette période de survie, elle explique avoir également feint l'amour pour habiter avec un partenaire intime qui lui donnait accès à un hébergement sécuritaire. Toutefois, cette relation intime prend rapidement fin, car elle ne parvient pas à cacher très longtemps ses véritables émotions. Comme les transactions sexuelles implicites ne suffisent pas à subvenir à ses besoins essentiels, elle se voit donc contrainte de recourir à la danse érotique. Cette tactique lui permet alors d'obtenir assez d'argent pour lui procurer de la nourriture et un logement, mais, paradoxalement, cela accentue ses problèmes d'estime de soi, d'image négative d'elle-même et d'absence de désir sexuel. C'est le changement de tactiques de débrouillardise qui permet à Allie de rompre avec les transactions sexuelles. En effet, c'est à partir du moment où elle fait la découverte des ressources d'hébergement qu'elle décide d'arrêter les transactions sexuelles. Selon elle, les transactions sexuelles sont dénigrantes et ne constituent qu'un choix de dernier recours pour contrer la précarité de la situation de rue.

4.3.1 Le poids des conditions de vie précaires en situation de rue

Les jeunes de cette figure rapportent une expérience de survie en raison de la précarité des conditions de vie en situation de rue. Selon ces jeunes, la survie renvoie principalement à une précarité résidentielle et économique qui vient faire obstacle à la satisfaction de leurs besoins essentiels, à savoir s'héberger, s'alimenter, se vêtir et se laver. En effet, ils rapportent mettre en place une diversité d'activités pour assurer leur survie : la fréquentation de ressources pour jeunes en situation de rue, l'hébergement chez des connaissances ou des partenaires intimes, la location de logement, ainsi que l'usage occasionnel de tactiques criminelles, comme la vente de drogues. L'ensemble de ces tactiques de débrouillardise ne vise pas une présentation de soi favorable, mais bien à assurer la subsistance minimale de ces jeunes. Par exemple, Alexia précise que son

instabilité résidentielle l'a contraint à recourir à différentes tactiques de débrouillardise, comme de dormir dehors, être hébergée par différentes personnes et fréquenter des ressources. Elle indique que ce contexte d'instabilité l'a non seulement obligé à affronter des conditions de vie extérieures inconfortables, mais aussi à demander de l'aide et, par conséquent, d'avouer publiquement sa situation de rue. Comme d'autres jeunes de cette figure, l'urgence des conditions de vie précaires fait en sorte qu'Alexia préfère passer outre sa dignité pour demander l'assistance.

J'ai fait une débarque où j'étais tout le temps chez d'autres personnes. Il n'y pas longtemps, avant que j'habite dans une ressource d'hébergement, j'étais dans la rue, j'ai dormi sur la montagne Mont-Royal pendant l'hiver. Il faisait froid. Je dirais à peu près un an d'itinérance où je pouvais aller dormir chez d'autres personnes... À peu près un an, mais un an de trop! [...] Maintenant, que je sois venue à cette ressource, c'est parce qu'il a fallu que je pile sur mon orgueil, parce que je ne suis pas du genre à aller cogner à la porte de quelqu'un et demander de dormir chez lui, je vais plutôt dormir sur mon banc de parc... (Alexia, 23 ans)

Selon les jeunes, cette précarité suscite beaucoup d'anxiété et d'inquiétude en raison de son caractère soit dangereux, soit imprévu. Par exemple, Jessica dit avoir recherché plusieurs fois un espace sécuritaire pour ne pas affronter les différents dangers associés à la précarité de la situation de rue, notamment les risques d'agressions sexuelles ou d'homicides. Ces propos dépeignent une représentation de la situation de rue en termes de dangerosité et de risques potentiels. Dans ce contexte, la situation de rue est conçue comme une expérience menaçante qui oblige les jeunes à mettre en place une diversité de tactiques pour survivre, mais aussi pour se protéger. D'ailleurs, pour prévenir les dangers de la situation de rue, Jessica indique recourir à différentes tactiques de débrouillardise, dont le fait de simuler une maladie pour se faire héberger dans les centres hospitaliers.

J'ai fait beaucoup de centres de crise pour m'héberger, j'ai fait les hôpitaux, faire semblant d'être malade pour rester hébergé... Ils me passaient des tests et ils me retournaient, parce qu'ils voyaient que ce n'était pas vrai, c'était juste pour dormir dans le fond... C'est parce que moi, j'ai toujours eu peur de vivre dans la rue, dans le noir. Tu ne sais pas ce qu'il peut arriver. Tu peux te faire tuer, tu peux te faire violer, aujourd'hui on entend toute sorte de choses. C'est une des raisons pourquoi je ne voulais pas coucher dehors. Quand tu es désespérée, que tu ne trouves pas

d'autres solutions et que tu n'as pas de place et pas d'argent pour aller dans un centre de crise, alors tu vois l'hôpital le plus proche et tu te fais vomir, mais dans le fond ce n'est pas vrai... Ce sont des moments désespérant quand tu es rendue là. Mais je l'ai fait une couple de fois. Je suis un peu gênée, mais c'est la réalité. (Jessica, 20 ans)

Pour d'autres jeunes, c'est le caractère imprévu des conditions de vie de la situation de rue qui suscite de l'inquiétude. Ce sentiment est particulièrement présent chez les jeunes qui disent être en processus de stabilisation et qui tentent de se construire une situation de vie à l'extérieur de la rue. Cette crainte de l'instabilité se comprend à partir du fait que ces jeunes témoignent d'une situation d'assistance à l'égard d'autres personnes, ce qui fait en sorte qu'ils ont l'impression de ne pas avoir le contrôle sur leur hébergement. Par exemple, Dolly explique ne pas vouloir quitter sa situation de stabilité, mais elle craint que les personnes avec lesquelles elle habite, voire desquelles elle dépend, l'obligent à retourner à la rue. Ce faisant, elle se verrait dans l'obligation de perdre tout le matériel qu'elle a réussi à amasser durant ses différentes périodes de stabilité. Son témoignage illustre son inquiétude quant à un retour inopiné à la situation de rue, mais aussi quant au fait d'avoir l'impression de ne pouvoir faire confiance à son réseau social.

Je commence à être écoeurée et je finis tout le temps par être sur le stress, sur la peur de me ramasser encore dans le même pattern et de perdre tout mon stock. Le stock que j'ai, c'est la seule chose que je possède. J'ai du stock pour remplir une chambre, c'est tout. J'ai un futon, un lit, une couple de meubles, une TV, mon linge et mon ordinateur, c'est tout... Je n'ai pas grande possession, mais justement, parce que j'en ai pas tant que ça, j'y tiens encore plus. Alors, j'ai tout le temps peur de tout perdre à cause du monde [avec qui je me tiens]... Quand je suis en appartement, j'ai peur de perdre ma job, j'ai peur de ne pas être capable de dealer avec les comptes, j'ai peur de pas être capable de réussir à garder mon appartement et de me ramasser littéralement dans la rue... (Dolly, 20 ans)

Dans ce contexte de méfiance, les jeunes de la figure de la survie témoignent d'un réseau social restreint. Ils disent être souvent seuls et établir peu de relations amicales en situation de rue. À cet effet, ils rapportent faire une distinction entre les relations d'amitié et les relations qu'ils qualifient de « connaissances » ou de « fréquentations ». Selon leurs discours, les amis, qui sont peu nombreux, voire absents en situation de rue,

évoquent un certain degré de confiance nécessaire pour se confier et échanger sur des thèmes qui leur sont chers personnellement. Au contraire, les « connaissances » ou les « fréquentations » renvoient plutôt à des individus qu'ils côtoient afin de subvenir à leurs besoins essentiels. Comme d'autres jeunes de cette figure, Jessica rapporte naviguer d'un partenaire intime à l'autre afin qu'ils l'hébergent de manière plus ou moins temporaire. Les propos de Jessica montrent que les relations sociales des jeunes de cette figure sont organisées autour d'une logique utilitaire : les autres sont utiles pour les aider à survivre et à contrer la précarité de la situation de rue.

Je n'étais pas stable dans les places où j'allais. J'ai tout le temps vécu de l'instabilité. Je retournais tout le temps vers le monde que je connaissais, même vers le monde que je ne connaissais pas. Après ça, je retournais vers mon ex, et après ça, c'était mon autre ex pour être hébergée. Je retournais chez mes ex, tout le temps, pour être hébergée, pour manger, aussi pour me laver. (Jessica, 20 ans)

Devant la précarité de la situation de rue, un certain nombre de jeunes de la figure de la survie rapporte avoir déjà initié un processus de stabilisation à l'extérieur de la rue. Ces jeunes disent avoir mis en place des actions pour se sortir de la rue, comme de s'inscrire à l'école ou de chercher un appartement. Par exemple, Caroline indique être présentement colocataire avec son partenaire amoureux d'un logement social. Ses propos évoquent sa volonté de rompre avec la situation de rue et, surtout, avec la précarité et l'instabilité qui lui sont associées.

Maintenant, je suis en appartement depuis cinq mois avec mon chum! C'est un appartement à prix modique. C'est un appartement dans un organisme pour les jeunes dans la rue où tu peux aller rester et, après ça, il y a les appartements subventionnés... Parce que je n'ai pas le goût d'être dans la rue, je suis tannée, je veux passer à autre chose, parce que pendant tout ce temps-là, j'en ai vécu des choses... (Caroline, 25 ans)

D'ailleurs, les jeunes de la figure de la survie témoignent de l'importance d'être actif dans leur démarche de stabilisation. Sous-jacents à cette volonté de quitter la situation de rue, ils expriment vouloir se dissocier de l'étiquette de « jeunes en situation de rue ». En effet, Allie exprime ne pas se reconnaître dans l'image des jeunes considérés comme passifs qui, selon elle, s'identifient à l'expérience de rue. Bien au contraire, Allie se

décrit comme une jeune qui tente de tout faire pour rompre avec la précarité de la situation de rue. Elle se place ainsi en opposition avec les jeunes qui, à ses yeux, adhèrent à l'expérience de rue.

J'ai tout le temps essayé de sauver mon derrière pour ne pas être dans la rue. Alors, c'est pour ça que je ne pense pas que je serais une « personne de la rue », parce que la plupart des jeunes que je trouve dans la rue, ils aiment ça. Ils disent qu'ils aiment ça, je ne sais pas si c'est vrai, car personne ne veut être dans la rue, mais c'est leur mode de vie, leur choix. Ils ne veulent pas évoluer d'une autre façon, sinon à leur mode... [Tandis que moi], je veux tellement m'en sortir, me sauver le derrière. (Allie, 21 ans)

4.3.2 La marchandisation de l'intimité pour la survie

En réaction à cette expérience de survie, les jeunes de cette figure rapportent des relations intimes, principalement sous la forme de transactions sexuelles, pour répondre aux conditions de vie précaires de la situation de rue. En effet, tous les jeunes de cette figure, sauf Dolly¹⁴, ont indiqué avoir eu recours aux transactions sexuelles, à un moment ou un autre de leur situation de rue, en échange d'argent, d'hébergement, de nourriture et de vêtements. Par exemple, Jessica mentionne avoir eu recours à trois formes de transactions sexuelles en situation de rue : comme tactique pour obtenir un hébergement ou de la nourriture, comme escorte pour acquérir de l'argent nécessaire à payer son logement et comme danseuse érotique au sein d'un gang de rue. En dépit des différences de ces trois formes de transactions sexuelles, le discours de Jessica témoigne que l'ensemble de ces expériences s'est inscrit dans la même logique, celle de la survie.

Moi, j'ai eu des périodes où j'allais chez des gars et je couchais avec eux, mais ce n'était pas pour avoir de l'argent, je me sentais obligé de le faire, parce que c'était pour dormir chez eux et je voulais avoir une place. Mais j'ai aussi eu une période où j'étais dans l'escorte. [...] Dans ce temps-là, c'était un peu compliqué, parce que, dans mon contexte à moi, il y a eu trois sortes de situations. Il y a aussi que,

¹⁴ Pour sa part, Dolly précise que, si elle n'a jamais eu recours aux transactions sexuelles, elle a déjà envisagé sérieusement cette tactique lorsqu'elle ne voyait pas d'autres solutions possibles pour obtenir de l'argent : « J'ai déjà envisagé [de faire de la prostitution], mais je ne l'ai pas fait! Mais j'y ai vraiment pensé, c'est quand j'ai transféré dans mon nouvel appart. Je n'avais pas d'argent pour payer les déménageurs. C'était trouver 200 \$ en une nuit, alors j'étais vraiment au point de sortir dans rue et d'essayer de me démerder [en faisant de la prostitution]. Finalement, j'ai réussi à prendre des arrangements... mais je l'ai envisagé solidement cette fois-là ». (Dolly, 20 ans)

dans le temps que j'étais dans les gangs de rue, on m'envoyait faire de la prostitution, ça veut dire que, on m'envoyait danser pour ramener de l'argent... (Jessica, 20 ans)

Si les transactions sexuelles sont réalisées de manière « volontaire », les témoignages des jeunes illustrent qu'il s'agit d'un « choix contraint » (Parazelli, 2002 : 47) par les conditions de vie précaires de la situation de rue. Pour sa part, Allie raconte avoir eu recours à des transactions sexuelles avec certains hommes en échange d'un hébergement. En dépit du fait qu'elle n'avait pas envie d'avoir des relations sexuelles avec ces hommes, elle considère qu'il s'agissait d'une tactique nécessaire pour obtenir un gîte. Comme elle est immigrante, elle explique qu'elle ne connaissait pas l'existence des ressources d'hébergement ou des programmes sociaux qui auraient pu lui venir en aide. Devant l'absence d'autres solutions, elle s'est sentie contrainte de recourir aux transactions sexuelles pour avoir accès à un espace sécuritaire pour dormir.

Je ne peux pas dire que je ne me suis jamais prostituée, parce que souvent je le faisais sans demander de l'argent... Parce que je ne savais pas qu'il y avait un bien-être social. Je n'avais aucune idée, je suis immigrante, je ne savais pas que le gouvernement payait et j'étais vraiment en mauvaise santé, je n'étais pas capable de tenir une job. Mais des fois, je ne savais pas où j'allais coucher et comme je ne voulais pas dormir dans la rue, alors je cherchais quelqu'un avec qui je pouvais m'en aller. À la fin, je finissais par coucher avec cette personne-là. Mais je n'avais pas envie... (Allie, 21 ans)

Toutefois, Allie explique qu'à partir du moment où elle a connu l'existence de ressources d'hébergement et de programmes sociaux, elle a arrêté d'avoir recours aux transactions sexuelles. Dans ce contexte, les transactions sexuelles sont vues comme une tactique de dernier recours quand les jeunes ne voient plus d'autres alternatives pour obtenir des biens jugés essentiels à leur survie. Une fois que les jeunes identifient d'autres tactiques de débrouillardise, les transactions sexuelles sont souvent délaissées au profit d'une autre alternative jugée moins dénigrante. Voici comment Allie décrit le recours à cette tactique jugée extrême pour répondre à des situations extrêmes.

Je ne savais pas qu'il y avait des centres d'hébergement, je n'avais jamais vu ça... Quand j'ai su, à travers une psychologue, que je pouvais venir dans une place

d'accueil, je ne voulais plus danser. [Mon amie] m'a dit que je pouvais recevoir l'aide gouvernementale, parce que j'étais malade et il fallait que je commence à me nourrir. C'était affreux, dur, mais je l'ai fait... Ça m'a fait tellement du bien. Moi je ne le vois pas : « Ah, c'est de la merde, je dors dans une chambre avec deux filles! » Moi, je suis contente, je suis heureuse. J'ai recommencé à manger, je me fais traiter, personne ne me dit des commentaires négatifs. Ça m'a permis de m'en sortir vraiment. (Allie, 21 ans)

L'impression d'être obligée de recourir aux transactions sexuelles suscite, selon les propos de ces jeunes, des impacts importants sur leur santé mentale et sexuelle. En effet, certaines d'entre elles disent que les transactions sexuelles ont accentué leur trouble alimentaire, diminué leur estime d'elles-mêmes et réduit leur désir sexuel. Afin de contrer les impacts négatifs des transactions sexuelles, Alexia rapporte avoir recours à différentes tactiques pour conserver une présentation de soi positive. Premièrement, elle explique ne pas concevoir les massages érotiques comme de la « prostitution ». Selon elle, les massages érotiques ne sont pas une pratique jugée aussi dégradante que d'autres, telle que l'escorte. Deuxièmement, Alexia dit restreindre les comportements sexuels aux pratiques masturbatoires. Elle rapporte éviter tout comportement sexuel qu'elle estime témoigner d'un niveau d'intimité trop élevé, comme le coït et la fellation. Bref, selon ses propos, ces tactiques lui permettent de se dissocier des pratiques sexuelles qu'elle considère dégradantes et humiliantes.

[Mon copain et moi avons] déménagé et on avait de la misère à payer notre loyer. J'avais vu des annonces, je savais que je ne serais pas capable d'être escorte, mais je me disais que masseuse érotique, ce n'est quand même pas si pire, ce n'est pas aussi dégradant [...] Je ne faisais pas de complet, je ne faisais rien de ces affaires là. C'était juste des massages érotiques avec « happy ending », une crossette, mais il n'avait pas de fellation, il n'avait pas de complet. Je n'aurais pas été là-dedans si ça l'avait été plus haut, non! (Alexia, 23 ans)

Si les transactions sexuelles sont présentées par les jeunes de la figure de la survie comme un tremplin pour quitter la situation de rue, dans les faits, aucune d'entre elle n'a indiqué que cette pratique lui a permis de se réinsérer socialement. Bien au contraire, les propos des jeunes illustrent plutôt que c'est la rupture avec les transactions sexuelles et l'établissement de relations amoureuses qui leur a permis de se stabiliser. Certaines jeunes de cette figure expliquent que leurs partenaires amoureux, actuels ou passés,

représentent une source importante de stabilisation contre la précarité de la situation de rue. Par exemple, Marie-Johannie rapporte naviguer d'une relation amoureuse à l'autre afin de se maintenir en situation de stabilité. Lorsqu'elle ne peut compter sur son réseau d'amis ou sur une ressource d'hébergement, Marie-Johannie indique retourner habiter chez un ancien partenaire intime ou établir une nouvelle relation avec un partenaire afin d'obtenir un accès à un espace sécuritaire. Dans ce contexte, on comprend que les partenaires amoureux sont surtout considérés par Marie-Johanne comme une source de stabilisation pour répondre aux conditions de vie précaires de la situation de rue, plutôt que comme une source d'affection et d'engagement émotionnel.

Comme je n'avais plus de place où rester, je suis allée chez une de mes amies C'était une de mes amies et je suis retournée rester avec elle, ma chum de fille. Ça c'est relativement bien passé, mais j'ai revu Luc (un ancien copain) à ce moment-là. Et j'ai eu un conflit avec mon amie et elle m'a mise dehors. Je n'avais nulle part où aller, donc je suis allée rester chez Luc. On est revenu ensemble, ça l'a duré à peu près un mois. [...] Donc je suis retournée à la maison d'hébergement. J'ai été là deux jours et j'ai rencontré Stéphane. Je l'ai rencontré et il m'a offert d'aller rester avec lui en colocation. Je suis allée rester chez lui en coloc, mais ça s'est vite transformé en couple. Mais cela n'a pas été long. Ça a été le temps de le dire. [...] Après Stéphane, c'était encore la maison d'hébergement. Je suis retourné faire des lignes de rencontres téléphoniques, car on ne sait jamais. J'ai connu quelqu'un que j'ai fréquenté pendant environ deux ou trois semaines, on va l'appeler Claude... (Marie-Johannie, 20 ans)

Pour plusieurs jeunes de la figure de la survie, c'est le poids des conditions de vie précaires en situation de rue qui fait entrave au maintien des relations amoureuses. Si quelques-uns rapportent avoir vécu des expériences amoureuses en situation de rue, la plupart d'entre eux témoignent du fait qu'ils n'ont pas le temps, ni l'énergie pour s'investir dans une relation intime. Selon eux, l'exigence de la survie fait en sorte qu'ils doivent répondre à leurs propres besoins personnels avant de répondre à ceux d'un partenaire amoureux. Par exemple, Jasmine indique que, selon elle, l'instabilité résidentielle et économique fait obstacle au maintien des expériences amoureuses en situation de rue. L'important, selon elle, n'est pas de construire une relation amoureuse, mais plutôt de trouver de l'argent et de répondre à ses besoins essentiels, à savoir l'hébergement, l'alimentation et l'hygiène.

There's no love on the streets... On the streets, you have to deal things on your own. It's yourself you have to think about. It's hard because, especially in my situation, you're thinking about the money, you're thinking about not getting ripped off, you're thinking about who your connections are going to be... It's just the idea that there's no love, there's nothing on the street. The only thing that you think about is how you make your money, and get connections, and stick with your connections, and... that's it. You don't find time for love. When I was on the street, it was just because for the money, for this, for that, so that I can support myself... (Jasmine, 23 ans)

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'objectif de ces jeunes consiste prioritairement à quitter la situation de rue pour rompre avec la précarité de ses conditions de vie. Dans ce contexte, l'amour est vu comme une visée à long terme associée à une stabilisation à l'extérieur de la rue. L'important pour ces jeunes, c'est de sortir de la rue et de la précarité qui lui est associé, non pas d'établir une relation amoureuse. Par exemple, Jessica témoigne de la volonté d'établir une relation amoureuse et familiale suite à une stabilisation résidentielle, économique et personnelle. Selon elle, c'est seulement lorsqu'elle se sera stabilisée qu'elle se permettra de construire une relation amoureuse. L'amour est donc conçu comme un archétype de la stabilisation conventionnelle, sans toutefois constituer une réelle source de mobilisation pour se sortir de la rue.

Je ne retomberais pas dans une relation, je n'ai pas le goût, je ne suis pas prête... Peut-être quand je serais bien installée, quand je vais être bien et quand je vais être plus stable, moralement, physiquement. Quand je vais avoir accompli mes objectifs en appartement, à ce moment-là, ce sera possible de tomber en amour... (Jessica, 20 ans)

4.3.3 La synthèse de la figure de la survie

Pour les jeunes de cette figure, l'expérience de rue est organisée autour d'une impression de survie. Comme d'autres auteurs l'ont montré (Antoniades et Tarasuk, 1998; Dachner et Tarasuk, 2002; Tarasuk, Dachner et Lin, 2005), les conditions de vie précaires de la situation de rue pèsent lourdement sur les jeunes, ce qui les conduit à ressentir de l'anxiété, de la peur et de l'inquiétude. Selon les propos des jeunes de cette figure, la situation de rue est comprise comme une expérience « dangereuse » qui les

oblige à déployer une panoplie de tactiques pour tenter d'y survivre et de s'en échapper. Certaines de ces tactiques impliquent la construction d'un rapport social utilitaire pour répondre à leurs besoins essentiels. Comme l'intérêt des jeunes de cette figure consiste à rompre avec la précarité et l'instabilité de la situation de rue, les relations sociales avec les autres jeunes sont instrumentalisées pour la survie. À cet effet, Pichon (2007 : 71) mentionne que l'expérience de la survie fait en sorte que les personnes en situation de rue tendent à « construire des liens de sociabilité efficaces auprès des bénévoles, des professionnels et surtout auprès de ceux qui se trouvent dans la même situation ». Dans ce contexte de survie, les jeunes de cette figure sont amenés à façonner des rapports sociaux « efficaces » dans le but de répondre à leurs besoins de survie.

L'une des formes que prend ces rapports sociaux consiste en une marchandisation de l'expérience intime par le recours à des transactions sexuelles. Dans ce contexte, l'usage de ces pratiques sexuelles s'inscrit comme le dernier recours pour subvenir aux besoins essentiels des jeunes en situation de rue (Damant et al., 2006; Dorais, 1987; Lankenau et al., 2005; Tyler et Johnson, 2006). Il s'agit d'un « choix contraint » (Parazelli, 2002 : 47) où le corps et la sexualité deviennent des outils de survie face à la précarité de la situation de rue. Comme le présente Tabet (2004 : 7), les transactions sexuelles évoquent moins un acte prostitutionnel qu'un « échange économique-sexuel », c'est-à-dire « des relations sexuelles impliquant une compensation ». L'une de ces compensations fait écho à la réalité décrite par les jeunes de cette figure, à savoir des prestations sexuelles comme moyen de subsistance. On comprend que pour les jeunes de cette figure, il s'agit moins d'un échange de biens immatériels (amour, affection, reconnaissance) qu'un échange de biens matériels (argent, hébergement, nourriture) pour assurer leur survie. D'ailleurs, les jeunes de cette figure témoignent peu de dimensions affectives ou identitaires, ils évoquent surtout dans leurs discours la dimension de la subsistance.

En réaction à l'importance de la survie, les jeunes de cette figure rapportent avoir beaucoup de difficulté à établir et maintenir des expériences amoureuses. Selon eux, il est difficile, voire pratiquement impossible, de construire une relation amoureuse dans

une situation où les besoins essentiels ne sont pas satisfaits. Il est possible de croire que cette entrave à l'expérience amoureuse s'explique par le fait que les jeunes de cette figure conçoivent prioritairement les partenaires intimes comme des « objets » de leur propre survie. Durant leur situation de rue, l'autre n'est pas considéré comme un « sujet » à part entière duquel il importe d'investir affection, tendresse et amour, mais plutôt comme un « instrument » pour rompre avec les conditions de vie précaires de la rue. Ce faisant, les partenaires intimes sont principalement vus pour ce qu'ils peuvent apporter, en termes de biens matériels, aux jeunes de la figure de la survie, et non pour leurs qualités personnelles. Dans ce contexte, certains jeunes disent préférer investir leur temps et leur énergie pour répondre à leurs besoins de survie plutôt qu'à la poursuite d'une relation amoureuse. L'amour devient ainsi un projet à long terme, une fois qu'ils seront stabilisés à l'extérieur de la rue.

4.4 LA FIGURE DE L'ENGAGEMENT

La figure de l'engagement est composée de neuf jeunes femmes en situation de rue : Amélie, Anne, Audrey, Émilie, Julie, Martine, Marie, Pauline et Stéphanie. Ces jeunes sont âgés de 18 à 25 ans (moyenne = 21 ans) et cumulent de 1 à 12 années d'expérience en situation de rue (moyenne = 6 ans). Cette figure est caractérisée par une expérience d'engagement en situation de rue en raison d'une intégration à un mode de vie anticonformiste. En continuité avec cette intégration, ces jeunes indiquent avoir des expériences intimes, autant amoureuses que sexuelles, qui favorisent leur appartenance au mode de vie anticonformiste de la situation de rue. Pour cette figure, c'est l'entrevue d'Émilie qui a servi de fil conducteur pour structurer le type-idéal de l'engagement.

Encadré 4.4. L'histoire d'Émilie

Émilie, 18 ans, évolue en situation de rue depuis environ un an. Pour faire face à la précarité de la situation de rue, elle se voit rapidement initiée à la pratique de la quête par un ami qui lui explique les rouages de cette tactique de débrouillardise. Par le recours à cette pratique, Émilie rencontre plusieurs autres jeunes en situation de rue qui partagent une réalité similaire à la sienne. À travers ce groupe de pairs, elle profite

de la situation de rue pour avoir du plaisir et pour tisser des liens amicaux. Par le biais de ses amis, Émilie s'initie au mode de vie anticonformiste qui est partagé par plusieurs autres jeunes en situation de rue et qui renvoie à un mouvement de contestation et de revendication contre les valeurs capitalistes de la société. Par son engagement à ce mode de vie, Émilie développe des relations sociales significatives qui lui donnent l'impression de construire une « famille » en situation de rue au sein de laquelle elle se sent reconnue et appréciée. Elle mentionne que la situation de rue lui permet de rompre avec les valeurs et les attitudes de la société auxquelles elle dit ne pas adhérer. Par contre, lors de son entrevue, Émilie explique être à la recherche d'un logement pour la période hivernale afin de ne pas dormir à l'extérieur durant la saison froide. Or, Émilie envisage de retourner en situation de rue pour l'été prochain afin de maintenir son engagement au mode de vie anticonformiste.

En regard à son expérience intime, Émilie rapporte avoir vécu plusieurs relations amoureuses qui ont favorisé son engagement au mode de vie anticonformiste de la situation de rue. Certains de ses partenaires amoureux lui ont permis d'entrer en contact avec d'autres jeunes en situation de rue, d'autres l'ont aidé à quêter et à obtenir de l'argent nécessaire à sa subsistance, tandis que certains partenaires lui ont fait découvrir des espaces de squattage où elle a pu s'héberger pendant quelques jours. Ses relations intimes, bien que certaines n'aient duré que quelques jours, lui ont, pour la plupart, apporté soutien et entraide en situation de rue. C'est d'ailleurs par l'entremise de l'un de ses partenaires amoureux qu'elle s'initie au style vestimentaire « punk ». Selon elle, ses nombreuses relations intimes en situation de rue se comprennent par le fait qu'elle se retrouve en contact avec un grand réseau social de jeunes engagés au mode de vie anticonformiste. À cet effet, Émilie a fait plusieurs rencontres amoureuses lors d'événements festifs où plusieurs jeunes en situation de rue étaient conviés. Bref, Émilie rapporte que, selon elle, l'intimité en situation de rue n'est pas différente de l'intimité dans le reste de la société; elle n'évoque qu'une amplification des défis que pose l'intimité dans la société contemporaine.

4.4.1 L'intégration au mode de vie anticonformiste en situation de rue

De façon générale, les jeunes de cette figure témoignent d'une expérience positive de la situation de rue. Si les jeunes de cette figure évoquent certaines difficultés associées aux conditions de vie de la situation de rue, comme l'absence de confort, l'instabilité économique et la répression policière, ils en témoignent surtout en termes d'une expérience de liberté, de plaisir et de festivité. Par exemple, Émilie explique que sa situation de rue est vécue comme une liberté où elle a l'impression de pouvoir faire tout ce qu'elle souhaite sans avoir l'obligation d'assumer ses responsabilités personnelles. Cette liberté, qu'elle désigne comme « totale », lui permet de profiter des plaisirs de la situation de rue qu'elle associe principalement à la consommation de drogues et à la présence de ses amis. Comme d'autres jeunes de cette figure, Émilie compare la situation de la rue à une expérience festive où les jeunes se rassemblent entre eux pour s'amuser, mais aussi pour mettre en place des tactiques de débrouillardise pour subvenir à leurs besoins.

C'est la liberté totale! Dans la rue, tu as la liberté totale, tu peux faire ce que tu veux, quand tu veux... Il n'y a personne qui vient te faire chier et s'ils viennent te faire chier, tu les ignores. Tu fais ce que tu veux dans la rue... tu n'as pas de loyer à payer, tu n'as pas de responsabilités. C'est juste que je n'aime pas ça les responsabilités... Par exemple, si tu as faim, tu vas manger Chez Pops... après ça tu vas quêter pour fumer ton joint et, après ça, tu vas chiller avec tes amis. C'est le party à tous les soirs! [...] On boit de l'alcool, on fume des joints, on fait un rassemblement pour quêter en grosse gang sur Ste-Catherine... (Émilie, 18 ans)

Si les jeunes de cette figure disent utiliser occasionnellement des tactiques individuelles de débrouillardise, comme le recours aux ressources ou aux programmes sociaux, ils disent surtout utiliser des tactiques de groupe, comme la quête et le squeegee. Selon eux, ces tactiques de groupes leur permettent à la fois de subvenir à leurs besoins essentiels et d'établir un réseau social avec d'autres jeunes évoluant en situation de rue. À l'instar d'autres travaux (Denis, 2003; Lemétayer, 2002), on constate que ces tactiques de groupe constituent, pour certains jeunes de cette figure, une « pratique de socialisation » qui leur donne l'impression d'adhérer à une communauté à la marge de la société. Pour certains de ces jeunes, ces tactiques de groupe ont même constitué un élément

déclencheur dans leur passage à la rue; comme le symbole d'une situation de vie marginale en rupture d'une conformité sociale qui ne leur convient pas. Par exemple, Pauline indique avoir été attirée par la pratique de la quête bien avant son passage à la rue. Selon elle, la quête en situation de rue représente l'aventure, la nouveauté et la vie de groupe. Comme d'autres jeunes de cette figure, Pauline indique avoir trouvé, par la pratique de la quête, une réalité qui lui convient davantage que la celle de la société.

[Avant mon passage à la rue], j'avais des amis qui étaient dans la rue et qui quêtaient. J'avais déjà quêté une coupe de fois à Montréal, mais j'étais plus ou moins là-dedans, j'étais quand même clean : j'allais à l'école, j'avais une couple de jobines par-ci par-là. Mais je ne les gardais pas mes jobs, je n'étais pas capable de travailler au Harvey's ou au Maxi, j'ai essayé pendant huit mois mais à un moment donné, tu t'écœures... J'étais écœurée de la routine... Alors, je voulais savoir c'était quoi être dans la rue et de quêter. J'ai pogné la piqûre, parce que tu rencontres tout le temps plein de monde différent... tu ne sais jamais ce qu'il va t'arriver dans ta journée... (Pauline, 22 ans)

En rupture avec la société, les jeunes de cette figure témoignent d'un sentiment d'appartenance à l'égard des autres jeunes en situation de rue. Selon eux, la situation de rue est vécue comme une sous-société à la marge de la société. Plus qu'un espace de contraintes, la situation de rue constitue, pour ces jeunes, une expérience d'engagement revendicatif contre ce qu'ils décrivent comme le système capitaliste. Pour ces jeunes, cet engagement prend la forme d'un véritable mode de vie au sens où le définit Laporte et al. (2007 : 24), à savoir « des attitudes et des valeurs communes aux membres du groupe, ainsi défini et distingués d'autres collectifs ». Ce mode de vie anticonformiste qu'ils disent adopter se rapproche du mouvement culturel punk qui a été très présent durant les années 1990 chez les jeunes en situation de rue (Bellot, 2003; Côté, 1989, 1988; Parazelli, 2002). Le terme « punk » est défini de manière générale comme « un mouvement de contestation regroupant des jeunes qui affichent divers signes extérieurs de provocation (coiffure, vêtement) par dérision envers l'ordre social » (Le Petit Robert, 2010 : 2070). Par exemple, Amélie se décrit comme une « marginale », une « punk » et une « anticonformiste ». Elle dit penser et agir différemment des autres personnes de la société. Selon elle, la situation de rue lui a permis d'intégrer une sous-société qui défend

des valeurs et des attitudes contraires à la société, mais auxquelles elle adhère et elle croit.

Moi, je ne suis pas une conformiste... Depuis que j'ai 12 ans que j'ai un mohawk sur la tête... Je n'ai jamais été conformiste, je n'étais pas avec le monde, à l'école je n'étais pas avec le monde, j'ai toujours pensé à ma manière, différemment du monde. [...] Dans la rue, tu te construis une société, mais sans être une société, tu vois ce que je veux dire? On s'est construit une autre société qui veut évoluer et changer le monde. [...] Moi, je suis marginale, je suis une punk... (Amélie, 20 ans)

Pour marquer leur appartenance, les jeunes de cette figure rapportent l'importance d'adopter certains codes propres au mode de vie anticonformiste, notamment un style vestimentaire « punk ». On constate que ces changements dans l'apparence physique des jeunes constituent les symboles de leur adhésion à un mode de vie reconnu et partagé par d'autres jeunes en situation de rue (Bellot, 2005). Comme l'a précisé Parazelli (2002 : 193), cette association à l'esthétique « punk » évoque, chez les jeunes en situation de rue, leur désir de s'insérer par la marge au sein d'un groupe qui les reconnaît, les encourage et les apprécie. Par exemple, Émilie raconte avoir adopté le style vestimentaire « punk » lorsqu'elle a fait son passage à la situation de rue. Comme d'autres jeunes de cette figure, Émilie précise que cette esthétique punk était nécessaire pour ressembler et, par conséquent, adhérer à son groupe de pairs constitué principalement de jeunes « punks ».

J'ai viré punk pendant un bout, pendant à peu près deux mois, j'avais des collants léopards, une jupe en jeans, une casquette et une grosse mèche verte... J'ai été punk pendant un bout... Quand j'avais essayé le style punk c'était parce que j'étais dans la rue, parce que je me trainais 24 heures sur 24 avec des punks (petit rire). Parce que la grosse majorité du monde qui est dans la rue, ce sont des punks, mes amis sont punks, mon chum c'est un punk... (Émilie, 18 ans)

Cette appartenance au mode de vie marginal procure aux jeunes de cette figure le sentiment de faire partie d'une famille. En effet, plusieurs de ces jeunes témoignent du fait que les rapports sociaux en situation de rue sont empreints d'entraide et de solidarité, ce qui, selon eux, évoque une famille fictive. Cette « famille de rue » fait en

sorte que ces jeunes ont l'impression d'être aimés, acceptés et reconnus par un groupe de pairs. Par exemple, Émilie explique que les jeunes en situation de rue forment une véritable « famille de rue » sur laquelle elle peut compter pour l'aider à faire face aux difficultés de la situation de rue. Comme d'autres jeunes de cette figure, Émilie évoque que les liens sociaux des jeunes en situation de rue sont construits sur l'entraide, le soutien, l'unicité et l'égalité.

Je ne suis jamais seule dans la rue, parce que j'ai mes amis... C'est sûr que si tu viens de tomber dans rue et que tu ne connais personne, tu peux te sentir vraiment seul, surtout si tu n'as rien... Sauf que, il faut apprendre à être social, faut que tu apprennes à essayer d'aider les autres, parce que dans la rue, c'est comme une grosse famille, on s'entraide et si quelqu'un a besoin d'aide, on va aller l'aider... Ça peut être de passer de l'argent, ça peut être d'aider en écoutant ce que la personne a à dire, parce que des fois, on a juste besoin de parler. Ça peut être de donner des conseils si la personne a besoin de conseils, de donner des idées... (Émilie, 18 ans)

Pour les jeunes de la figure de l'engagement, cette « famille de rue » ne prend ni la forme d'un groupe hiérarchisé, comme on peut le retrouver au sein des gangs de rue (Dorais et Corriveau, 2006), ni d'une association temporaire et flexible basée sur les activités de survie (Côté, 1989; Lucchini, 1993). Le groupe d'amis évoqué par les jeunes de cette figure témoigne plutôt d'un « réseau d'identification et de soutien » (Bellot, 2005 : 82) qui s'appuie sur une confiance mutuelle entre les jeunes. De façon similaire à ce qu'ont proposé Parazelli (2000) et Bellot (2001), le réseau d'amis constitue, pour les jeunes de cette figure, une expérience d'identification qui leur permet de se reconnaître et, par conséquent, de marquer leur existence. L'intégration à ce mode de vie marginal comporte donc un enjeu identitaire important au sein duquel les jeunes de cette figure se recomposent une identité positive. Par exemple, Martine explique que ses amis représentent symboliquement ses frères et ses sœurs, à savoir les personnes à qui elle fait le plus confiance dans son réseau social. Comme les autres jeunes de cette figure, le témoignage de Martine illustre que c'est dans le regard de sa « famille de rue » qu'elle s'identifie et trouve un sens à son expérience de rue, voire à son existence, d'où l'importance de bien sélectionner ses amis.

Dans le fond, moi j'ai ma petite famille de rue. Mes amis sont comme mes frères et mes sœurs, on s'appelle la famille... Je fais du cash avec eux et on partage tout

ensemble. Mettons que j'arrive avec ma chienne qui est malade, on va tous travailler ensemble pour l'amener chez le vétérinaire... c'est comme ma famille. Et c'est avec eux que je passe le plus clair de mon temps... Ce sont eux ma famille, se sont eux mes vrais amis et avec eux, c'est à la vie à la mort! On est une quinzaine à peu près là. [...] Ils vont être là pour m'aider, ils vont être là si j'ai de la marde, ils sont tous derrière moi pour m'appuyer et m'aider. Mais c'est la même affaire, s'il arrive de la marde à l'un d'eux, moi je suis là, je vais aller me battre pour eux... Alors, faut faire attention à bien choisir son monde dans la rue... (Martine, 24 ans)

Cette appartenance à la situation de rue fait en sorte que les jeunes de cette figure témoignent d'un paradoxe quant à la sortie de rue. D'un côté, les jeunes indiquent vouloir se stabiliser à l'extérieur de la rue, tandis que, d'un autre côté, ils veulent maintenir un contact avec le mode de vie anticonformiste. Par exemple, Anne indique avoir un appartement à Montréal depuis maintenant un an. Selon elle, cet espace personnel lui permet de vaquer à ses propos intérêts, comme d'écouter un film ou de la musique, en retrait de la situation de rue. Toutefois, Anne indique que, même si elle vit présentement en appartement, elle continue de fréquenter les jeunes et les ressources en situation de rue. À cet égard, il importe de préciser que nous avons fait la rencontre d'Anne lors de l'une de nos visites de recrutement au sein des ressources pour jeunes en situation de rue. À l'époque, elle nous avait expliqué être venue manger un repas chaud en compagnie de ses amis. En indiquant que la rue, « c'est là d'où elle vient », le témoignage d'Anne met ainsi en évidence l'importance que prend la situation de rue dans son histoire de vie. Comme d'autres jeunes de cette figure, Anne évoque la volonté de rompre avec les conditions précaires de la situation de rue, tout en souhaitant maintenir un contact avec le mode de vie anticonformiste qui lui procure un sentiment de liberté et de plaisir.

C'est la première année que j'ai un appartement à Montréal... Je l'ai eu quelque chose comme vers la fin de l'hiver de l'année passée... C'est le fun d'avoir son intimité, son chez-soi... Tu peux écouter un film ou ta musique... En tout cas, moi je suis quelqu'un qui adore la musique, alors c'est le fun d'avoir [un endroit où mettre] tous tes CD, tes tapes, un chez-soi là... [Mais même si j'ai un appartement], je vais toujours côtoyer la rue... Je ne vais peut-être pas finir mes jours à Montréal, je ne le sais pas, c'est trop loin, mais pour l'instant, je vais tout le temps revenir voir [mes amis]... Tu n'oublies pas d'où tu viens. C'est là où je dors, c'est [la rue] qui me nourrit avec ses poubelles, c'est de même que je

voyage... Je ne dors pas dans les hôtels, je suis tout le temps restée dehors là...
(Anne, 20 ans)

4.4.2 L'engagement anticonformiste par un investissement amoureux

En continuité avec leur appartenance à la situation de rue, les jeunes de cette figure rapportent un investissement intime qui favorise leur intégration au mode de vie anticonformiste. Selon les propos de ces jeunes, cet investissement prend la forme, entre autres, de relations amoureuses au sein desquelles leurs partenaires les aident à s'intégrer à la situation de rue. En effet, plusieurs des jeunes de cette figure mentionnent avoir développé, avant leur passage à la rue, une attirance pour un jeune en situation de rue et de l'avoir accompagné dans cette expérience. Cette attirance pour un partenaire amoureux se conjugue à une certaine curiosité que les jeunes disent ressentir pour le mode de vie anticonformiste de la situation de rue. Par exemple, Amélie indique avoir décidé de faire le passage à la rue afin d'aller rejoindre un jeune homme « punk » évoluant dans la situation de rue et pour lequel elle ressentait une grande attirance. Comme la relation amoureuse s'est terminée promptement, on peut croire que le partenaire amoureux d'Amélie a surtout été un prétexte pour l'encourager à faire le passage à la rue et à s'intégrer au mouvement « punk ». D'ailleurs, elle précise être demeurée en situation de rue suite à la rupture avec son partenaire amoureux et avoir établi rapidement une seconde relation intime avec un autre partenaire.

À 18 ans, je suis tombée dans la rue... J'étais venue faire un tour en ville avec un de mes chums de gars pour voir c'était quoi vivre dans la rue... C'est la curiosité, car moi je suis curieuse. Quand j'étais venue, j'ai eu un coup de foudre pour un gars. Wow! Un punk qui était ici! J'avais trop fixé sur lui... Alors, je suis revenue, mais j'avais des démarches à faire pour mon appartement et ma job, mais j'ai tout laissé tomber (silence). Dans le fond, je suis venue pour un gars et finalement, je ne suis jamais repartie. Ça a duré une semaine l'histoire avec le gars, et après ça, j'ai eu un autre chum deux semaines après (rire). (Amélie, 20 ans)

Également, les jeunes de cette figure rapportent que certains de leurs partenaires intimes sont considérés surtout comme des « partenaires de rue » plutôt que des partenaires amoureux. En effet, ces jeunes indiquent que leurs partenaires, en plus de leur apporter de l'affection et de la tendresse, les ont aussi aidées à connaître les rouages du mode de

vie anticonformiste de la situation de rue. Par exemple, Pauline explique avoir rencontré son partenaire amoureux lorsqu'elle débutait son expérience de rue. En dépit de l'affection qu'elle éprouvait pour lui, Pauline indique ne pas avoir ressenti de l'amour à son égard. Comme d'autres jeunes de cette figure, le partenaire de Pauline a surtout représenté un partenaire de rue et de voyage au côté duquel elle a pu apprendre les tactiques de débrouillardise en situation de rue.

J'ai rencontré un gars, un américain, quand j'avais 18 ans. J'ai été avec lui pendant deux ans et demi... Mais c'est bizarre, j'étais surtout avec parce qu'il était plus vieux que moi... [C'est au moment où] je commençais à être dans la rue, tandis que lui ça faisait des années qu'il était dans la rue. Moi je trouvais ça cool, je le trouvais hot. Je n'étais pas vraiment en amour avec lui, j'avais l'impression qu'il pouvait m'apprendre des affaires, je l'admirais un peu. Mais ce n'était pas vraiment de l'amour, c'était plus de l'admiration. [...] C'était mon meilleur ami, c'était mon « partner » de voyage, mon partenaire de vie, mais je n'étais pas vraiment en amour. C'était plus juste parce que j'étais bien avec lui, on s'entendait bien... (Pauline, 22 ans)

Par ailleurs, il importe de préciser que les expériences intimes de ces jeunes ne sont pas toujours dénuées d'amour. En effet, plusieurs jeunes de cette figure rapportent avoir développé des relations amoureuses significatives en situation de rue. Par exemple, Stéphanie fait le récit de sa première expérience amoureuse en précisant l'importance qu'elle a eue dans son histoire de vie. Elle parle de cette relation comme d'une période pendant laquelle elle a éprouvé le sentiment amoureux le plus intense au cours de sa vie et à travers laquelle elle a vécu un grave traumatisme lors de la mort de son partenaire. Elle raconte avoir rencontré son premier amoureux à l'âge de 13 ans, juste avant sa première fugue. Lorsqu'elle a quitté son milieu familial pour le centre-ville de Montréal, ce dernier a décidé de la suivre. Ils ont vécu un an ensemble en situation de rue jusqu'au moment où son amoureux s'est fait poignarder. Une fois son partenaire amoureux décédé, Stéphanie a non seulement perdue « l'amour de sa vie », mais elle a également perdu une partie de son univers de socialisation.

Quand je sortais avec mon chum qui est maintenant mort, j'ai été dans la rue. Il m'a suivi jusque-là... Parce que moi, je partais en fugue et il m'a suivi jusque-là. Pendant un an de temps, on est restés dans la rue. Je suis sortie avec deux ans,

jusqu'à ce qu'il se fasse tuer. [...] Quand il est mort, ils m'ont ôté le gars que j'ai le plus aimé de toute ma vie... Il est mort à 2 pouces de moi quand j'avais 15 ans. Il s'est fait poignarder dans ma face... Ah, c'était des noirs... C'est parce qu'on était dans une phase où on était nazi-punk. Lui, il avait un chandail noir avec une grosse croix gammée rouge. Il est arrivé pour me défendre... Moi, je me suis toujours dit que si je les revois eux autres, c'est moi qui vais le faire. Je vais les tuer, parce qu'ils m'ont ôté le gars que j'ai le plus aimé dans toute ma vie. [...] Parce qu'on passait beaucoup de temps ensemble, on ne voulait jamais se lâcher, dans le fond... On était tout le temps, tout le temps, ensemble. (Stéphanie, 18 ans)

Toutefois, les relations amoureuses des jeunes de cette figure se caractérisent, de façon générale, par une certaine mobilité. En effet, ces jeunes rapportent plusieurs relations intimes en situation en rue¹⁵. Cette mobilité se comprend, d'une part, par le fait qu'ils se retrouvent en contact avec plusieurs autres jeunes qui partagent une réalité similaire à la leur. Comme ces jeunes font partie d'un important réseau social, ils ont accès à un grand bassin de partenaires intimes potentiels et, par conséquent, plus d'opportunités sexuelles. Par exemple, durant son entrevue, Émilie se dit surprise de constater le nombre élevé de partenaires intimes qu'elle a fréquenté depuis son passage à la rue. Pour expliquer cette recrudescence d'activités intimes, Émilie mentionne avoir acquis, par son engagement au mode de vie anticonformiste, une certaine popularité en situation de rue. Selon elle, le nombre de partenaires intimes potentiels a considérablement augmenté en situation de rue en raison du fait que son réseau social, en lui-même, s'est agrandi. Par conséquent, l'attrait qu'elle semble exercer fait en sorte qu'elle a l'impression d'être reconnue et appréciée par les autres jeunes, ce qui favorise davantage son intégration au mode de vie anticonformiste.

Dans le temps que j'étais au secondaire, je n'étais pas très populaire, je ne parlais pas à grand monde. Sauf que dans la rue, je parle à plein de monde, il y a plein de monde qui s'intéresse à moi... La dernière fois que j'ai fait le décompte, il y avait 16 gars qui me couraient après. Mon chum aussi le voit qu'il y a plein de monde qui me coure après... J'ai une grosse clique que je vois de temps en temps... Je me promène, j'en vois un petit peu, je me promène encore et j'en vois d'autres. [...] Mais je ne comprends pas pourquoi que depuis que je suis dans la rue, j'ai eu plus de relations... Je pense que c'est parce que je connais plus de monde et parce

¹⁵ Pour les 9 jeunes de la figure de l'engagement, l'analyse des caractéristiques des participants montre une moyenne de 33 partenaires intimes durant la situation de rue avec un intervalle de 5 à 121 partenaires intimes. Pour les jeunes de cette figure, les partenaires intimes comprennent à la fois des partenaires amoureux et des partenaires sexuelles sans engagement amoureux.

que j'ai plus de choix et qu'il y a plein de monde qui me coure après... (Émilie, 18 ans)

La mobilité des relations intimes de ces jeunes se comprend aussi par le fait qu'ils ne souhaitent pas se stabiliser à l'extérieur de la situation de rue. Comme ces jeunes associent les relations amoureuses à une stabilisation, certains d'entre eux mentionnent éviter l'amour afin de se maintenir en situation de marginalité. En effet, certains jeunes de cette figure rapportent préférer s'investir dans des relations sexuelles sans engagement amoureux plutôt que de s'investir dans une relation affective qui pourrait les amener, possiblement, à rompre avec leur mode de vie anticonformiste. Par exemple, Martine explique éviter toutes formes de relations intimes suscitant un attachement émotionnel pour son partenaire. Elle raconte préférer des relations sexuelles sans engagement amoureux qui n'implique pas, par le fait même, d'engagement à plus long terme. Martine explique même avoir vécu une relation amoureuse avec un jeune homme qui n'évoluait pas en situation de rue. Elle indique être restée seulement quelque temps avec cet homme, car elle ne voulait surtout pas se stabiliser avec une famille, une maison et des enfants. Elle a préféré continuer son engagement au mode de vie anticonformiste.

Je te dirais peut-être une trentaine de partenaires sexuelles, comme des fuckfriends. Il y en a que c'était juste des one-nights, mais il y en a aussi beaucoup que c'était juste deux-trois semaines et après ça c'était fini. Aussitôt que je me faisais dire : « Ah, je m'attache à toi », moi je m'en vais. [...] Un de mes vrais chums, c'était mon fuckfriend au début. C'était quelqu'un totalement opposé de moi, une belle apparence, il s'habillait bien, il travaillait, il était sérieux. Lui il voulait que ça devienne plus sérieux, mais moi je ne voulais pas, parce que justement il était trop différent de moi, dans ma tête ça ne fittait pas... Après six mois, j'étais encore avec lui ce qui était relativement rare parce que moi je toughais deux ou trois semaines avec un gars... Alors, après six mois je me suis dit : « pourquoi pas... je vais essayer ». Mais ça n'a pas duré super longtemps, parce qu'il voyait trop big : mariage, enfants, maison, travail, toute la patente et ça m'a fait peur, alors je suis partie... (Martine, 24 ans)

Si les jeunes de cette figure rapportent de nombreuses activités sexuelles en situation de rue, tous condamnent fortement le recours aux transactions sexuelles. Selon eux, les transactions sexuelles, et particulièrement la prostitution, sont considérées comme un

acte irrespectueux de soi. À cet effet, il importe de préciser que sur les neuf jeunes femmes de cette figure, cinq d'entre elles n'ont jamais eu recours aux transactions sexuelles, tandis que les quatre autres en ont fait usage pour obtenir de la drogue¹⁶. Pour sa part, Émilie indique n'avoir jamais eu recours aux transactions sexuelles, même si elle a été sollicitée à plusieurs reprises. Selon elle, cette pratique sexuelle est dénigrante et irrespectueuse. Comme d'autres jeunes de cette figure, Émilie précise avoir utilisé d'autres tactiques de débrouillardise, comme la pratique de la quête, pour obtenir de l'argent. Le témoignage d'Émilie montre donc que les transactions sexuelles vont à l'encontre du mode de vie anticonformiste des jeunes de cette figure, en plus de s'inscrire en porte-à-faux avec les tactiques de groupe au sein desquelles le réseau d'amis constitue une source d'entraide et de soutien.

Je n'ai jamais fait de la prostitution, mais j'ai eu beaucoup de propositions... Par exemple, « ça te tentes-tu de faire du cash facile? » ou des affaires de même pendant que j'étais en train de quêter. [...] Si je ne l'ai jamais fait, c'est le respect de moi-même... Et mon cash, je peux le faire d'une autre manière que ça. Ça va prendre plus de temps, sauf que je ne vendrais pas mon corps pour de l'argent... je ne vendrais pas mon corps tout court... Je n'envoie pas chier le monde qui le fait, parce que c'est leur décision, sauf que moi je trouve ça dégueulasse... (Émilie, 18 ans)

Certains jeunes de cette figure témoignent du fait que l'amour peut constituer une source de sortie de rue. En effet, malgré le fait que la situation de rue constitue une expérience d'identification, certains jeunes expliquent que leurs relations amoureuses leur ont donné une motivation à se stabiliser à l'extérieur de la rue. Par exemple, Amélie indique être actuellement en processus de rupture avec son groupe d'amis de la situation de rue. Selon elle, son présent partenaire amoureux, qui n'est pas issu de la situation de rue, lui permet d'apprendre beaucoup sur elle-même, ce qui la motive à vouloir quitter son ancien mode de vie anticonformiste. Ce faisant, il est possible de croire que l'expérience

¹⁶ Si ces quatre jeunes femmes témoignent de la figure de l'engagement, leurs propos montrent qu'elles ont aussi navigué, à un moment de leur trajectoire, vers la figure de l'enfermement. En effet, l'envahissement de la consommation de substances a fait en sorte qu'elles ont été contraintes de recourir aux transactions sexuelles pour se procurer de la drogue. Par contre, lorsqu'elles faisaient l'expérience de la figure de l'engagement, elles n'ont pas eu recours aux transactions sexuelles.

amoureuse peut constituer un processus de reconnaissance et d'identification qui peut venir potentiellement remplacer celui effectué par l'expérience de rue.

Parce que moi, je commence à faire un break, parce que le monde de la rue ce sont des connards... Moi, j'ai décidé de passer à autre chose dans ma vie... J'ai pris un break et je fais un gros ménage... je suis en train de faire un gros gros gros ménage dans ma vie, surtout du monde de la rue. Moi j'aimerais ça être intervenante de rue. [...] Le gars avec qui je suis présentement, il étudie en sociologie. Des fois il a des opinions que je ne suis pas trop d'accord... mais il m'apprend beaucoup... C'est pour ça qu'en ce moment, il est bien important ce te gars-là... Il m'apprend beaucoup à vivre et à penser sur moi-même... Je trouve ça important, je lui dis tout le temps, je lui dis : « merci, de ce que tu m'apportes »... (Amélie, 20 ans)

4.4.3 La synthèse de la figure de l'engagement

Au terme de cette analyse, nous avons vu que l'expérience des jeunes de cette figure se traduit par un engagement au mode de vie anticonformiste de la situation de rue. Le concept d'engagement évoque ici une appartenance commune à un mode de vie où les valeurs et les attitudes sont organisées autour d'une revendication contre le système capitaliste. Les relations sociales de ces jeunes ne traduisent donc pas une conception en termes « d'une organisation mobile et changeante qui est elle-même une fonction des activités et des problèmes à résoudre » (Lucchini, 1993 : 81). D'ailleurs, les jeunes de cette figure décrivent leur situation de rue comme une expérience positive qui suscitent chez eux l'impression de faire partie d'une famille à la marge de la société. Comme d'autres travaux l'ont montré (Bellot, 2001; Ensign, 2000; Kidd et Davison, 2007; Levac et Labelle, 2007; Parazelli, 2000; Smith, 2008), les témoignages des participants montrent que cette famille fictive offre à ces jeunes une occasion de rompre avec l'isolement de la situation de rue, ainsi qu'une expérience d'acceptation, de socialisation, de soutien et d'écoute par des pairs qui partagent un mode de vie similaire. Ce constat n'est pas sans rappeler le concept de « socialisation marginalisée » de Parazelli (2002) qui rend compte du fait que les pairs en situation de rue constituent le point de repère central pour la recomposition identitaire des jeunes. De façon similaire à ce que propose Bellot (2001 : 269), les jeunes de cette figure adoptent les valeurs anticonformistes de la situation de rue afin de se reconnaître socialement, de crier qu'ils

existent et qu'ils sont quelqu'un. Bref, c'est par le biais de l'engagement à ce mode de vie en marge de la société que ces jeunes tentent de se construire une identité positive.

En ce qui concerne l'amour et la sexualité, les témoignages des jeunes de cette figure illustrent que leurs expériences intimes s'inscrivent en continuité avec leur processus d'intégration au mode de vie anticonformiste de la situation de rue. De façon similaire à leurs relations amicales, leurs relations amoureuses et sexuelles participent également au processus de « socialisation marginalisée » (Parazelli, 2002) de ces jeunes. À titre d'exemple, certains jeunes mentionnent que leurs partenaires intimes jouent le rôle de « partenaires de rue » avec lesquels ils apprennent les différents codes sociaux de la situation de rue. Cet exemple illustre que, pour ces jeunes, les partenaires intimes représentent non seulement une réalité possible en situation de rue, mais aussi une réalité qui leur permet d'afficher explicitement leur engagement au mode de vie anticonformiste. L'intimité est ainsi vécue comme un espace d'identification qui permet aux jeunes de se construire une identité positive par l'intégration au mode de vie anticonformiste de la situation de rue.

Par ailleurs, les jeunes de cette figure font preuve d'une grande réticence à l'égard des transactions sexuelles. Il est possible de croire que, pour les jeunes de cette figure, ces pratiques sexuelles vont à l'encontre de l'intégration au mode de vie anticonformiste de la situation de rue, car elles n'impliquent pas le soutien et l'entraide du groupe de pairs. Bien au contraire, il semble que pour ces jeunes, les transactions sexuelles renvoient à une pratique individualiste inscrite dans la logique capitaliste de la société contemporaine. Par conséquent, les jeunes de cette figure disent rejeter ardemment cette pratique sexuelle qui va à l'encontre du fonctionnement et de l'éthique des jeunes adhérant au mode de vie anticonformiste. Autrement dit, pour les jeunes de cette figure, l'intimité n'est pas conçue en termes d'instrumentalisation ou de marchandisation, mais plutôt en termes de « subjectivité » où chaque partenaire de la relation permet à l'autre de se découvrir et de se développer.

4.5 LA FIGURE DE L'ENFERMEMENT

Cette figure comprend quatorze jeunes (8 femmes; 6 hommes) en situation de rue : Alexia, Audrey, Benoît, Caroline, Christian, François, Jessica, Lili, Luc, Lucie, Marie, Martine, Paul et Sébastien. Ces jeunes sont âgés de 19 à 27 ans (moyenne = 23 ans) et cumulent de 1 à 12 années d'expérience en situation de rue (moyenne = 6 ans). Cette figure est caractérisée par une consommation envahissante de drogues et une expérience d'enfermement en situation de rue. En réaction à cet envahissement de la drogue, les jeunes de cette figure rapportent investir les expériences intimes, notamment les transactions sexuelles, afin de répondre à leur dépendance aux substances. Pour cette figure, c'est le récit de Benoît qui a servi de point de référence pour rédiger le type-idéal de l'enfermement.

Encadré 4.5. L'histoire de Benoît

Âgé de 27 ans, Benoît est en situation de rue depuis l'âge de 23 ans. Son passage à la situation de rue s'organise, au départ, autour d'une expérience familialiste au sein de laquelle il explique faire confiance aux autres jeunes. Toutefois, avec le temps passé en situation de rue, la consommation de drogues prend de plus en plus d'importance dans son expérience de rue. Benoît se voit alors envahi par une consommation de drogues qui prend le contrôle de sa réalité quotidienne. L'ensemble de ses activités naguère consacrées au plaisir et aux festivités se voit maintenant assujetti à l'envahissement de la drogue. Benoît explique devoir organiser son temps et son énergie à la recherche d'argent pour répondre à sa dépendance à la drogue. Cet envahissement fait en sorte qu'il se retrouve de plus en plus isolé des autres jeunes en situation de rue. Par crainte de se faire trahir par un ami, Benoît préfère réduire ses contacts sociaux à des relations centrées sur les « affaires », ce qu'il désigne comme des « partenaires de rue ». Devant cet envahissement de la drogue, il explique vivre la situation de rue comme une expérience de malheur et de méfiance, ce qui, paradoxalement, l'encourage à consommer davantage pour masquer sa souffrance. Benoît explique vouloir rompre avec la consommation de drogues pour se stabiliser à l'extérieur de la situation de rue. Il aspire à une relation amoureuse et familiale qui lui ferait oublier son passage à la

situation de rue. Cependant, Benoît indique avoir de la difficulté à y parvenir, car sa dépendance à la drogue est d'une telle force qu'elle l'empêche de mobiliser les actions nécessaires à sa sortie de rue.

En réaction à l'envahissement de sa consommation de drogues, Benoît investit l'intimité sous forme de transactions sexuelles. Il indique avoir utilisé la sexualité comme une monnaie d'échange pour obtenir de la drogue. À cet effet, Benoît donne l'exemple d'un homme avec lequel il a construit une relation d'affaires basée sur des relations sexuelles en échange de substances. Pendant la durée de cette relation, Benoît considérait cet homme comme son « pourvoyeur » de drogue. Par ailleurs, en raison de son envahissement de la drogue et de ses transactions sexuelles, Benoit n'a pas eu l'occasion de créer de véritables relations amoureuses en situation de rue. Il indique que, même s'il a éprouvé des sentiments pour des jeunes filles en situation de rue, sa consommation de drogue l'empêchait d'investir temps et énergie pour bâtir une relation amoureuse. C'est lorsqu'il réduit sa consommation de drogues qu'il dit être capable de s'investir dans une relation intime, car cette dernière permet de remplacer sa dépendance à la drogue. Toutefois, dès qu'il se voit confronté à une rupture amoureuse, Benoît recommence à consommer de la drogue pour masquer sa souffrance. Avec le temps, Benoit choisit donc volontairement de se désintéresser de l'amour pour se consacrer uniquement à la quête de la drogue. Au moment de l'entrevue, Benoît explique avoir réduit sa consommation de drogues et mentionne aspirer, de plus en plus, à une relation amoureuse à l'extérieur de la rue au sein de laquelle il souhaite se sentir apprécié et reconnu.

4.5.1 La consommation de drogues comme expérience « totale »

Les jeunes de cette figure témoignent d'une consommation intensive de drogues. Si la plupart des participants rencontrés mentionnent consommer de la drogue de manière récréative, pour les jeunes de cette figure, la drogue ne constitue plus une source de plaisir et d'amusement, il s'agit surtout d'une tactique pour masquer leurs difficultés et leurs souffrances personnelles. En effet, ces jeunes disent consommer de la drogue en

réaction à des événements qui provoquent d'importants chocs émotionnels (par exemple, des ruptures amoureuses, des conflits conjugaux, le décès d'une personne significative, etc.) ou en réaction au poids des conditions précaires de la situation de rue. Pour ces jeunes, la drogue représente une béquille sur laquelle ils peuvent se reposer et qui leur permet de passer au travers des épreuves et des blessures auxquelles ils sont confrontés. Par exemple, Lucie raconte, avec beaucoup d'émotions, que les décès de sa mère et de sa grand-mère, ainsi que l'emprisonnement de son partenaire amoureux, ont été des éléments déclencheurs pour une reprise de consommation quotidienne d'héroïne. Comme d'autres jeunes de cette figure, le témoignage de Lucie évoque l'importance que prend la consommation de drogues pour réduire leurs souffrances personnelles.

En ce moment, je fais de l'héro. Ma mère est morte il y a moins d'une semaine. J'avais arrêté de consommer, mais depuis qu'elle est morte, je consomme tous les jours. Ma mère, [c'était une personne importante]... Et depuis un mois, j'ai recommencé à consommer... Depuis janvier mon chum est rentré en prison, ça l'a été un gros coup au début. Après ça, ma mère est décédée. Et cinq jours après que ma mère est décédée, ma grand-mère est décédée aussi (silence). Pardon, j'ai de la misère à digérer tout ça... (Lucie, 25 ans)

L'importance de la drogue conduit certains d'entre eux à consommer une diversité de substances afin d'obtenir un « buzz ». Cette « quête du buzz » n'évoque pas tant l'idée de la découverte de nouvelles sensations que la recherche d'un état second où les jeunes peuvent, pour un certain temps, oublier leur détresse. Par exemple, Jessica explique avoir consommé des capsules écrasées d'acétaminophène et d'ibuprofène, ainsi qu'avoir inhalé le médicament de sa pompe asthmatique. Selon elle, cette méthode de consommation était une pratique de dernier recours qui lui permettait d'obtenir un « buzz »¹⁷ suffisamment important pour l'endormir et lui faire oublier son état de détresse. De la même façon que d'autres jeunes de cette figure, Jessica précise que la consommation de drogues lui permettait de gérer sa souffrance personnelle, voire ses idées suicidaires.

Des Tylenols! Des Tylenols écrasées, je les sniffais. Avec des amphétamines, des

¹⁷ Le terme de « buzz » renvoie à la sensation de plaisir reliée à la consommation de drogue (Levac et Labelle, 2007 : 347).

Advils. Une chose que je peux te dire c'est que j'étais rendue à mélanger les Tylenols avec mes médicaments réguliers pour ma santé mentale, je faisais tout un mélange, je les écrasais comme il faut là... J'étais rendue à sniffer mes médicaments en dernier de tout avec les Tylenols, je faisais un mélange avec tout ça et je me faisais une ligne. À un moment donné, je n'étais vraiment pas bien et je n'avais rien sur moi, la seule affaire que j'avais, c'était mes pompes [pour l'asthme]. Alors, je les prenais et je les vidais au complet. Après, je m'endormais. Il y a une étape où j'étais plus suicidaire, je faisais ça pour avoir un « buzz ». C'était difficile. (Jessica, 20 ans)

Pour les jeunes de cette figure, la consommation de drogues représente une expérience envahissante où la dépendance aux substances prend le dessus sur l'ensemble de leurs activités. En effet, ces jeunes indiquent mobiliser une grande partie de leur organisation quotidienne pour la recherche d'argent nécessaire à payer leur consommation de drogues. L'envahissement de la drogue est d'une telle importance pour ces jeunes qu'ils disent négliger la gestion de leurs besoins essentiels, comme de s'héberger, s'alimenter, se vêtir et se laver. Cet envahissement n'est pas sans rappeler ce que Castel (1998 : 25) a décrit comme une « expérience totale » de consommation de drogues, c'est-à-dire « la recherche et la consommation du produit qui parasitent l'ensemble des relations au monde d'un individu et mettent toute sa vie au service de cette passion ». Cette analyse de Castel (1998) trouve écho dans les témoignages des jeunes de cette figure : ils décrivent une expérience de consommation de drogues qui vient « parasiter » l'ensemble de leurs activités. Par exemple, Sébastien indique que sa consommation de drogues est devenue tellement importante que son rapport à la situation de rue est passé d'une logique de « gangster » à une logique de « money maker ». Sébastien explique que ses journées sont actuellement consacrées uniquement à la recherche d'argent afin de se procurer de la drogue.

Non, je ne suis pas un gangster, j'ai passé ce temps-là... Je ne suis plus un gangster, moi je suis maintenant un « money maker »... Moi, c'est l'argent, je ne vis que pour l'argent. Ma première question en me levant le matin, en m'ouvrant les yeux, c'est : « Qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui pour faire de l'argent? Comment je vais faire de l'argent aujourd'hui? », là est la question. C'est la première question chaque matin en me levant... Mais ça en vient tout le temps à consommer... au moment où j'ai 20 piasses dans les poches, je me dis qu'il ne faut pas que je fasse une puff, mais quand le dealer passe, ah shit! Avec 20 piasses, je vais m'acheter une roche, avec 10 piasses je vais m'acheter un gramme

de pot... voici mon plan pour le restant de la soirée. [...] Dans la journée, je mange Chez Pops ou au Rock... sinon je ne mange pas du tout (silence). Mais, des fois je passe [la journée] sans manger, ce que je trouve, j'y vais... (Sébastien, 19 ans)

Pour certains jeunes de cette figure, l'envahissement de la drogue prend une telle ampleur qu'elle les amène à modifier leur rapport à la situation de rue. Plusieurs jeunes faisant l'expérience d'autres figures se retrouvent, à un moment ou un autre, dans la figure de l'enfermement¹⁸. Pour ces jeunes, le déplacement vers la figure de l'enfermement provoque un sentiment de honte, car ils considèrent que ce comportement est dégradant et aliénant. En effet, les jeunes expliquent que l'expérience totale de la drogue a fait en sorte de modifier leur image sociale, passant de « jeune en situation de rue » à « consommateur de drogues ». Ce déplacement dans le vocabulaire traduit, entre autres, le changement identitaire qui s'est opéré chez les jeunes par l'envahissement de la consommation de drogues. Par exemple, Sébastien rapporte être passé d'un « boss de rue » à un « crackhead » en raison d'une consommation importante de crack. Selon lui, cette transformation lui donne l'impression d'être assouvi à la drogue; il se désigne d'ailleurs comme un client plutôt qu'un fournisseur. Si, avant sa consommation de drogues, il se décrivait comme un jeune doté d'une image sociale de réussite, l'envahissement de la drogue l'amène à se sentir comme un déchet et un moins que rien. De façon similaire à d'autres jeunes de cette figure, Sébastien rapporte que l'expérience totale de la drogue fait en sorte qu'il se voit de plus en plus aliéné à la toxicomanie, ce qui l'amène à se couper de son réseau social.

Moi, je suis partie d'en haut, pour m'en aller en bas, pour remonter un peu et pour redescendre plus bas... Tu comprends, je suis rendu avec une étiquette moi, une étiquette de consommateur... Je suis un « crackhead »... On m'identifie comme ça maintenant. Avant, j'étais un « boss de rue », c'est moi qui loadais le monde. [...] Je suis tombé de boss de rue à crackhead, parce que je me suis mis à fumer du crack... Un crackhead, tu es de la marde, tu n'es rien, tu es un client, tu es une

¹⁸ Parmi les 14 jeunes de la figure de l'enfermement, 9 d'entre eux ont aussi témoigné d'autres figures de l'intimité. Plus précisément, 3 jeunes se retrouvent dans la figure de l'engagement, 2 jeunes dans la figure de la réussite criminelle, 1 jeune dans la figure du retrait et 3 jeunes dans la figure de la survie. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, cette mouvance pose une réflexion sur la fluidité des figures de l'intimité chez les jeunes en situation de rue et sur le rapport que la drogue entretient dans cette articulation.

source d'argent (rire) le monde se câlissent de toi sauf le premier [du mois]. J'ai perdu mes amis... j'ai perdu toute réputation de qui j'étais... j'ai perdu confiance en tout le monde. [...] Mes chums du temps où je vendais de la dope, ils savent que je suis un crackhead, je suis étiqueté crackhead, c'est rendu que je fais des clients... Ils ne veulent rien savoir... (Sébastien, 19 ans)

Devant l'envahissement de la consommation de drogues, les jeunes de cette figure témoignent d'une expérience de rue empreinte de méfiance. Pour certains de ces jeunes, la peur de se faire exploiter, trahir ou manipuler par d'autres jeunes vient fragiliser leurs relations sociales. Comme ils se voient « enfermés » dans une organisation quotidienne d'acquisition de drogues, ces jeunes rapportent être continuellement méfiants que d'autres jeunes viennent les voler ou les empêcher de consommer. Par exemple, Benoît explique que la situation de rue est « malsaine » et « destructrice » en raison du fait qu'elle favorise une conception individualiste des rapports sociaux. Selon lui, il est important de bien choisir les personnes en qui l'on fait confiance, car l'envahissement de la drogue peut venir prendre le dessus sur les liens amicaux.

Je peux quand même te dire que la rue, c'est tellement malsain, tellement destructeur... Il y a des valeurs que je pensais que j'avais dans la rue et qu'au fond ce n'était pas mes valeurs. C'était « Me, Myself and I » et tu ne fais confiance à personne. Et tout le monde est des pourris. [...] Je pense que tu peux demander à n'importe qui ayant été dans la rue, il n'y a pas grand monde qui peut dire qu'il fait [confiance aux autres]... Parce que les relations sont tellement fragiles. [...] Mais, dans mes débuts, j'ai fait confiance à des amis, trop vite. Quand ça fait deux heures que tu connais la personne et que tu lui donnes deux cents piastres... C'est là que tu sais que tu viens de te faire avoir... Tu vas espérer qu'il va revenir sur le coin de la rue, mais au bout de 5 jours... C'est parce que quand tu es sur le manque, tu es prêt à n'importe quoi... (Benoît, 27 ans)

Relativement à cette expérience de méfiance, les jeunes de cette figure témoignent d'un désir de stabilisation à l'extérieur de la rue, mais auquel l'envahissement de la drogue fait obstacle à court terme. D'un côté, plusieurs de ces jeunes rapportent l'importance de réduire leur consommation de drogues afin de rompre avec une logique d'enfermement en situation de rue. Selon les témoignages des jeunes, leur volonté d'arrêter la consommation de drogues se conjugue à l'importance d'une stabilisation résidentielle, financière et émotionnelle. Par exemple, Marie explique avoir réduit sa consommation

de drogues : elle est passée de l'injection et de l'inhalation de cocaïne à la consommation de cannabis. Selon elle, cette réduction de drogue s'inscrit dans un processus de stabilisation à partir duquel elle souhaite se créer un nouveau réseau social en dehors de la toxicomanie. D'ailleurs, Marie précise vouloir retourner à l'école pour devenir intervenante sociale. De la même façon que les autres jeunes de cette figure, Marie souhaite ardemment quitter l'enfermement de la situation de rue et l'envahissement de la consommation de drogue pour se stabiliser.

Maintenant que je ne consomme plus, je vois ça autrement. J'aimerais ça me refaire un nouveau cercle d'amis, parce que toutes les personnes que je connais, ce sont tous des personnes qui ont consommé ou qui consomment. Il n'y a pas juste ça dans la vie. [...] Non, je ne consomme plus... bien, je fume du pot une fois de temps en temps, mais c'est très rare. [...] Je prends du pot une à deux fois par semaine. Je fume mettons, trois joints par semaine. [Avant, je faisais de la] cocaïne par intraveineuse et je fumais du crack. [...] J'aimerais retourner à l'école pour finir mon secondaire... Mais j'aimerais aussi faire un cours pour devenir préposée aux bénéficiaires, mais mon vrai projet que j'aimerais faire... c'est être intervenante au pénitencier. Mais pas une intervenante comme les autres, moi, j'aimerais ça faire de la réhabilitation sociale. J'aimerais m'ouvrir une maison d'hébergement de courte durée pour les personnes qui sortent du pénitencier... (Marie, 23 ans)

Par contre, si plusieurs jeunes de cette figure aspirent à une stabilisation à l'extérieur de la rue, un certain nombre d'entre eux rapportent que leur avenir à court terme n'est envisagé qu'à l'intérieur de l'emprise de la consommation de drogues. Ce faisant, les témoignages de ces jeunes montrent que, malgré leur volonté de rompre avec la situation de rue, l'envahissement de la drogue semble les maintenir dans une logique d'enfermement. Par exemple, Sébastien indique avoir comme ambition de quitter la rue, d'intégrer le marché de l'emploi légal et d'établir une relation intime stable avec une partenaire qui l'aime et l'apprécie. Toutefois, il explique avoir beaucoup de difficulté à y parvenir, car son expérience totale de la drogue fait obstacle à la mise en place d'actions concrètes pour l'amener à rompre avec la situation de rue. Pour ce faire, Sébastien mentionne avoir besoin du soutien d'un intervenant pour l'accompagner dans son processus de sortie de rue, car, sans aide extérieure, il ne pense pas être capable de rompre avec l'emprise de la consommation de drogues. Comme d'autres jeunes de cette

figure, Sébastien rapporte avoir de la difficulté à entrevoir son avenir, car son quotidien l'amène à se concentrer uniquement sur la gestion de sa dépendance à la toxicomanie.

Moi, je n'en ai pas d'avenir... je n'ai aucun avenir, pas pour l'instant en tout cas... Je sais que j'ai un bel avenir, je sais que je vais devenir quelqu'un de bien... C'est juste que c'est dur de m'en sortir, j'ai vraiment de la misère à m'en sortir. J'ai trop de souffrances, j'ai mal en dedans et je ne suis pas capable de guérir, parce que je suis trop gelé... Je consomme tellement que c'est rendu que je fais du smack [de l'héroïne]. [...] J'aimerais ça être capable [d'arrêter de consommer], mais... Mon plan, pour être capable de m'en sortir : premièrement, je sors d'ici, deuxièmement, j'ai un emploi que j'aime, troisièmement, j'ai une femme que j'aime, qui m'aime et mes parents sont là pour moi... Tout ce que ça prend, c'est l'appui de quelqu'un à l'extérieur, un intervenant, un psychologue, un thérapeute... parce que tout seul, je n'arrive à rien, tout seul je suis encore ici en train de me geler. [...] [Mais à court terme], je n'ai pas de plan, c'est faire le plus d'argent possible pour pouvoir me geler... À court terme, mon but, c'est ma prochaine puff... C'est faire de l'argent pour me geler... pour être franc, c'est ça (silence). (Sébastien, 19 ans)

4.5.2 La marchandisation de l'intimité pour la consommation de drogues

En réaction à l'envahissement de la consommation de drogues, les jeunes de cette figure rapportent un investissement de l'expérience intime pour répondre à leur dépendance aux substances. Dans ce contexte, ces jeunes mentionnent faire usage de transactions sexuelles pour obtenir soit de la drogue, soit de l'argent nécessaire à se procurer de la drogue. L'expérience totale de la drogue fait en sorte que ces pratiques sexuelles représentent, pour ces jeunes, un « choix contraint » (Parazelli, 2002 : 47). Ce paradoxe entre la liberté et la contrainte s'explique par le fait qu'ils ont l'impression de ne pas avoir d'autres recours possibles que celui des transactions sexuelles, qu'ils jugent par ailleurs irrespectueux, pour répondre à l'envahissement de la consommation de drogues. La question du choix se voit ainsi réduite, voire dissoute, en raison de l'importance de la drogue qui enferme ces jeunes dans une logique de dépendance. Par exemple, Lili explique avoir commencé à faire des transactions sexuelles suite à une consommation envahissante de cocaïne. Lili précise que, si cela n'avait été de l'emprise de la drogue, elle n'aurait pas eu recours aux transactions sexuelles.

Quand j'ai commencé à me tenir dans la rue, j'ai aussi [commencé] à consommer

à Berri. Je suis tombée dans le crack et j'ai commencé la prostitution comme ça. J'allais Chez Pops et au Bunker, je me tenais avec du monde de la rue. J'ai « enduré » ça un bout. [...] C'est sur que, quand je faisais ça, je n'allais vraiment pas bien. Moi, je crois que tu ne peux pas faire ça quand tu es heureux. Moi, quand je suis heureuse, je n'ai pas envie d'aller consommer et je n'ai pas envie d'aller me prostituer, mais quand je suis vraiment bas, je m'en fous. Je ne peux pas dire que je souffrais avec ça, je m'en foutais... Je n'étais pas heureuse avec mon style de vie, je ne ferais pas ça si je suis en amour ou si ça va bien dans ma vie. Je n'ai pas besoin de ça... C'était vraiment pour la drogue, parce que c'est le besoin d'argent. [...] Je veux dire, moi, j'ai un problème de toxicomanie. C'est le problème de toxicomanie qui m'a apporté à la prostitution. Je n'irais pas faire ça pour mettons me payer un bateau, des études ou n'importe quoi. Dans mon cas, la prostitution c'était vraiment pour la consommation, la déchéance, l'autodestruction... (Lili, 24 ans)

Si les transactions sexuelles sont vues comme une tactique pour obtenir de la drogue, la consommation de drogues, quant à elle, devient, pour plusieurs jeunes de cette figure, nécessaire à l'accomplissement des transactions sexuelles. En effet, ces jeunes expliquent que la drogue devient souvent une béquille permettant de soulager à la fois leurs souffrances et leurs inhibitions afin d'être capable de réaliser les transactions sexuelles. Dans ce contexte, on constate que le rapport entre la drogue et les transactions sexuelles constitue un cercle vicieux qui vient enfermer les jeunes dans une expérience d'aliénation. Les témoignages de ces jeunes illustrent qu'il devient souvent difficile, après un certain temps, de démêler ce qui appartient à la consommation de drogues et ce qui appartient aux transactions sexuelles, tant l'un et l'autre s'entremêlent dans un chassé-croisé complexe. Par exemple, Alexia explique que la consommation de drogues lui permettait de « geler » ses inhibitions, ce qui, par conséquent, lui permettait de créer la distanciation émotionnelle nécessaire pour « jouer son personnage » de masseuse érotique. Par contre, Alexia raconte qu'après un certain temps, les transactions sexuelles servent non seulement à obtenir de la drogue afin de répondre à la dépendance, mais aussi pour être capable de continuer à réaliser ces pratiques sexuelles. Alexia précise que ce cercle vicieux n'a fait qu'encourager sa consommation de drogues, ce qui, par le fait même, a renforcé la nécessité des transactions sexuelles. Alexia indique que la prise de drogue ne l'a toutefois pas empêché de réduire sa souffrance, l'une des raisons initiales qui l'ont conduit à consommer. Comme d'autres jeunes de cette figure, le témoignage d'Alexia illustre le rouage complexe qu'entretiennent la drogue et les transactions sexuelles chez

les jeunes de cette figure, jusqu'à créer une expérience d'enfermement où les jeunes ne voient plus comment s'en sortir.

J'avais commencé à me geler la face, ce n'est pas facile d'avoir à faire ça [des massages érotiques] et d'avoir à jouer une fille sensuelle et sexy. Tu ne l'aimes pas la personne, tu ne l'as jamais vue de ta vie, c'est difficile, la gêne se met [de la partie], fait que j'aimais mieux me geler. J'étais alors happy avec tout le monde! [...] Ces gars-là ne m'attirent pas, la seule chose qui m'attire, c'est leur argent! Je ne l'aime pas ce gars-là, je vais faire semblant que je l'aime ben gros et que je suis célibataire, mais c'est juste pour avoir mon argent, parce que si je lui dis que je ne suis pas célibataire, où je vais la faire mon argent, où je vais la prendre cet argent-là pour me geler la face. [...] Mais, moi, ce que je n'aimais pas, c'est me voir gelé à ce point-là. C'est de voir que j'étais rendue à ce point là... Au début, j'avais commencé parce que je voulais oublier, j'étais frustrée, je me disais en prenant une peanut, je ne pense pas à ça [les massages érotiques], mais dans le fond, tu y repenses autant! Ça te revient tout le temps dans la tête, oui tu es gelée, mais les événements se repassent et ça vient te chercher en dedans, alors je prends une petite peanut, ça va calmer le jeu. (Alexia, 23 ans)

De façon générale, les transactions sexuelles pour la consommation de drogues constituent une pratique jugée irrespectueuse par les jeunes de cette figure. En effet, plusieurs de ces jeunes rapportent que les transactions sexuelles vont à l'encontre de leurs propres valeurs et principes de vie. À cet effet, certains de ces jeunes mentionnent ressentir de la honte, tandis que d'autres disent avoir de la difficulté à se pardonner le recours aux transactions sexuelles. Selon leurs discours, l'humiliation associée aux transactions sexuelles est accentuée selon les motifs qui poussent les jeunes à utiliser cette pratique sexuelle. Par exemple, Lili explique que, selon elle, le recours aux transactions sexuelles pour répondre à des besoins de survie est moins humiliant que pour répondre à des besoins de consommation de drogues. Dans ce contexte, on comprend que, si la consommation de drogues contraint les jeunes à recourir aux transactions sexuelles, ce motif est jugé, par les jeunes de cette figure, moins légitime que celui de la survie. Il est possible de comprendre ce constat par le fait que la consommation de drogues favorise l'enfermement des jeunes en situation de rue, comparativement à la survie qui vise une stabilisation à l'extérieur de la rue.

Des fois, on ne se respecte pas, parce que tu as juste le goût de consommer, des fois tu te ramasses dans des méchantes histoires. Il y a des filles qui ne consomment pas, elles peuvent se respecter là-dedans, elles peuvent se pogner des gars qui sont cutes. Elles se respectent. Comme elles ne consomment pas, elles ne font pas du crack ou de l'héro, elles vont se ramasser avec un gars qui les oblige à licher les pieds. Moi je n'ai jamais fait ça, je mets ça au pire là. Ça pourrait faire des flashes, « ah fuck men, pourquoi j'ai fait ça », mais comme elles étaient tellement en manque, elles l'ont fait. (Lili, 24 ans)

Devant ce sentiment d'humiliation, quelques-uns des jeunes de cette figure expliquent cacher aux personnes significatives le fait qu'ils ont recours aux transactions sexuelles en situation de rue. Par exemple, Martine, qui témoigne aussi de la figure de l'engagement, rapporte avoir milité contre l'usage des transactions sexuelles et de l'injection de drogues, mais que, lorsque sa consommation de drogues est devenue envahissante, elle a eu recours, elle aussi, à cette tactique. De ce fait, elle indique avoir caché à ses amis et à son réseau social le fait qu'elle avait recours aux transactions sexuelles pour obtenir de la drogue. Selon son témoignage, Martine avait trop honte pour affronter le regard et le jugement de son groupe d'amis en raison du fait qu'elle accomplissait un acte qu'elle avait fortement dénoncé.

Il n'y a pas grand monde qui le sait [que j'ai fait de la prostitution], parce que j'ai été assez discrète là-dessus pour pas que le monde le sache (silence). C'était difficile, alors je ne veux pas vraiment... C'est tabou dans mon milieu, avec mes amis... Je me suis souvent battue contre les putes, contre les junkies, parce qu'on lutte contre ça. [...] Ce n'est pas que je le voulais, au contraire ça s'est imposé, je n'avais pas le choix... Mais, moi je le cachais [que je faisais de la prostitution], parce j'avais honte de moi... Je ne voulais pas que le monde le sache, au contraire, j'avais honte de moi, tellement honte de moi, et encore maintenant, il n'y a pas grand monde qui le sait... j'avais vraiment honte et j'ai encore honte de moi... (Martine, 24 ans)

En continuité avec ce sentiment de dépendance à la drogue, certains jeunes de cette figure mentionnent que les relations amoureuses en situation de rue sont envisagées comme une source de compensation affective. Certains d'entre eux se désignent d'ailleurs comme des « dépendants affectifs ». Ils expliquent que l'amour en situation de rue vient ainsi compenser, pour la durée des relations, l'emprise qu'exerce sur eux leur consommation de drogues. On comprend que pour les jeunes de cette figure, les

relations amoureuses viennent satisfaire certains besoins affectifs qui, habituellement, sont comblés par le biais de la consommation de drogues. Toutefois, ces jeunes expliquent que les relations intimes ne sont souvent pas basées sur un sentiment amoureux réciproque et authentique, mais plutôt sur un lien utilitaire qui permet de combler certains besoins personnels. Par exemple, Benoît mentionne que ses relations amoureuses en situation de rue lui permettaient de compenser affectivement pour les périodes où il ne consommait pas de drogues. Selon lui, il existe un rapport étroit entre la dépendance à la drogue et la recherche d'amour en situation de rue. Les relations amoureuses lui offraient donc l'occasion de réduire sa consommation afin de consacrer, temps et énergie, à sa partenaire.

J'ai eu une relation amoureuse, mais c'était plus une dépendance... parce que le fait était que, dans ce temps-là, c'était ma dernière année dans la rue, puis je consommais beaucoup moins. Je me suis rendu compte qu'en sortant avec quelqu'un, une fille ou avec un gars, ça remplaçait ma drogue, ça remplaçait ma consommation. J'étais tellement perdu et je ne me retrouvais pas. Ça fait qu'au lieu de me droguer, je me collais sur quelqu'un. J'allais chercher des émotions et un bien-être avec quelqu'un d'autre. [...] Parce que bien souvent les gens qui vont être dans la rue, la drogue qu'ils font va prendre tout leur temps. Mes relations que j'ai eues, elles n'ont pas toutes tourné autour de la drogue, mais tout mon temps tournait autour des relations. Ça fait que la façon que je le vois, c'est qu'au lieu de mettre toute mon énergie sur la drogue, je la mettais toute sur mes relations. Ça fait que je me dis que c'est pour ça qu'il y a un certain lien entre les deux : ce qui fait que mes relations m'ont apporté quelque chose autant que ma drogue. Je n'étais pas capable de m'en passer. Parce que les fois où je sortais avec une fille ou un gars, aussitôt que la relation ne marchait pas, j'allais me droguer. Et je me suis rendu compte que quand je sortais avec ces personnes-là, quand j'étais dans la rue, ce n'était plus rien que pour combler ma solitude. Ce n'était pas pour les bonnes raisons que je sortais avec ces personnes. (Benoît, 27 ans)

D'ailleurs, certains jeunes de cette figure mentionnent que l'expérience de consommation de drogues constitue un espace de rencontres intimes. En effet, les jeunes témoignent que du fait que, en se désignant eux-mêmes comme des consommateurs de drogues, ils ont tendance à côtoyer d'autres jeunes qui consomment eux aussi de la drogue. Par cette expérience totale de la drogue, la consommation devient ainsi un espace important de socialisation au sein duquel les jeunes sont amenés à côtoyer des partenaires intimes potentiels. Dans certains cas, cette dynamique de consommation ne

fait que renforcer l'expérience totale de la drogue dans la mesure où l'un et l'autre des partenaires s'encouragent mutuellement dans leurs activités de consommation. Par exemple, Marie explique avoir rencontré plusieurs partenaires amoureux dans le contexte de la consommation de drogues, étant donné qu'elle-même organisait son expérience de rue autour de la toxicomanie. Selon elle, le point d'intérêt qui l'unissait à ses partenaires n'était pas tant la réalité de la situation de rue, mais plutôt la réalité de la consommation de drogues. Si Marie décrit le plaisir qu'elle a vécu avec l'un de ses partenaires amoureux, elle mentionne également que cette rencontre a contribué à les encourager davantage à consommer de la drogue. Comme d'autres jeunes de cette figure, le témoignage de Marie illustre le rapport complexe qu'entretiennent la consommation de drogues et l'intimité en situation de rue où l'un et l'autre peuvent s'influencer, jusqu'à créer une logique d'enfermement.

J'ai eu beaucoup de chums dans le temps de ma consommation, puis c'était la consommation qui était pas mal [responsable] pour ça, qui était notre point commun. [...] L'un de mes chums, on s'est rencontré dans la consommation justement puis, on était bien ensemble malgré la consommation. Moi j'étais heavy quand je consommais, j'étais heavy, je n'arrêtais pas. Je ne dormais pas, jamais. Je pouvais passer 3 semaines debout à consommer, alors c'était laid. J'avais des tics nerveux. C'est la cocaïne qui fait ça aux nerfs. Le système nerveux est beaucoup atteint. Et, l'un de mes chums, on s'est rencontré dans un organisme et on a consommé ensemble et on se sentait bien ensemble... Lui, ça faisait un mois qu'il n'avait pas consommé. Moi, ça faisait juste une semaine. [...] Comme je consommais, alors c'est ce qui m'attirait, c'est du monde avec des problèmes. Parce que pour moi, la consommation, c'est un problème, c'est une maladie. Et quand tu es dans un milieu, tu es porté à attirer ce monde-là... Je ne voulais pas déconnecter de mon milieu. Je voulais rester avec du monde qui était dans mon milieu... (Marie, 23 ans)

Toutefois, pour les jeunes de cette figure, la consommation de drogues en situation de rue et son rapport aux transactions sexuelles rendent peu propice le maintien de relations intimes basées sur l'amour. Plusieurs de ces jeunes mentionnent que la consommation de drogues vient faire obstacle à la poursuite des relations amoureuses en situation de rue. En effet, les jeunes indiquent que l'envahissement de la drogue prend le dessus sur les sentiments amoureux qu'ils peuvent éprouver pour un partenaire intime. Leur discours met en évidence que l'expérience totale de la drogue vient monopoliser toute

l'énergie et tout le temps des jeunes, ce qui fait obstacle à un investissement affectif auprès d'une autre personne. Dans ce contexte, on comprend que l'emprise de la drogue prend toute la place dans leur réalité quotidienne, ce qui les empêche de maintenir dans le temps une relation amoureuse. Dans certains cas, l'envahissement de la drogue est tel qu'elle conduit certains jeunes à rompre avec une expérience amoureuse et familiale qu'ils considéraient pourtant très importante. Par exemple, Lucie raconte qu'elle a quitté sa fille et son partenaire amoureux pour retourner en situation de rue. Elle explique cette rupture en raison de l'envahissement de la drogue qui a « pris toute la place » dans sa vie. Comme d'autres jeunes de cette figure, l'expérience totale de la drogue de Lucie vient faire obstacle au maintien de ses relations amoureuses et familiales qui, pourtant, lui étaient chères.

Avec mon premier chum, ça l'a commencé... quand j'étais en fugue des centres d'accueil, il m'a hébergé chez eux. Ça a duré 3 ans. J'ai eu une petite fille avec lui... J'ai une fille, mais je ne la vois pas pour l'instant. Je l'ai laissé. Je suis partie pour revenir dans la rue. J'ai recommencé à consommer après avoir accouché de ma fille. Et la drogue a pris euh... a pris plus de place dans ma vie. J'ai choisi la drogue au lieu de ma fille, de ma famille, dans le fond... Parce que j'avais le goût de tripper, c'est tout. (Lucie, 25 ans)

4.5.3 La synthèse de la figure de l'enfermement

Au final, les jeunes de cette figure témoignent d'une consommation envahissante de drogues qui construit un rapport d'enfermement en situation de rue. De façon similaire à la conceptualisation proposée par Castel (1998), les témoignages des jeunes mettent en évidence une « expérience totale » de la drogue qui fait en sorte de « parasiter » l'ensemble de leurs activités quotidiennes autour de la réponse à la consommation de substances. Dans ce contexte, on constate que ces jeunes ne parlent pas tant de leur expérience de rue en elle-même que de leur expérience de consommation de drogues qui devient une expérience envahissante de leur réalité. À l'instar de l'analyse de Dubet (1994 : 168), on constate que, dans les témoignages des jeunes de cette figure, la consommation de drogues « constitue un espace où l'acteur ne semble socialement défini et où il n'existe plus que dans sa dépendance physique à un produit ou à ce qui est ainsi perçu ».

À l'instar de l'analyse de Bellot (2001), on constate que les jeunes de la présente figure rapportent se sentir enfermés en situation de rue en raison de l'envahissement de leur consommation de drogues. En dépit du fait qu'ils souhaitent quitter la situation de rue, ils ont de la difficulté à rompre avec l'expérience totale de la drogue pour être capable de mobiliser des actions leur permettant de sortir de la rue. En réaction à l'emprise de la consommation de drogues, les jeunes témoignent d'un rapport à la situation de rue qui se construit autour d'une expérience de souffrance, de méfiance et d'isolement social. D'ailleurs, l'expérience de l'investissement intime de ces jeunes, principalement organisé autour des transactions sexuelles, participe à ce sentiment de désespoir qui leur donne l'impression d'être prisonniers de la situation de rue.

En effet, les jeunes de cette figure disent investir l'expérience intime afin de répondre à l'envahissement de leur consommation de drogues. Pour ce faire, les jeunes ont recours aux transactions sexuelles soit pour obtenir directement de la drogue, soit indirectement en obtenant de l'argent leur permettant de se procurer de la drogue. De façon similaire à la figure de la survie, les expériences intimes des jeunes de la figure de l'enfermement évoquent également ce que Tabet (2004 : 7) conceptualise comme un « échange économique-sexuel », c'est-à-dire des « relations sexuelles impliquant une compensation ». Toutefois, ici, il ne s'agit pas d'une compensation pour la subsistance, mais plutôt d'une compensation pour consommer de la drogue. C'est l'emprise de la dépendance aux substances, ce que Castel (1998) désigne comme l'expérience totale, qui vient façonner ce rapport économique-sexuel chez les jeunes de cette figure.

Devant cette expérience totale de la drogue, on comprend que pour ces jeunes, il est difficile d'établir des relations amoureuses, puisque leur temps et leur énergie sont principalement consacrés à la quête du prochain « buzz ». Pour ceux d'entre eux qui construisent des relations amoureuses en situation de rue, ils peuvent se voir piégés dans une logique d'enfermement dans la mesure où le partenaire peut venir encourager, plutôt que réduire, l'emprise que la drogue exerce sur eux. Bref, la figure de l'enfermement dépeint des jeunes, hommes et femmes, qui ont recours aux expériences intimes pour

répondre à leur dépendance à la drogue, mais qui, paradoxalement, entretiennent un rapport d'enfermement en situation de rue.

CHAPITRE V
LA DISCUSSION :
UNE RÉFLEXION SUR LA PLURALITÉ DES EXPÉRIENCES INTIMES EN
SITUATION DE RUE

Cette étude vise à appréhender les articulations entre les expériences intimes et les expériences de rue des jeunes à Montréal. L'analyse des témoignages des trente-deux participants a permis d'identifier cinq figures de l'intimité en situation de rue. Le chapitre 4 a présenté ces figures de manière séparée les unes des autres, sans mettre en évidence les similitudes et les distinctions qui les sous-tendent. Il s'agissait essentiellement, à ce moment, de poser les principales caractéristiques de chacune de ces figures pour saisir la pluralité des articulations chez les jeunes en situation de rue à Montréal. En lien avec les travaux empiriques et théoriques sur la question, le présent chapitre veut apporter un éclairage supplémentaire sur les expériences intimes et les expériences de rue de ces jeunes. La première section présente une réflexion sur le croisement entre les types-idéaux dégagés dans le chapitre sur la présentation des figures de l'intimité. La deuxième section expose, quant à elle, une analyse de la mouvance des participants entre les figures de l'intimité, principalement à partir de la figure de l'enfermement. Finalement, la troisième section pose quelques limites à la démarche de recherche.

5.1 UNE RÉFLEXION SUR LES FIGURES DE L'INTIMITÉ EN SITUATION DE
RUE

Dans cette section, nous présentons une réflexion plus large sur le croisement entre les figures identifiées. Pour ce faire, nous avons identifié des recoupements entre les différentes figures selon les rapports que les jeunes entretiennent à l'égard de l'expérience de rue et de l'expérience intime. Ces recoupements ont permis de construire une modélisation où chacune des deux formes d'expériences étudiées renvoie à deux configurations différentes. Ces configurations témoignent de la variabilité du

sens donné par les jeunes en situation de rue quant à leurs expériences. Le tableau 5.1 présente la synthèse de la modélisation des figures chez les jeunes en situation de rue. Pour l'expérience de rue, nous avons identifié une « expérience intégrée » qui renvoie à une adhésion à la situation de rue et une « expérience rejetée » qui évoque la volonté de rompre avec la situation de rue. Pour ce qui est de l'expérience intime, nous avons identifié une « expérience subjectivée » qui témoigne d'un engagement affectif au sein des relations intimes et une « expérience objectivée » qui, au contraire, consiste en un détachement affectif. Cette modélisation offre l'avantage de réfléchir aux recoupements et aux distinctions empiriques et théoriques entre les différents types-idéaux en situation de rue.

Tableau 5.1. Synthèse de l'articulation entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes

	Intimité subjectivée	Intimité objectivée
Rue intégrée	Engagement	Réussite criminelle
Rue rejetée	Retrait	Survie

Il importe de préciser que, à l'intérieur de cette modélisation, chacune de figures de l'intimité propose une articulation singulière entre l'expérience de rue et l'expérience intimes. Par exemple, la figure de l'engagement est caractérisée par un croisement entre une expérience de rue intégrée et une expérience intime subjectivée. Pour sa part, la figure du retrait renvoie à une articulation entre une expérience de rue rejetée et une expérience intime subjectivée. Quant à elle, la figure de la réussite criminelle évoque un croisement entre une expérience de rue intégrée et une expérience intime objectivée. Finalement, la figure de la survie comprend une articulation entre une expérience de rue rejetée et une expérience intime objectivée. Pour sa part, la figure de l'enfermement ne sera pas directement abordée dans cette modélisation, car, comme nous l'avons présenté dans le chapitre 4, les jeunes qui en sont issus ne témoignent pas tant d'une expérience

de rue que d'un envahissement de l'expérience de la consommation de drogues. C'est par le recoupement entre ces figures qu'il a été possible de réfléchir à une conceptualisation plus large sur ce que signifie l'expérience de rue, ce que signifie l'expérience intime et ce que signifie, pour ces jeunes, l'articulation entre ces deux formes d'expérience.

5.1.1 De la rue intégrée à la rue rejetée

Dans cette section, nous discutons des deux configurations de l'expérience de rue que nous avons identifiées chez les participants. Ces configurations renvoient, d'une part, à une intégration à la situation de rue par la construction d'un sentiment d'appartenance à un groupe de pairs et, d'autre part, à un rejet de la situation de rue qui est considérée comme une expérience disqualifiante.

5.1.1.1 Une expérience de rue intégrée : la réussite criminelle et l'engagement

L'analyse des témoignages montre que les jeunes des figures de la réussite criminelle et de l'engagement évoquent une expérience d'intégration à la situation de rue. Ce concept « d'intégration » désigne ici un sentiment d'appartenance à un groupe de pairs en situation de rue. Ce constat rejoint les travaux qui montrent que les jeunes en situation de rue tissent de nombreux liens avec d'autres jeunes qui partagent leur réalité (Ennett et al., 1999; Kidd et Kral, 2002; Lucchini, 1993; Taylor-Seehafer et al., 2007). Toutefois, contrairement à certaines études qui indiquent que les jeunes en situation de rue construisent des rapports sociaux « en fonction des activités et des problèmes à résoudre » (Lucchini, 1993 : 81), les jeunes de ces deux figures évoquent plutôt des liens interpersonnels basés sur un « réseau d'identification et de soutien » (Bellot, 2005 : 8) constitué à la fois d'amis, de connaissances et de partenaires de débrouillardise. Ce réseau d'identification évoque, de façon semblable, ce que Rew et Horner (2003 : 92) décrivent comme une « communauté de pairs » pour désigner la création des liens significatifs entre les jeunes en situation de rue et la construction d'un sentiment d'acceptation par des pairs qui partagent une réalité similaire.

Ce réseau d'identification prend néanmoins des formes singulières pour chacune des figures identifiées. Plus précisément, pour les jeunes de la figure de la réussite criminelle, le réseau social est composé d'un groupe hiérarchisé et structuré, comme on peut le retrouver au sein des gangs de rue (Hamel et al., 1998 : 91). C'est d'ailleurs cette structure hiérarchique qui procure un sentiment de réussite chez les jeunes de cette figure, car ils ont l'impression d'acquérir un certain pouvoir sur les autres lors de leur ascension au sein du milieu criminel. Par contre, pour les jeunes de la figure de l'engagement, le réseau social n'est pas construit autour d'un rapport hiérarchique, mais plutôt autour d'un « cadre relationnel ouvert » (Bellot, 2005 : 8) au sein duquel les jeunes se lient d'amitié en raison de leur appartenance au mode de vie anticonformiste. À l'intérieur de ce réseau social, les jeunes de la figure de l'engagement rapportent un petit noyau d'amis auquel se greffent plusieurs connaissances périphériques. En dépit de la diversité des réseaux d'identification (criminelle ou anticonformiste), ces deux figures évoquent tout de même une expérience d'intégration à une vie de groupe.

Cette intégration fait en sorte que les jeunes de ces deux figures ne témoignent pas d'une expérience de désaffiliation ou d'isolement social en situation de rue (Lussier et al., 2002), ils disent plutôt compter sur un réseau d'amis qu'ils comparent à une expérience familiale. Différents travaux démontrent que cette représentation « familialiste » constitue une expérience significative d'identification permettant à ces jeunes de se reconnaître parmi des pairs partageant une réalité similaire. Cette expérience de rue intégrée semble témoigner de ce que Parazelli (2002 : 135-137) désigne comme un processus de « socialisation marginalisée », c'est-à-dire une démarche d'identification à des pairs qui constituent un point de repère central pour la recomposition identitaire des jeunes. Dans ce contexte, l'expérience de rue dépasse l'idée d'une quête de biens matériels pour survivre, mais témoigne plutôt, pour ces jeunes, d'une quête identitaire. À cet effet, plusieurs travaux indiquent que l'expérience de rue marque, pour certains jeunes, la construction d'une identité positive (Bellot, 2001; Colombo, 2008; Parazelli, 2002). En adhérant à des valeurs et des attitudes proposées par un groupe social, ces jeunes ne se considèrent plus comme des individus isolés, mais comme des membres d'une communauté qui partage une réalité similaire.

Inspiré par les analyses de Goffman (1973, 1975), on peut comprendre cette intégration à une expérience de groupe comme une tactique de « présentation de soi » favorable qui participe à construire une identité positive. L'appartenance à un groupe semble devenir le moteur d'un « renversement du stigmat » (Wieviorka, 2001) dans la mesure où tous les membres partagent la même réalité et, par conséquent, se voient acceptés et traités pour ce qu'ils sont et non pour la situation de vie à laquelle ils sont associés (Goffman, 1975). Par exemple, André ne se décrit pas comme un jeune en situation de rue, mais comme un « boss de rue » qui réussit à gagner de l'argent par la vente de drogues. De la même façon, Émilie ne se désigne pas comme une jeune femme en situation d'instabilité résidentielle, mais bien comme une personne qui adhère à un mouvement de contestation contre le système social capitaliste. Par l'association à un groupe de pairs, ces jeunes semblent marquer une adhésion à leur situation de vie et, ainsi, revendiquer leur appartenance à une identité collective. Comme le suggère Wieviorka (2001 : 166), il est possible de croire que ces jeunes font « le choix d'assumer publiquement une différence et signifient, par leur engagement, que le regard que porte sur elle la société ne doit plus, ne peut plus être méprisant ». Dans ce contexte, le « fardeau symbolique » (« symbolic burden »; Farrugia, 2010 : 2) associé à l'expérience de rue semble être renversé par le fait que les jeunes trouvent un appui auprès d'autres jeunes qui vivent une situation semblable à la leur (Rew et Horner, 2003).

Par cette démarche d'intégration, il est possible de croire que les jeunes de ces deux figures s'appuient sur leur groupe de pairs afin de les aider à faire face aux conditions de vie précaires de la situation de rue. D'ailleurs, les jeunes de ces deux figures témoignent très peu du poids de l'instabilité et de la précarité de la situation de rue, comme si le réseau social leur fournissait les moyens nécessaires pour affronter les difficultés associées à l'expérience de rue. Plusieurs études abondent dans ce sens en indiquant que les pairs constituent une tactique de protection et de débrouillardise importante pour les jeunes en situation de rue (Levac et Labelle, 2007; Perreault et Bibeau, 2003; Rew et Horner, 2003; Smith, 2008). Il est en effet possible de croire que les jeunes en situation de rue qui sont en contact avec plusieurs autres jeunes disposent d'outils supplémentaires pour se trouver un hébergement ou de la nourriture; sans

nécessairement avoir recours à des tactiques de dernier recours, comme les transactions sexuelles. À cet effet, il importe de préciser qu'aucun jeune issu de ces deux figures n'a mentionné avoir eu recours aux transactions sexuelles. Bien au contraire, ces jeunes expriment une mise à distance importante avec cette pratique sexuelle qu'ils considèrent comme « irrespectueuse ». Ils disent préférer faire appel au soutien de leur réseau d'identification pour les aider à subvenir à leurs besoins essentiels, plutôt que de recourir à des tactiques qu'ils jugent humiliantes.

Somme toute, l'expérience de rue intégrée renvoie à une adhésion à la situation de rue par la construction d'un sentiment d'appartenance à un groupe de pairs. Si cette intégration se traduit, pour certains jeunes, par l'appartenance à un groupe de pairs anticonformistes, pour d'autres, l'expérience de rue s'organise par une adhésion au milieu criminel. Au-delà des différentes formes de ces réseaux d'identification, les jeunes de ces deux figures décrivent tous la situation de rue comme une expérience de rencontre avec autrui. En effet, ils semblent voir dans les autres jeunes non seulement un soutien pour contrer la précarité des conditions de vie, mais surtout un point de rencontre pour se sentir apprécié et reconnu par d'autres individus partageant une réalité similaire.

5.1.1.2 Une expérience de rue rejetée : le retrait et la survie

En ce qui concerne les jeunes des figures du retrait et de la survie, ils partagent une expérience de rue que nous désignons comme étant « rejetée ». Cette notion « d'expérience rejetée » évoque ici la volonté, de la part des jeunes, de rompre avec la situation de rue qui est vécue comme une expérience disqualifiante. De façon similaire au groupe des « volontaires » de l'étude de Laporte et al. (2007), les jeunes de l'expérience rejetée tentent de quitter, par tous les moyens, la situation de rue qui est jugée soit comme une situation humiliante, soit comme une situation de précarité. Ces jeunes ne veulent surtout pas s'intégrer à la situation de rue, ils souhaitent la quitter le plus rapidement possible en déployant une diversité de tactiques pour s'en sortir. Dans ce contexte, on comprend que ces jeunes ne mettent pas en place des tactiques de

débrouillardise, mais plutôt des « tactiques de sortie de rue ». Cette différence conceptuelle n'est pas négligeable, car elle met de l'avant toute l'importance que prend le fardeau symbolique de la situation de rue chez ces jeunes. Ils n'aspirent pas à une stabilisation en situation de rue (tactique de débrouillardise), mais bien à rompre avec cette expérience de vie (tactique de sortie) au sein de laquelle ils disent ne pas se reconnaître.

L'expérience rejetée ne présente toutefois pas les mêmes enjeux selon le sens que les jeunes donnent à leur situation de rue. D'une part, pour les jeunes de la figure du retrait, ils témoignent d'une expérience de rue vécue comme une humiliation en raison de la perte d'une identité favorable avant le passage à la rue. Pour ces jeunes, l'expérience de rue évoque une remise en question de leur identité dans la mesure où ils ont l'impression d'avoir vécu un affaiblissement de leur fierté et de leur image sociale de la masculinité. D'autre part, pour les jeunes de la figure de la survie, la situation de rue consiste surtout en une diminution de leurs conditions de vie plutôt qu'une perte identitaire. En effet, ces jeunes dressent un portrait de la situation de rue organisé sur la réponse des besoins matériels (nourriture, hébergement, vêtements, etc.) et non sur les besoins immatériels (affection, amour, reconnaissance, etc.). En dépit des différences soulevées par ces deux figures, on constate tout de même que l'objectif de ces jeunes consiste à sortir le plus rapidement possible de la situation de rue. Pour ce faire, ils précisent ne pas se reconnaître dans cette expérience de rue qu'ils considèrent comme étant une situation disqualifiante marquée soit par une perte de leur image sociale ou par une dégradation de leurs conditions de vie.

Devant cette absence de reconnaissance en situation de rue, les jeunes de ces deux figures rapportent mettre en place différentes tactiques pour créer une mise à distance avec le stigmate associé à l'expérience de rue. De manière semblable à ce que soulève Goffman (1973) lorsqu'il désigne les techniques de « présentation de soi », on constate que les jeunes de ces deux figures tentent de se dissocier de la situation de rue par le recours à des stratégies de mise à distance. En effet, pour ces deux figures, les jeunes se positionnent comme différents des autres jeunes en situation de rue, car ils rapportent ne

pas apprécier cette expérience de vie. Selon eux, les autres jeunes, surtout ceux qui témoignent d'une expérience de rue intégrée, apprécient, voire choisissent délibérément cette situation de vie qu'est la rue. Il est possible de croire que cette mise à distance leur permet de se présenter favorablement au regard d'autrui, à savoir comme n'étant pas de « véritables » jeunes en situation de rue, dans le but de se stabiliser le plus rapidement possible. Ce type de tactiques de mise à distance a déjà été illustré au sein d'autres travaux (de Gaulejac, 1996; Roschelle et Kaufman, 2004; Snow et Anderson, 1987) qui ont montré que les personnes en situation de rue tentent de préserver leur dignité en se dissociant de cette expérience. Ce faisant, on comprend que les jeunes de ces deux figures proposent une mobilisation identitaire opposée à celle des jeunes de l'expérience intégrée. Contrairement aux jeunes de l'expérience intégrée qui se regroupent auprès de pairs, les jeunes de l'expérience rejetée se retirent du contact des autres jeunes pour marquer leur dissociation avec ceux qui présentent une situation semblable à celle qu'ils vivent. Il ne s'agit donc pas ici d'une tactique de « renversement du stigmaté » (Wieviorka, 2001), mais plutôt d'une mise à distance afin de ne pas être associé à l'expérience de rue jugée disqualifiante.

Dans ce contexte, on remarque que les jeunes de ces deux figures sont actifs dans leur processus de sortie de rue et que, contrairement aux groupes des « résignés » ou des « fatalistes » de l'étude de Laporte et al. (2007), ils n'entretiennent pas une soumission au stigmaté associé à la situation de rue. Bien au contraire, les jeunes de ces deux figures font preuve d'une combativité pour sortir de la rue et pour prouver aux autres qu'ils ne font pas partie de la catégorie sociale des « jeunes en situation de rue ». Les jeunes de ces deux figures renvoient plutôt au groupe des « volontaires » (Laporte et al., 2007 : 75) qui partagent une façon positive de se présenter et « une distanciation face au stigmaté attaché à leur situation, un sentiment d'efficacité personnelle et une projection dans un avenir meilleur ». En effet, autant les jeunes de la figure du retrait que de la survie tentent ardemment de marquer leur distinction avec les autres jeunes en situation de rue dans le but ultime de sortir de la rue. D'ailleurs, les témoignages des participants de ces deux figures font voir que plusieurs de ces jeunes ont déjà mis en place des actions concrètes pour amorcer leur processus de sortie de rue, telle que de retourner à

l'école, de se trouver un appartement, d'arrêter ou de réduire leur consommation de drogues, etc.

En définitive, on comprend que l'expérience rejetée relève de jeunes qui souhaitent quitter rapidement la situation de rue qui est considérée comme disqualifiante. Cette expérience se comprend par le fait que certains jeunes disent vivre la situation de rue comme une humiliation, tandis que d'autres rapportent la vivre comme une dégradation de leurs conditions de vie. Cette expérience rejetée traduit donc le désir de certains jeunes de rompre avec la situation de rue afin de stabiliser leur situation économique, résidentielle et affective.

5.1.2 De l'intimité subjectivée à l'intimité objectivée

Dans cette section, nous discutons des deux configurations de l'expérience intime que nous avons identifiées chez les jeunes rencontrés. Ces configurations renvoient, d'une part, à une subjectivation des partenaires intimes par un engagement affectif et émotionnel et, d'autre part, à une objectivation des partenaires intimes par une instrumentalisation de la sexualité.

5.1.2.1 Une expérience intime subjectivée : l'engagement et le retrait

Pour ce qui est des figures de l'engagement et du retrait, les témoignages des jeunes montrent que l'intimité est vécue comme une expérience subjectivée. À l'instar de certains travaux sociologiques sur l'intimité contemporaine (Bozon, 2001; de Singly, 1996; Giddens, 1992; Kaufmann, 1993), le concept « d'intimité subjectivée » réfère ici à un engagement affectif et émotionnel avec un partenaire intime conçu comme un sujet à part entière. Contrairement à certains travaux qui démontrent que les jeunes instrumentalisent leurs partenaires intimes pour des questions de subsistance personnelle (Côté, 1989; Ensign, 2000; Jamouille, 2009; Laotes et al., 2010; Lanzarini, 2000; Levac et Labelle, 2007; Smith, 2008; Watson, 2011), les jeunes de ces deux figures n'évoquent pas cette conception marchande des expériences intimes. Bien au contraire, ces jeunes

témoignent de l'importance de créer un rapport égalitaire entre les partenaires intimes. Cette conception de l'intimité semble rejoindre les analyses de Giddens (1992 : 163) qui proposent que les relations intimes renvoient, dans la société contemporaine, une à « communication émotionnelle avec autrui aussi bien qu'avec soi-même, dans un contexte de stricte égalité interpersonnelle ». Bref, pour ces jeunes, les partenaires intimes ne sont pas considérés comme des objets, mais bien des sujets avec lesquels ils souhaitent créer un espace égalitaire de partage émotionnel.

Si cette communication émotionnelle et égalitaire semble être privilégiée par l'ensemble des jeunes de ces deux figures, elle n'est toutefois pas opérationnalisée de la même manière. De leur côté, les jeunes de la figure de l'engagement rapportent investir l'intimité par des relations amoureuses et sexuelles avec d'autres jeunes en situation de rue. Pour certains jeunes, les partenaires intimes évoquent à la fois un compagnon d'initiation à la situation de rue et un conjoint avec lequel ils partagent une relation affective significative. Dans ce contexte, on comprend que, pour ces jeunes, l'intimité représente non seulement une réalité possible en situation de rue, mais aussi une réalité qui leur permet d'afficher explicitement leur engagement au mode de vie anticonformiste. Inspirés des travaux sociologiques sur l'intimité contemporaine, il est possible de croire que les partenaires intimes de ces jeunes sont conçus à la fois comme une source de réciprocité émotionnelle (Giddens, 1992), mais aussi comme une source d'identification et de reconnaissance (de Singly, 1996; Kaufmann, 1993). Selon ces auteurs, c'est par le regard d'un partenaire intime auquel on accorde de l'importance et du sens que les individus parviennent à développer « le sentiment connu d'exister, le sentiment de stabilité de soi qui fonde l'identité » (de Singly, 1992 : 49). Ces constats théoriques permettent de croire que l'intimité chez ces jeunes est vécue comme une expérience de confiance qui favorise la construction d'une identité positive par l'intégration au mode de vie anticonformiste.

Dans ce contexte, on comprend que, pour les jeunes de la figure de l'engagement, la situation de rue ne fait pas obstacle à la construction de relations intimes. Bien au contraire, ces jeunes témoignent du fait que l'expérience intime favorise leur intégration

à la situation de rue au sein de laquelle ils disent retirer plusieurs bénéfices, dont le sentiment d'appartenir à un groupe de pairs. Relativement à cet investissement intime, le discours de ces jeunes amène à penser que l'intimité en situation de rue peut être empreinte d'un partage émotionnel et d'une réciprocité affective. Pour ces jeunes, les partenaires intimes n'évoquent ni un instrument pour sortir de la rue, ni une menace à leur expérience de rue, mais renvoient plutôt à des compagnons favorisant leur intégration à une situation de vie qui, selon leurs dires, leur permet de se construire une identité positive. Cette figure de l'engagement vient ainsi contredire certains travaux qui tendent à montrer que la situation de rue, notamment par le biais des dimensions de la survie et de la drogue, empêche l'établissement de relations intimes basées sur une réciprocité et une communication émotionnelle (Côté, 1989; Jamouille, 2009; Laotes et al., 2010; Lanzarini, 2000; Levac et Labelle, 2007; Pourette et Oppenchaim, 2007). Ces jeunes illustrent donc qu'il est non seulement possible de construire une intimité conjugale en situation de rue, mais aussi que les partenaires intimes, à l'instar de plusieurs travaux sociologiques (Bozon, 2001; de Singly, 1996; Giddens, 1992; Kaufmann, 1993), jouent un rôle significatif dans la construction identitaire de ces jeunes.

Pour leur part, les jeunes de la figure du retrait choisissent de se retirer de l'expérience intime en situation de rue. En raison du sentiment d'humiliation, ces jeunes préfèrent se tenir à l'écart de partenaires intimes potentiels qui pourraient les amener à s'enfermer dans la situation de rue. Contrairement à certains travaux qui voient les relations amoureuses comme une passerelle vers la sortie de rue (Colombo, 2008; Kidd et Davidson, 2007; Levac et Labelle, 2007), ces jeunes rapportent que les partenaires intimes constituent une menace d'enfermement. Par ces témoignages, il est possible de croire que ces jeunes partagent une représentation de l'intimité similaire à celle des jeunes de la figure de l'engagement dans la mesure où les partenaires intimes impliquent la création d'un espace commun (Alberoni, 1979; Kaufmann, 2009) au sein duquel chacun des conjoints s'approprie l'univers de sens de l'autre. En raison de ce « mouvement collectif » (Alberoni, 1979 : 12), ces jeunes estiment qu'un partenaire potentiel pourrait les conduire à se maintenir en situation de rue plutôt que de les aider à

rompre avec cette expérience qu'ils jugent humiliante. Ainsi, contrairement aux jeunes de la figure de l'engagement, les jeunes de la figure du retrait ne veulent pas établir de relations intimes pour éviter l'intégration à la situation de rue.

À l'opposé de la figure de l'engagement, le discours des jeunes de la figure du retrait illustre que la situation de rue peut faire obstacle à l'expérience intime. Selon leurs témoignages, la création d'une relation intime basée sur un engagement affectif et émotionnel avec un partenaire ne peut pas s'inscrire à l'intérieur d'une situation de vie qu'ils souhaitent quitter le plus rapidement possible. Bien au contraire, leurs propos font comprendre que, selon eux, une intimité conjugale ne peut s'établir qu'à l'intérieur du cadre d'une stabilisation sociale. Selon ces jeunes, la situation de rue n'est pas une expérience qui offre un espace de rencontre entre des partenaires égaux, mais plutôt une expérience humiliante où ils ont l'impression d'avoir perdu leur image sociale de réussite. Au risque d'amoinrir encore plus leur identité personnelle, ces jeunes préfèrent alors demeurer en retrait de toute forme d'investissement intime qui, selon eux, ne pourrait que leur renvoyer une image diminuée de leur situation de vie. Contrairement aux jeunes de la figure de l'engagement qui rapportent avoir reconfiguré l'intimité au sein de la marginalité, il est possible de croire que ceux de la figure du retrait ne peuvent réaliser cet exercice de reconfiguration intime en raison de l'humiliation associée aux conditions de vie de la situation de rue. Bref, on peut comprendre que, pour ces jeunes, la situation de rue fait obstacle à la construction de relations intimes basées sur un partage émotionnel entre des sujets égaux.

Par ailleurs, de manière cohérente avec leur représentation de l'intimité en termes de « relation pure » (Giddens, 1992), les jeunes de ces deux figures indiquent ne pas mettre en place des pratiques sexuelles où le partenaire serait vu comme un objet plutôt qu'un sujet de la relation intime. En effet, pour ces jeunes, les transactions sexuelles évoquent une entrave à leur amour propre, voire une expérience aliénante qui pourrait les enfermer en situation de rue. Selon eux, des tactiques de débrouillardise alternatives, comme la quête ou le squeegee, sont préférables aux transactions sexuelles, car elles n'impliquent pas le corps comme objet d'échange pour obtenir de l'argent ou des biens

matériels nécessaires à la survie. Les transactions sexuelles sont donc jugées inacceptables et ne devraient pas être une option pour survivre face aux conditions de vie précaires de la situation de rue. Bien au contraire, selon eux, ces pratiques sexuelles ne font qu'entretenir une conception objectivée des partenaires intimes.

Somme toute, les jeunes des figures de l'engagement et du retrait présentent une expérience intime subjectivée où les partenaires sont vus comme des sujets à part entière. De façon similaire à l'une des conclusions avancées par Laporte et al. (2007 : 207), les jeunes de ces deux figures font la démonstration que l'intimité en situation de rue ne se résume pas à une « domination économique et masculine », mais bien à une représentation subjectivée des liens amoureux où chacun des partenaires sont envisagés comme des révélateurs de leur identité. Les partenaires intimes ne sont donc pas conçus comme des instruments de la survie, mais comme des sujets participant à la construction d'une relation potentiellement émancipatoire pour chacun des conjoints.

5.1.2.2 Une expérience intime objectivée : la réussite criminelle et la survie

Autant pour les jeunes de la figure de la réussite criminelle que pour ceux de la figure de la survie, leurs témoignages traduisent une expérience intime objectivée. De façon similaire à certains travaux sociologiques sur l'intimité contemporaine (Bauman, 2004; Lipovetsky, 1983; Sennett, 1979), le concept « d'intimité objectivée » évoque ici un désengagement affectif et émotionnel avec un partenaire intime conçu comme un objet de satisfaction personnelle. Pour les jeunes de ces deux figures, les partenaires intimes ne sont pas considérés comme des individus à part entière, mais plutôt pour ce qu'ils peuvent offrir en termes de biens matériels (hébergement, nourriture, vêtements, etc.) et immatériels (reconnaissance, position sociale, etc.). Ce constat trouve appui auprès d'autres travaux qui mettent en évidence que les jeunes se voient contraints d'instrumentaliser leurs partenaires intimes pour des questions de subsistance personnelle (Côté, 1989; Jamouille, 2009; Laotes et al., 2010; Lanzarini, 2000; Levac et Labelle, 2007; Pourette et Oppenchain, 2007) ou de construction identitaire (Corriveau, 2009; Dorais et Corriveau, 2006; Jamouille, 2005; Perreault et Bibeau, 2003). À l'opposé

de l'expérience intime subjectivée, il ne s'agit pas ici de relations intimes basées sur des principes d'égalité et d'engagement affectif, mais d'une marchandisation de la sexualité à des fins personnelles en situation de rue. D'ailleurs, l'analyse des caractéristiques de ces jeunes montre que leurs relations intimes en situation de rue sont basées principalement sur une sexualité sans engagement amoureux. Les témoignages de ces jeunes montrent donc que les partenaires intimes ne sont pas vus comme des sujets, mais des objets desquels ils espèrent tirer profit en raison du poids des conditions de vie en situation de rue.

En reprenant l'analyse sociologique proposée par Bauman (2004), il est possible de croire que les figures de la réussite criminelle et de la survie traduisent des relations intimes « liquides », c'est-à-dire qu'elles dépendent de la satisfaction de leurs besoins et intérêts personnels. Dans ce contexte, on peut avancer que le lien intime, pour ces jeunes, s'inscrit dans une logique de consommation économique caractérisée par un « investissement rentable » et une « instantanéité et une jetabilité incarnées » (Bauman, 2004 : 27). Les partenaires intimes de ces jeunes semblent utiles aussi longtemps qu'ils répondent à leurs besoins personnels, tant matériels qu'immatériels, mais du moment où ils ne remplissent plus leur fonction satisfaisante, ils peuvent se voir délaissés pour d'autres partenaires jugés plus « rentables ». D'ailleurs, l'analyse des caractéristiques des participants montre que ces jeunes rapportent avoir fréquenté plusieurs partenaires intimes en situation de rue (de 2 à 25 partenaires intimes; moyenne de 7 partenaires intimes) et que les relations intimes sont de durées très variables (allant d'une journée à quelques années).

Pour ce faire, les jeunes de ces deux figures rapportent tisser des relations basées principalement sur la sexualité sans engagement amoureux. De cette façon, il est possible de croire que les jeunes peuvent mettre un terme plus facilement à leurs relations, car ils ne se sont pas engagés affectivement auprès de leur partenaire. Contrairement à l'expérience intime subjectivée où l'amour et la sexualité sont imbriqués, l'expérience intime objectivée témoigne d'une différenciation entre l'amour et la sexualité. En effet, ces jeunes évoquent très peu l'établissement de relations

amoureuses en situation de rue, comparativement aux jeunes de la figure de l'engagement qui, pour leur part, disent en faire l'expérience. Cette différenciation entre l'amour et la sexualité semble sous-entendre une conception de l'intimité en termes d'un « modèle du réseau sexuel » (Bozon, 2001) ou d'un « modèle de l'individu intéressé » (Daoust, 2005) où l'établissement de relations sexuelles permet d'établir une mise à distance affective avec les autres jeunes en situation de rue et, ainsi, favoriser l'acquisition de ressources matérielles (par exemple, un hébergement) ou sociales (par exemple, un prestige). On peut comprendre que, pour ces jeunes, cette distance affective constitue une tactique relationnelle leur permettant de conserver leur liberté de choix, c'est-à-dire qu'ils peuvent choisir de mettre fin à la relation à partir du moment où cette dernière ne remplit plus son niveau acceptable de satisfaction.

Par ailleurs, les témoignages des jeunes font voir que cette conception de l'intimité en termes de « rentabilité » prend des significations différentes pour ces deux figures. Par exemple, pour les jeunes de la figure de la réussite criminelle, les partenaires intimes semblent être considérés, à l'instar de Perreault et Bibeau (2003 : 150), comme des « biens symboliques convoités et protégés qui circulent comme des objets d'échange ». En effet, les témoignages des jeunes de cette figure montrent que les jeunes femmes « servent », du moins partiellement, à mettre en valeur leur image sociale de réussite criminelle, sans tenir réellement compte des impacts que cette objectivation peut susciter chez elles. Par conséquent, en faisant fi de la réalité subjective des jeunes femmes, le discours des jeunes de cette figure évoque un rapport de domination où les femmes se voient assujetties aux désirs et à la volonté des hommes. Dans le but de rompre avec une représentation disqualifiante de la situation de rue, ces jeunes hommes semblent utiliser leurs relations intimes comme un tremplin vers l'intégration au milieu criminel et, ainsi, préserver leur image d'une masculinité forte et virile qui n'est pas influencée par la précarité de leurs conditions de vie.

En lien avec ce rapport de domination, quelques jeunes hommes de cette figure, sans se décrire explicitement comme des proxénètes, ont déjà encouragé certaines de leurs partenaires intimes à réaliser des transactions sexuelles afin de bénéficier des retombées

monétaires de cette pratique. Par exemple, André explique avoir encouragé l'une de ses partenaires intimes à s'initier à la danse érotique, une tactique qu'il jugeait moins dégradante et plus payante que la prostitution de rue. Par cette tactique, les jeunes hommes de cette figure semblent à la fois préserver une image sociale de réussite tout en s'abstenant de recourir eux-mêmes à cette pratique qu'ils considèrent « irrespectueuse ». Le refus catégorique de recourir aux transactions sexuelles contribue, pour ces jeunes hommes, à consolider une « présentation de soi » favorable, voire de réussite, au sein du milieu criminel de la situation de rue. En effet, il est possible de croire que le recours à cette tactique de dernier recours viendrait contredire l'image d'un jeune homme en pleine possession de ses moyens, tant économique que social. Le rapport de domination que ces jeunes semblent installer envers leurs partenaires intimes se construit donc dans une volonté de maintenir une « présentation de soi » favorable afin de contrer la représentation qu'ils jugent disqualifiante de la situation de rue.

Toutefois, le témoignage d'André illustre que la construction identitaire des jeunes de la figure de la réussite criminelle peut se déplacer d'une reconnaissance par des pairs à une reconnaissance par une partenaire amoureuse. En effet, André mentionne avoir développé une relation amoureuse en situation de rue qui lui a permis de prendre ses distances avec le milieu criminel. Dans le cas d'André, ce déplacement a permis d'enclencher un processus de sortie de rue qui l'a mené vers une démarche de stabilisation à l'extérieur de la criminalité. En s'inspirant de certains travaux sociologiques sur l'intimité contemporaine (de Singly, 1996; Giddens, 1991; Kaufman, 1993), on peut croire que la relation de couple d'André lui a permis de trouver une nouvelle source de reconnaissance et d'identification qui l'a amené à rompre avec le milieu criminel de la situation de rue. À l'instar de certains travaux (Colombo, 2008; Kidd et Davidson, 2007; Levac et Labelle, 2007), il est possible de considérer les relations amoureuses des jeunes de la figure de la réussite criminelle comme une dimension favorisant la sortie de rue et la création d'un espace de stabilisation.

Pour les jeunes de la figure de la survie, l'expérience intime évoque moins un enjeu identitaire qu'un enjeu de subsistance. En effet, ces jeunes témoignent du fait qu'ils

utilisent leurs expériences intimes pour répondre à leurs besoins essentiels et, par le fait même, de contrer les conditions de précarité de la situation de rue. À l'instar des analyses de Bauman (2004), ces jeunes semblent considérer leurs partenaires intimes comme des objets de la satisfaction de leurs besoins individuels. L'intimité n'est pas vue ici comme une relation égalitaire et réciproque, mais comme une tactique d'instrumentalisation pour obtenir, à plus ou moins court terme, une satisfaction personnelle. Pour ce faire, ces jeunes rapportent construire des relations intimes basées sur une marchandisation où les transactions sexuelles sont vécues comme un instrument économique pour contrer les menaces et les dangers de la situation de rue. Comme d'autres auteurs l'ont déjà mis en évidence (Damant et al., 2006; Dorais, 1987; Lankenau et al., 2005; Tyler et Johnson, 2006), ce rapport marchand à la sexualité s'inscrit pour ces jeunes comme le dernier recours pour subvenir à leurs besoins. À l'instar de Parazelli (2002 : 47), il est possible de croire que les transactions sexuelles de ces jeunes renvoient à un « choix contraint » devant l'absence d'autres solutions pour contrer le poids des conditions précaires de la situation de rue.

Inspiré de l'analyse de Tabet (2004), il est possible de comprendre les transactions sexuelles de ces jeunes (principalement les jeunes femmes) comme un « échange économique-sexuel » au sein duquel ils se voient « soumis » à la domination de leurs partenaires intimes (principalement les jeunes hommes). Contrairement aux jeunes hommes de la réussite criminelle, les jeunes femmes de la survie témoignent de l'importance, voire de la nécessité, de tisser des relations intimes avec des partenaires pour subvenir à leurs besoins essentiels. Ces jeunes se voient donc assujettis aux désirs et volontés des autres, ce qui, par conséquent, suscite chez eux beaucoup d'anxiété et d'inquiétude. En effet, comme leurs partenaires intimes peuvent décider à n'importe quel moment de rompre la relation, les jeunes de la figure de la survie se voient contraints d'évoluer constamment avec une épée de Damoclès au-dessus de leur tête : celle d'être obligé de retourner à la situation de rue et d'affronter à nouveau des conditions de vie précaires. Si les transactions sexuelles leur permettent d'obtenir une certaine forme de stabilisation, cette dernière n'est que temporaire, et cela, probablement en raison du rapport d'objectivation que les jeunes et leurs partenaires intimes

entretiennent les uns envers les autres. Dans ce contexte, les jeunes de la figure de la survie se voient soumis, voire dépendants, de la bonne volonté de leurs partenaires intimes, ce qui ne fait qu'exacerber leur rapport négatif à l'expérience de rue.

Par ailleurs, les jeunes de la figure de la survie rapportent utiliser une panoplie de tactiques pour contrer les effets négatifs associés aux transactions sexuelles, comme de restreindre leurs comportements sexuels à certaines pratiques spécifiques (par exemple, la masturbation). Ces différentes tactiques témoignent de leur volonté de se présenter comme des acteurs de leur réalité et non pas comme des victimes des conditions de vie précaires de la situation. Par le recours à ces différentes tactiques, les jeunes de cette figure mettent en évidence leur marge de manœuvre à l'intérieur du cadre social de la situation de rue. Malgré le poids de la situation de rue qui les contraint à recourir aux transactions sexuelles (une tactique qui leur donne l'impression de se soumettre à la volonté de leurs partenaires), ils arrivent tout de même à poser différentes actions qui leur permettent d'acquérir un certain pouvoir sur leur réalité. Ces jeunes peuvent donc difficilement être réduits à des victimes de leurs conditions de vie, car ils tentent par tous les moyens d'améliorer leur situation, voire de rompre avec la situation de rue qu'ils considèrent comme étant une dégradation de leur réalité.

Somme toute, les jeunes des figures de la réussite criminelle et de la survie présentent des expériences intimes, principalement centrées sur la sexualité, empreintes d'une objectivation où les partenaires intimes sont vus comme des instruments de leurs besoins personnels. À l'instar de certains travaux (Côté, 1989; Jamouille, 2009; Laotes et al., 2010; Lanzarini, 2000; Levac et Labelle, 2007; Pourette et Oppenchain, 2007), les témoignages de ces figures mettent en évidence que le poids des conditions de vie en situation de rue peut conduire les jeunes à instrumentaliser leurs relations intimes afin d'améliorer leur réalité quotidienne. Pour les uns (figure de la réussite criminelle), les expériences sexuelles permettent une consolidation identitaire, pour les autres (figure de la survie), les expériences de marchandisation sexuelle permettent de subvenir à leurs besoins essentiels. Il n'en demeure pas moins que pour ces jeunes, l'intimité en situation de rue est vécue comme une expérience d'objectivation visant l'ajustement à leur réalité

sociale.

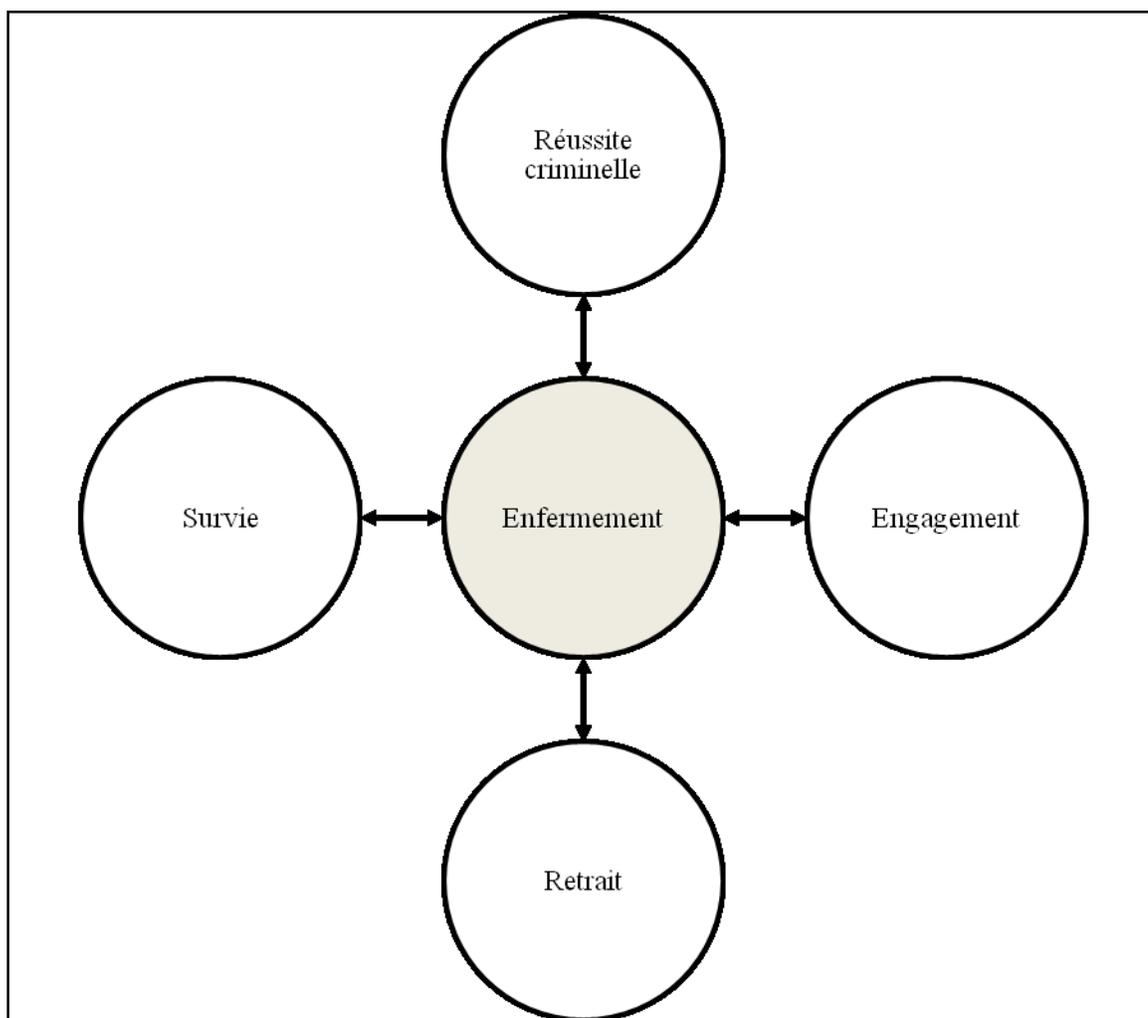
5.2 UNE RÉFLEXION SUR LA MOUVANCE ENTRE LES FIGURES DE L'INTIMITÉ EN SITUATION DE RUE

Dans cette section, nous présentons une réflexion sur la mouvance des participants entre les figures de l'intimité en situation de rue. Cette réflexion s'est imposée en raison d'un certain nombre de jeunes (9 sur 32 jeunes; 28 %) qui, selon leurs témoignages, se sont retrouvés à l'intérieur de deux figures distinctes durant différentes périodes de leur situation de rue. Comme l'analyse typologique ne vise pas à classer les expériences à l'intérieur d'une conceptualisation fixe (Schnapper, 2005), elle nous a permis de saisir la signification de cette mouvance chez certains participants. La figure 5.1 présente une illustration de ce processus de mouvance entre les différentes figures de l'intimité en situation de rue.

5.2.1 Le processus de mouvance chez les jeunes en situation de rue

La mouvance observée se traduit par un déplacement au sein des expériences des jeunes durant leur situation de rue. Pour l'ensemble des témoignages, cette mouvance s'explique par un changement quant à l'importance que prend la consommation de drogues chez les jeunes. À cet effet, l'analyse des données montre que la figure de l'enfermement évoque, à elle seule, ce processus de mouvance où les jeunes se retrouvent happés dans une expérience « totale » de consommation de drogues. Ainsi, pour les neuf jeunes ayant témoigné de ce processus de mouvance, c'est l'expérience de la consommation de drogue qui les a conduits à modifier, en cours de route, leur vision de l'expérience de rue et de l'expérience intime et des actions qu'ils adoptent dans ces différents contextes. Cet enfermement dans l'expérience de la consommation de drogues est d'ailleurs approfondi dans la prochaine sous-section.

Figure 5.1. Mouvance entre les figures de l'intimité en situation de rue



Par ailleurs, comme aucun participant ne témoigne explicitement d'une mouvance entre les autres figures identifiées, cela semble signifier que les types-idéaux sont principalement influencés par l'emprise qu'exerce la consommation de drogues sur les expériences de vie des jeunes. Ainsi, autant la figure de la survie, que celles du retrait, de la réussite criminelle ou de l'engagement ne s'entrecroise pas chez les jeunes en situation de rue. À titre d'exemple, aucun jeune ne rapporte avoir développé une expérience organisée autour de la réussite criminelle et, pour une raison ou une autre, avoir vécu une expérience de retrait. Ces quatre figures de l'intimité en situation de rue semblent donc avoir été vécues de manière indépendante les unes des autres, comme si chacune d'entre elles était fondamentalement unique et singulière. D'ailleurs, l'analyse de chacune des figures met en évidence des différences marquées, voire diamétralement

opposées, au sein de ces types-idéaux. Dans ce contexte de tension, il est assez évident que les jeunes ne puissent, ou ne veulent pas, naviguer d'une expérience à l'autre, étant donné les distinctions importantes qui les sous-tendent.

Cette absence de mouvance entre les différentes figures va à l'encontre des analyses proposées par Dubet (1987) quant à la réalité des jeunes des banlieues françaises. L'analyse de Dubet (1987) fait voir que les jeunes naviguent d'une logique d'action à l'autre sans réellement se fixer dans une expérience de vie particulière. Toutefois, la présente analyse montre l'existence de cinq types-idéaux en situation de rue, dont quatre d'entre eux semblent relativement stables chez les jeunes. Ainsi, contrairement aux analyses proposées par Dubet (1987 : 147), les jeunes rencontrés ne présentent pas une « action éclatée » où ils « parcourent un ensemble de positions », mais plutôt des expériences relativement stabilisées qui s'articulent au sens qu'ils donnent à leur situation de rue et à leurs relations intimes. Autrement dit, cette étude ne met pas en évidence un flot de logiques d'actions dispersées au gré des événements et des conditions de vie des jeunes, mais plutôt des expériences individuelles organisées autour de positions subjectives relativement stables. Par conséquent, la présente étude s'accorde sur l'étude de Laporte et al. (2007) qui note la pluralité des expériences intimes des personnes à partir de leur définition de la situation de rue, plutôt que de mettre en évidence une mouvance éparse des réalités intimes des jeunes. Comme l'étude de Laporte et al. (2007), l'idée ici n'est pas de mettre en évidence les logiques d'action de l'intimité en situation de rue, mais plutôt d'illustrer la façon dont s'articulent les relations intimes des jeunes selon le sens qu'ils donnent à leur situation de rue.

Néanmoins, il importe de rappeler que l'analyse typologique proposée dans la présente étude s'appuie sur une conceptualisation schématique des expériences individuelles (Schnapper, 2005). Autrement dit, nous avons présenté ici une schématisation des points de vue des participants sous forme de types-idéaux afin de témoigner de l'articulation entre les expériences de vie des jeunes en situation de rue. Ce faisant, il est possible que quelques jeunes aient témoigné de certaines caractéristiques propres à plus d'une figure de l'intimité en situation de rue. Toutefois, ces figures de l'intimité ont été construites à

partir de la prépondérance du discours des participants afin de dégager les lignes directrices des expériences des jeunes en situation de rue. Par exemple, on observe que François a mentionné à quelques reprises, durant son entrevue, l'idée de la survie en situation de rue. Or, une analyse méticuleuse de son discours laisse comprendre que la survie pour François évoque moins la réponse à des besoins de subsistance (manger, être hébergé, se vêtir, etc.), que la réponse à une dépendance à la drogue. Malgré le fait que François témoigne du concept de « survie » dans son entrevue, il n'a pas été associé à la figure de la survie, mais plutôt à celle de l'enfermement. Bref, l'application que nous avons faite de l'analyse typologique a permis de tracer un portrait schématique des expériences individuelles, mais elle a tout de même permis d'identifier la dynamique de mouvance qu'exerce l'emprise de la consommation de drogues chez les jeunes en situation de rue.

5.2.2 L'enfermement de la consommation de drogues en situation de rue

En dépit de l'absence de mouvance entre les quatre principales figures de l'intimité en situation de rue, la figure de l'enfermement permet, quant à elle, de constater un déplacement important au sein des expériences de vie des participants. De façon similaire à l'analyse proposée par Dubet (1987 : 164), les jeunes de la figure de l'enfermement témoignent de l'existence d'un « trou noir » où les participants ont l'impression qu'ils peuvent tomber d'un moment à l'autre. À l'instar de Dubet (1987 : 165), cette expérience du « trou noir » s'organise autour d'une consommation de drogues intensive qui ne répond en rien aux autres expériences associées typiquement à celle de l'expérience de rue. En effet, les jeunes de cette figure ne parlent pas tant d'une expérience de rue que d'une expérience de consommation de drogues envahissante. Dans ce contexte, on peut croire que la consommation de drogues renvoie à une expérience venant annihiler l'ensemble des expériences de vie des jeunes en situation de rue, à l'exception de leur rapport envahissant à la drogue. Le discours de jeunes met en évidence que l'emprise de la consommation de drogues peut conduire à une transformation significative de leur rapport subjectif, venant du même coup réduire leur

expérience articulée autour de la survie, du retrait, de l'engagement ou de la réussite criminelle à une expérience articulée autour de la drogue.

L'analyse de Castel (1998) sur les sorties de la toxicomanie permet de réfléchir à l'emprise de la consommation de drogues sur les expériences de vie des jeunes en situation de rue. En effet, à partir de la conceptualisation de Castel (1998 : 25), il est possible de concevoir la consommation de drogues des jeunes issues de la figure de l'enfermement comme une expérience « totale », c'est-à-dire « un mode de vie exclusivement organisé autour d'une seule finalité ». Partant de cette définition, on peut comprendre que la finalité, pour les jeunes de la figure de l'enfermement, renvoie à la consommation de drogues. Cet envahissement de la drogue fait en sorte qu'il n'existe plus d'espace pour la survie, la réussite criminelle, l'engagement ou le retrait. Ces anciennes articulations n'ont plus de sens lorsqu'elles se voient confrontées à l'emprise de la drogue, car cette dernière devient ce que Castel (1998 : 26) désigne comme la « ligne biographique dominante » des jeunes. Dans ce contexte, la consommation de drogues vient « parasiter » les autres figures des jeunes en situation de rue (dont ceux de la survie, de la réussite criminelle, de l'engagement et du retrait), voire de les minimiser, afin d'accorder toute l'importance à l'acquisition et à la consommation de substances.

Cette expérience « totale » de la consommation de drogues est désignée par Bellot (2001 : 256) comme étant une expérience d'enfermement où les jeunes se sentent prisonnier de la situation de rue. Dans son étude doctorale, Bellot (2001) fait voir que cette expérience d'enfermement se construit graduellement chez les jeunes dans une spirale où la consommation de drogues prend de plus en plus de place au sein de leur réalité jusqu'à constituer l'élément central de leur quotidien. C'est ce constat que l'on observe chez les jeunes de la figure de l'enfermement qui rapportent vouloir rompre avec la consommation de drogues et avec la situation de rue, mais l'envahissement de la drogue fait en sorte de réduire leur volonté de poser de réelles actions pour s'en sortir. Ce faisant, les jeunes de cette figure rapportent se sentir prisonnier d'une expérience qui les plonge dans une consommation de drogues de plus en plus importante, au détriment de leurs anciennes expériences articulées sur la survie, la réussite criminelle,

l'engagement ou le retrait. La drogue constitue donc une expérience venant enfermer les jeunes dans un rapport particulier où ni la situation de rue, ni les relations intimes ne constituent leur priorité quotidienne.

En réaction à leur expérience « totale » de consommation de drogues, les jeunes de cette figure se voient également enfermer dans une marchandisation de leurs expériences intimes afin de répondre à la dépendance psychologique et physique de la toxicomanie. Ce constat n'est pas sans évoquer l'analyse de Tabet (2004) qui propose que les transactions sexuelles constituent un « échange économique-sexuel » basé sur une objectivation des partenaires intimes. Or, si les jeunes de la figure de l'enfermement rapportent établir des expériences intimes centrées sur l'objectivation de leurs partenaires, ils ne le font pas pour rompre avec les conditions de vie précaires de la situation de rue, comme les jeunes de la figure de la survie, mais pour répondre à leurs besoins de consommation de drogues. Autrement dit, l'intimité n'est pas considérée par ces jeunes comme un instrument de plaisir sexuel, de construction identitaire ou de réponse à des besoins de subsistance, mais bien un instrument pour répondre à l'urgence de la consommation de drogues.

Ce constat est appuyé par plusieurs travaux empiriques qui démontrent que les relations intimes en situation de rue peuvent être réalisées dans un contexte de transactions sexuelles pour obtenir de la drogue (Damant et al., 2005; Dorais, 1985; Gangamma et al., 2008; Greene et al., 1999; Haley et al. 2006; Marshall, 2008; Tyler et Johnson, 2006; Tyler, 2009; Walls et Bell, 2010; Weber et al., 2004). À l'instar de certaines analyses (Damant et al., 2006; Dorais, 1987; Lankenau et al., 2005; Tyler et Johnson, 2006), les jeunes de la figure de l'engagement rapportent que les transactions sexuelles constituent une tactique de dernier recours pour obtenir de la drogue. Ils disent avoir fait appel à bien d'autres tactiques, dont la vente de drogues ou la pratique du squeegee, avant de se résigner à recourir aux transactions sexuelles pour se procurer de la drogue. En d'autres mots, ces jeunes témoignent du fait que l'emprise de la consommation de drogues vient réduire leurs options à la seule tactique d'une marchandisation de leur sexualité. Dans ce contexte, contrairement à la conceptualisation de Tabet (2004) qui suggère que les

femmes qui ont recours aux transactions sexuelles se positionnent comme des acteurs de leur réalité sociale, les jeunes de la figure de l'enfermement témoignent plutôt d'une résignation, voire d'un certain repli sur soi. Ce faisant, il est possible de croire que ces jeunes ne se voient pas comme de réels acteurs de leur expérience intime, mais plutôt comme des objets d'une consommation de drogues envahissante qui les poussent à échanger des pratiques sexuelles contre de l'argent nécessaire à se procurer de la drogue.

D'ailleurs, les jeunes de cette figure témoignent amplement d'un enchaînement sans fin entre le recours aux transactions sexuelles pour obtenir de la drogue et la nécessité de consommer de la drogue pour réaliser les transactions sexuelles. Ce fameux « cercle vicieux » dont plusieurs jeunes de cette figure ont parlé durant leur entrevue soulève un questionnement sur le sentiment d'enfermement qu'ils peuvent éprouver. Cet enchaînement complexe entre une marchandisation sexuelle et une consommation de drogues envahissante fait en sorte que les jeunes ne savent plus ce qui les pousse à recourir aux transactions sexuelles : serait-ce la consommation de drogues ou les transactions sexuelles en elles-mêmes? Par ce discours, les jeunes témoignent d'une certaine perte de contrôle sur leur réalité, comme s'ils n'étaient plus totalement les maîtres de leur existence, voire soumis à une dimension (la drogue) plus forte qu'eux-mêmes et sur laquelle ils n'ont que peu d'emprise. Si les jeunes racontent avoir commencé à consommer de la drogue pour rompre avec leurs difficultés personnelles, cette tactique perd tranquillement de son importance avec le processus de mouvance vers un enfermement en situation de rue. Rendus à un certain point dans leur trajectoire biographique, les jeunes disent ne plus consommer pour oublier leurs souffrances personnelles, mais pour être capables de continuer à réaliser leurs transactions sexuelles leur permettant, paradoxalement, de consommer de la drogue. Bref, on comprend que ce rapport complexe entre la consommation de drogues et la marchandisation sexuelle enferme les jeunes dans une logique qui ne fait plus de sens pour eux, sinon que de continuer à maintenir ce rythme effréné pour répondre à la dépendance psychologique et physiologique imposée par une consommation envahissante de substances.

Par ailleurs, les témoignages de certains jeunes montrent que l'arrêt de la consommation

de drogues s'inscrit dans un processus de rupture avec la figure de l'enfermement. Par conséquent, cette lecture illustre que la mouvance n'est pas unidirectionnelle, car les jeunes témoignent d'un processus d'allers-retours entre la figure de l'enfermement et les autres figures du modèle. Par exemple, Martine explique avoir vécu une expérience principalement articulée autour de la figure de l'engagement au sein de laquelle elle a développé certaines relations intimes qui lui ont permis de s'intégrer au mode de vie anticonformiste de la situation de rue. Toutefois, elle mentionne qu'avec le temps, elle a développé une dépendance importante à la cocaïne qui l'a poussé à recourir à des transactions sexuelles afin de se procurer plus rapidement de la drogue. En réaction à cette expérience envahissante de toxicomanie, Martine indique avoir amorcé un processus d'arrêt de consommation de drogues qui l'a conduit à rompre avec la figure de l'enfermement pour retourner vers son articulation initiale, à savoir la figure de l'engagement. Martine explique que depuis son arrêt de la consommation de drogues, elle a retrouvé le contact avec son groupe d'amis en situation de rue, ainsi qu'avec le sentiment de liberté associé à son expérience de rue. Ce bref exemple témoigne de la mouvance bidirectionnelle entre la figure de l'enfermement et les autres figures de l'intimité en situation de rue chez les jeunes. Si la figure de l'enfermement évoque un rapport envahissant à la consommation de drogues, les jeunes sont néanmoins aptes à rompre avec cette articulation pour développer d'autres expériences de vie en situation de rue.

Bref, les témoignages des participants font voir que la consommation de drogues intensive vient enfermer les jeunes dans une expérience envahissante au sein de laquelle ils perdent leurs anciens rapports symboliques à l'intimité en situation de rue. Comme la drogue devient le seul enjeu de l'expérience de vie des jeunes sous l'emprise de cette articulation, ils développent un rapport particulier où toutes leurs actions quotidiennes sont mobilisées au bénéfice de la consommation de substances. Or, le discours des participants illustre que ce processus ne s'inscrit pas dans une seule direction, mais que les jeunes ont également la possibilité de retourner vers leur ancienne figure, voire de se mobiliser pour rompre avec la situation de rue.

5.3 LES LIMITES DE LA RECHERCHE

Il importe de tenir compte de certaines limites à cette étude, notamment celles associées à la technique de l'entrevue. Devant le malaise de certains jeunes à discuter de leurs relations amoureuses et sexuelles, les intervieweurs ont dû poser de nombreuses questions afin de relancer leur discours. Ce faisant, le rythme, l'organisation et le contenu des récits ont varié d'une entrevue à l'autre. Il est alors possible de croire que les jeunes rencontrés ont tenté de présenter un discours s'adaptant aux « demandes » implicites des chercheurs et non en fonction de leur propre construction symbolique (Poupart, 1997). Le recours à d'autres techniques complémentaires, tel que l'observation directe ou l'observation non participante, aurait pu enrichir l'analyse des données et améliorer la validité de cette étude.

Aussi, il est important de mentionner une surreprésentation du point de vue des jeunes de sexe féminin dans l'échantillon de la présente étude. Comme dix participants masculins issus du projet de recherche initial ont été exclus en raison du fait qu'ils ont été recrutés sur la base de leur expérience avec le travail du sexe, nous avons dû composer avec un échantillon comprenant davantage de jeunes filles que de jeunes hommes en situation de rue. Par contre, il est possible de croire que l'analyse typologique a permis d'atténuer cette surreprésentation puisque les témoignages des participants semblent s'être construits à l'intérieur d'une distinction de genre. Si cette distinction ne faisait pas partie des pistes d'analyse initiale, il est devenu néanmoins apparent durant le processus d'analyse que les hommes et les femmes ne semblent pas témoigner du même rapport symbolique à l'égard de l'intimité en situation de rue. Toutefois, devant les objectifs de recherche et les limites (temporelles et humaines) imposées par cette étude, nous avons fait le choix de remettre à plus tard l'analyse de genre des expériences intimes des jeunes rencontrés.

Finalement, il importe de préciser que l'analyse typologique effectuée ici ne témoigne pas d'une compréhension des trajectoires des jeunes, ce qui vient considérablement réduire la lecture de la mouvance des expériences de vie des participants. Comme notre

analyse ne portait pas sur l'histoire biographique des participants, il est possible que notre conceptualisation ne soit pas parvenue à témoigner de la mouvance des expériences des jeunes en situation de rue. Par contre, comme nous l'avons mentionné dans la discussion, la question de la mouvance a tout de même été identifiée à partir de la figure de l'enfermement. Bref, il aurait été intéressant d'analyser, à partir d'un cadre d'analyse biographique, si les jeunes modifient leur rapport expérientiel à l'intimité selon le temps qu'ils passent en situation de rue.

CONCLUSION

Cette étude a permis d'identifier différentes formes d'articulations entre les expériences de rue et les expériences intimes des jeunes à Montréal. En plus de contribuer à l'approfondissement des connaissances sur les phénomènes complexes de la situation de rue et de l'intimité contemporaine, cette analyse a aussi permis de déconstruire une lecture homogène et réductrice des expériences intimes de ces jeunes.

En s'inscrivant dans la perspective de la sociologie de l'expérience de Dubet (1994), il a été possible de lire la réalité sociale des jeunes à partir de leur propre compréhension et signification. À contre-courant des travaux empiriques qui se concentrent soit sur les conditions de vie de la situation de rue, soit sur la marge de manœuvre de ces jeunes, la présente étude a permis de saisir l'articulation dynamique entre ces deux dimensions. Par le recours à la sociologie de l'expérience, il a été possible de mettre en évidence la façon dont les jeunes construisent eux-mêmes leurs expériences intimes, et ce, à l'intérieur du cadre social de la situation de rue. En effet, par l'analyse de leurs témoignages, cette recherche a permis de dresser un portrait des différentes tactiques que ces jeunes mettent en place pour se débrouiller et se construire en situation de rue. Le récit de certains jeunes montre, par exemple, que le recours aux transactions sexuelles est considéré comme une tactique de débrouillardise qui, certes, est contrainte par l'absence d'autres choix alternatifs, mais qui constitue aussi, selon leur propre discours, une marge de manœuvre pour composer avec la précarité et l'instabilité de la situation de rue. Cette analyse permet de voir que les conditions de vie de la situation de rue influencent les actions et les significations des jeunes, mais ne constituent pas un poids inaltérable, car ils témoignent également de tactiques pour améliorer et bonifier leur situation de vie. Cette articulation novatrice semble donc constituer une voie théorique fertile pour saisir le rapport complexe entre la part d'autonomie des individus et le cadre social qui les entoure.

Pour appréhender cette articulation, la présente étude a mis en lumière l'importance de

saisir le point de vue des acteurs quant à leur réalité sociale. Si nous avons seulement comptabilisé le nombre de partenaires amoureux et sexuels des jeunes rencontrés, nous n'aurions probablement pas saisi l'ensemble des nuances que les participants ont mentionné pour témoigner de leurs comportements intimes. Autrement dit, le nombre de partenaires intimes importe peu si nous ne connaissons pas le sens que prennent ces relations pour les jeunes qui en font l'expérience. En appréhendant la subjectivité des jeunes, cette étude a permis de dresser un portrait exhaustif et précis de leurs expériences intimes en situation de rue. À l'opposé d'une vision centralisée sur les dangers ou les menaces de la situation de rue, la présente étude met plutôt en évidence les forces et les potentialités de ces jeunes qui tentent de trouver, à leur manière, une place dans la société. L'analyse qualitative des témoignages a donc permis de saisir l'ensemble de la complexité et de la pluralité des expériences amoureuses et sexuelles des jeunes en situation de rue.

L'identification de la pluralité des expériences des jeunes a non seulement été possible par la perspective théorique utilisée dans cette étude, mais aussi par la méthode d'analyse employée, à savoir l'analyse typologique (Schnapper, 2005). Grâce à cette méthode d'analyse, il a été possible de mettre en évidence la diversité des types-idéaux d'expériences intimes chez les jeunes en situation de rue à Montréal. Contrairement à la majorité des travaux empiriques qui présentent une vision homogène des relations intimes de ces jeunes, la présente étude identifie cinq figures de l'intimité en situation de rue, à savoir la réussite criminelle, le retrait, la survie, l'engagement et l'enfermement. Chacune de ces figures propose des articulations singulières entre les expériences intimes et les expériences de rue de ces jeunes. Cette analyse typologique permet ainsi de reconnaître que les jeunes en situation de rue ne constituent pas un groupe uniforme, mais plutôt une population diversifiée qui entretient des rapports différents à l'égard de la situation de rue et de l'intimité contemporaine. En s'inscrivant dans la perspective théorique de Dubet (1994), l'analyse typologique a permis, dans la présente étude, d'illustrer le rapport dynamique entre l'espace de liberté des jeunes et les conditions de vie de la situation de la rue. À l'instar de Schnapper (2005), la méthode d'analyse des types-idéaux constitue donc un outil méthodologique tout désigné pour appliquer la

sociologie de l'expérience de Dubet (1994) et, ainsi, pour comprendre l'articulation entre la marge de manœuvre des acteurs sociaux et les conditions sociales dans lesquelles ils se retrouvent.

Non seulement la méthode typologique permet d'illustrer l'hétérogénéité de la situation de rue chez les jeunes, elle offre aussi l'occasion de réfléchir à des pistes d'intervention spécifique à chacun des types-idéaux identifiés. En effet, comme chacune des figures témoigne d'un rapport singulier à l'intimité en situation de rue, nous croyons qu'il serait possible de dégager des cibles d'intervention pour chacun des types-idéaux dégagés dans cette étude. Par exemple, il est possible de croire que l'un des principaux enjeux de la figure de la réussite criminelle constitue le rapport que ces jeunes entretiennent à l'égard de leur identité masculine. En misant sur des actes de violence et de criminalité pour se présenter favorablement aux autres, ces jeunes tendent à réduire l'identité masculine à une image sociale stéréotypée de « gangster » et de « criminel ». Comme le propose Corriveau (2009 : 129), il pourrait être intéressant de travailler avec ces jeunes pour leur faire voir d'autres modèles de masculinité afin de les amener à diversifier leur rapport identitaire. L'idée sous-jacente serait de leur présenter d'autres façons d'exprimer leur masculinité qui n'implique pas le recours à la violence, ni à des activités illégales. L'objectif de cette stratégie serait ainsi d'assouplir la conception stéréotypée de la masculinité des jeunes de la figure de la réussite criminelle afin d'identifier avec eux d'autres tactiques pour susciter leur sentiment de réussite sociale. Bref, en utilisant les éléments principaux de chacun des types-idéaux identifiés dans cette étude, nous croyons qu'il serait possible de développer des pistes d'intervention sur l'intimité et la situation de rue, et ce, de concert avec les jeunes eux-mêmes.

Dans un même ordre d'idées, l'analyse du discours des jeunes met en lumière que la question de l'intimité constitue un enjeu prégnant de leur réalité et elle devrait, par le fait même, être considérée comme un levier pour les intervenants afin d'accéder à leurs représentations symboliques. En effet, si certains jeunes rencontrés disent s'abstenir de tous contacts amoureux durant leur situation de rue et que d'autres rapportent faire l'expérience d'une diversité de relations (allant des relations amoureuses à des

transactions sexuelles), tous les jeunes témoignent de l'importance de l'intimité au sein de leur expérience individuelle. Par son caractère privé et personnel, le sujet de l'intimité semble constituer une thématique privilégiée pour accéder à la réalité subjective des jeunes. En abordant le thème des relations amoureuses et sexuelles, les jeunes que nous avons rencontrés ont discuté de bien d'autres réalités connexes, comme la séduction, la parentalité et la protection sexuelle, mais aussi la consommation de drogues, les transactions sexuelles, la famille et les relations sociales. Cette étude fait ainsi voir que les intervenants devraient utiliser l'intimité comme une amorce de discussion avec les jeunes, car ce thème semble permettre d'ouvrir la réflexion sur une diversité d'expériences de vie toutes aussi importantes les unes que les autres. Par exemple, le processus de la sortie de rue est l'une des dimensions que la discussion sur l'intimité permet d'explorer avec ces jeunes. En décrivant s'ils souhaitent s'établir à plus long terme avec un partenaire amoureux ou s'ils aspirent à fonder une famille, les jeunes sont amenés à réfléchir, par ricochet, à une stabilisation. Si certains d'entre eux ont beaucoup de difficulté à envisager un avenir à court terme, la majorité des jeunes rencontrés souhaitent construire une relation amoureuse avec un partenaire significatif au sein d'une situation de vie marquée par une stabilité résidentielle économique, et personnelle (sans dépendance à la drogue). Il est donc possible de voir le thème de l'intimité comme un outil pour les intervenants afin de les aider à accéder à d'autres réalités subjectives des jeunes, comme la sortie de rue.

En ce qui concerne la question de l'intimité, cette étude a permis de réfléchir aux différents enjeux de ce phénomène dans la société contemporaine. L'analyse des expériences amoureuses et sexuelles des jeunes en situation de rue à Montréal peut être envisagée ici comme une étude de cas des différents mécanismes de construction identitaire des individus au sein de la société contemporaine. La présente étude a permis de constater que certains jeunes (par exemple, la figure de l'engagement) conçoivent les relations intimes égalitaires et réciproques comme un vecteur important de l'appartenance à un groupe de pairs, tandis que d'autres (par exemple, la figure de la survie) se voient contraints, par les conditions de vie précaires et instables de la situation de rue, à créer des relations intimes instrumentales pour leur satisfaction personnelle. De

ce fait, la présente étude semble illustrer que l'exigence identitaire de la société contemporaine pousse les jeunes en situation de rue à tisser des liens intimes subjectivés et objectivés afin de se construire une identité positive. Autrement dit, les jeunes rencontrés dans cette étude témoignent du fait que les mécanismes de construction identitaire utilisés par l'ensemble des individus de la société contemporaine sont aussi utilisés par les personnes en situation de vulnérabilité. Par conséquent, il est possible de conclure que ces jeunes, en dépit de leurs conditions de vie particulières, ne sont pas différents des autres individus de la société contemporaine. Comme tout un chacun, ces jeunes mobilisent ou rejettent les relations amoureuses et sexuelles afin de développer leur identité personnelle et, ainsi, se construire comme des individus à part entière de la société contemporaine. Cette étude met donc en évidence que la situation de ces jeunes fait écho aux mécanismes de construction identitaire utilisés par l'ensemble des individus de la société contemporaine

Par ailleurs, la perspective analytique de cette recherche permet de comprendre que les rapports égalitaires ou instrumentaux aux partenaires intimes ne se construisent pas de manière aléatoire, mais qu'ils s'articulent avec le sens que les individus accordent à leurs conditions de vie. De ce fait, il devient non seulement important de comprendre les processus de transformation de la société contemporaine pour éclairer le phénomène de l'intimité, mais aussi la signification que les individus donnent à la construction quotidienne de leur intimité. Cette étude illustre qu'il ne suffit pas de dégager les mécanismes macro-sociaux pour saisir l'expérience intime des individus, il faut aussi comprendre comment les personnes se situent à l'égard des contextes immédiats qui encadrent leurs expériences intimes. Par exemple, certains jeunes rencontrés ont rapporté ne pas tisser de relations intimes en raison d'un sentiment de honte à l'égard de leur situation de vie, tandis que d'autres ont mentionné avoir établi de nombreuses relations sexuelles instrumentales dans le but de répondre à leurs besoins essentiels. Ces deux figures traduisent des rapports distincts à l'intimité qui n'auraient pas été identifiés si nous n'avions pas pris en considération le sens que les jeunes donnent à leur contexte social. Bref, il est possible de croire que cette recherche appuie plusieurs constats théoriques portant sur les mécanismes de l'intimité dans la société contemporaine, mais

aussi qu'elle met en lumière la pertinence de saisir comment les relations intimes se construisent dans un rapport dynamique avec les conditions micro-sociales qui les encadrent.

Si cette étude a permis de contribuer théoriquement et empiriquement à la compréhension des phénomènes de la situation de rue et de l'intimité contemporaine, nous espérons toutefois qu'elle ne demeure pas la seule à être réalisée dans ce champ d'expertise, car de nombreuses questions demeurent sans réponses. Premièrement, il semble important d'explorer le rapport de genre que les jeunes en situation de rue entretiennent à l'égard de leurs expériences intimes. Nous croyons avoir identifié certains recoupements selon le genre des jeunes rencontrés, mais cette dimension demeure inachevée, car nous ne possédions pas l'outillage théorique nécessaire pour y parvenir. Dans ce contexte, de futurs travaux devraient, à notre avis, se concentrer sur cet angle d'analyse du genre pour approfondir le sens que les jeunes donnent à leurs relations intimes en situation de rue.

Deuxièmement, nous croyons qu'il serait pertinent d'explorer, à partir de l'approche biographique, la mouvance du rapport expérientiel des jeunes à l'égard de leurs relations intimes. Comme nous n'avons pas utilisé une approche biographique, il nous a été difficile d'identifier si le temps passé en situation de rue pouvait influencer les expériences intimes des jeunes. Si l'analyse des caractéristiques des participants semble montrer que les jeunes des figures de l'enfermement et de l'engagement ont demeuré le plus longtemps en situation de rue (moyenne de 6 années), ces quelques données ne permettent toutefois pas de proposer une hypothèse suffisamment cohérente pour expliquer la pluralité des expériences intimes selon la durée de leur expérience de rue. Par une analyse biographique, nous croyons qu'il serait plus facile d'explorer non seulement l'articulation entre les relations intimes des jeunes et le temps passé en situation de rue, mais aussi d'appréhender de façon plus précise la mouvance des jeunes quant à leurs types-idéaux d'expériences intimes.

Troisièmement, il pourrait être intéressant d'analyser les expériences intimes des

personnes adultes en situation de rue à Montréal. Comme peu de travaux empiriques portent sur l'intimité de ce groupe d'individus, il pourrait être intéressant d'utiliser la perspective théorique que nous avons développée dans cette étude pour comprendre les expériences amoureuses et sexuelles de cette population. De cette façon, il serait possible d'identifier les divergences et les convergences quant aux expériences intimes entre les deux sous-groupes d'individus en situation de rue et, ainsi, développer des interventions sociales spécifiques pour chacune de ces populations.

Quatrièmement, il nous semble pertinent de récupérer le cadre d'analyse développé dans la présente étude afin de comprendre comment s'articulent l'utilisation que les jeunes en situation de rue font des services et le sens qu'ils donnent à leur expérience de rue. En effet, si plusieurs recherches tentent d'identifier les barrières d'accès aux services, peu d'importance est accordée à l'articulation entre l'usage que les jeunes font des services et le rapport qu'ils entretiennent à l'égard de leur situation de rue. Le recours au cadre d'analyse que nous avons construit dans la présente recherche permettrait ainsi de valider cette perspective théorique et d'élaborer des pistes d'intervention pour améliorer l'ancrage entre les services et les expériences plurielles des jeunes en situation de rue.

Si nous espérons que cette étude contribuera empiriquement et théoriquement au champ de la connaissance, il importe de préciser que les participants rencontrés durant cette recherche nous ont également appris à concevoir le quotidien de façon bien différente. En effet, malgré les difficultés vécues par ces jeunes, ils font preuve de beaucoup de courage et de créativité pour trouver, à leur façon, le moyen d'améliorer leurs conditions de vie. À notre avis, il s'agit de l'un des plus beaux et plus puissants legs que ces jeunes peuvent transmettre à l'ensemble de la société.

BIBLIOGRAPHIE

- Agence de Santé publique du Canada. (2006). *Les jeunes de la rue au Canada. Constatations découlant d'une surveillance accrue des jeunes de la rue au Canada 1999-2003*. Ottawa : Agence de santé publique du Canada, 58 p.
- Alberoni, F. (1981). *Le choc amoureux. Recherches sur l'état naissant de l'amour*. Paris : Éditions Ramsay, 184 p.
- Antoniades, M. et Tarasuk, V. (1998). A survey of food problems experienced by Toronto street youth. *Canadian Journal of Public Health*, 89, 6, 371-375.
- Banyard, V.L. (1995). "Taking another route": Daily survival narratives from mothers who are homeless. *American Journal of Community Psychology*, 23, 6, 871-891.
- Barbour, R.S. (2001). Checklist for improving rigour in qualitative research: A case of the tail wagging the dog? *British Medical Journal*, 322, 5, 1115-1117.
- Baron, S.W., Forde, D.R. et Kennedy, L.W. (2007). Disputatiousness, aggressiveness, and victimization among street youths. *Youth Violence and Juvenile Justice*, 5, 4, 411-425.
- Bauman, Z. (2004). *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*. Rodez : Le Rouergue Chambon, 189 p.
- Beauchemin, S. (1996). Nommer et comprendre l'itinérance des jeunes : une recension des écrits. *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 99-126.
- Beaud, J.-P. (2009). « L'échantillonnage ». In B. Gauthier (sous la dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, pp. 251-284. Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Beck, U. et Beck-Gernsheim, E. (1995). *The Normal Chaos of Love*. UK: Polity Press, 240 p.

- Bellot, C. (2005). « La diversité des trajectoires de rue des jeunes à Montréal ». In N. Brunelle et M.-M. Cousineau (sous la dir.), *Trajectoires de déviance juvénile : Les éclairages de la recherche qualitative*, pp. 71-95. Ste-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Bellot, C. (2001). *Le monde social de la rue : Expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*. Thèse de doctorat, École de criminologie, Université de Montréal, 309 p
- Bender, K., Thompson, S.J., McManus, H., Lantry, J. et Flynn, P.M. (2007). Capacity for Survival: Exploring Strengths of Homeless Street Youth. *Child Youth Care Forum*, 36, 25–42.
- Berger, P. et Luckmann, T. (1966[2008]). *La construction sociale de la réalité*. France: Armand Colin, 357 p.
- Bessant, J. (2001). From sociology of deviance to sociology of risk. Youth homelessness and the problem of empiricism. *Journal of Criminal Justice*, 29, 31-43.
- Boudon, R. et Bourricaud, F. (1994). *Dictionnaire critique de la sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 713 p.
- Boudon, R. (1979). *La logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*. Paris : Hachette, 279 p.
- Boydell, K.M., Goering, P. et Morrell-Bellai, T.L. (2000). Narratives of identity: Representation of Self in people who are homeless. *Qualitative Health Research*, 10, 1, 26-38.
- Bozon, M. (2001). Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité. *Sociétés Contemporaines*, 41-42, 11-40.
- Bungardean, A. (2006). *Pratiques « à risque » chez les jeunes de la rue: autodestruction ou stratégies de survie?* Mémoire de maîtrise, École de travail social, Université du

Québec à Montréal, 220 p.

Castel, R. (1998). *Les sorties de la toxicomanie*. Suisse : Éditions Universitaires Fribourg, 296 p.

Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation : Marginalité et exclusion sociale. *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 11-28.

Charmaz, K. (2008). Views from the margins: Voices, silences, and suffering. *Qualitative Research in Psychology*, 5, 1, 7-18.

Charmaz, K. (2000). "Grounded theory: Objectivist and constructivist methods". In N.K. Denzin et Y.S. Lincoln (sous la dir.), *Handbook of Qualitative Research, second edition*, pp. 509-535. Californie: Sage Publications.

Chaumier, S. (1999). *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*. Paris: Petite Bibliothèque Payot, 342 p.

Chobeaux, F. (2009). *Intervenir auprès des jeunes en errance*. Paris : Éditions la Découverte, 154 p.

Colombo, A. (2008). *La reconnaissance : un enjeu pour la sortie de la rue des jeunes à Montréal*. Thèse de doctorat, Études urbaines, Université du Québec à Montréal, 576 p.

Corriveau, P. (2009). La violence dans l'univers des gangs : du besoin de protection à la construction identitaire masculine. *Revue de l'IPC*, 3, 117-134.

Côté, M.-M. (1989). Fuite et stratégie de survie des jeunes de la rue à Montréal. *Santé mentale au Québec*, 14, 2, 150-157.

Côté, M.-M. (1988). *Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine*. Thèse de doctorat, anthropologie, Université de Montréal, 728 p.

Crozier, M. et Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action*

- collective*. Paris : Éditions du Seuil, 500 p.
- Dachner, N. et Tarasuk, V. (2002). Homeless "squeegee kids": Food insecurity and daily survival. *Social Science & Medicine*, 54, 1039–1049.
- Damant, D., Paré, G., Trottier, G., Noël, L. Doitteau, N et Dorais, M. (2006). Trajectoires d'entrée en prostitution: violence, toxicomanie et criminalité. *Journal international de victimologie*, 3,1-14.
- Daoust, V. (2005). *De la sexualité en démocratie. L'individu libre et ses espaces identitaires*. Paris : Presses Universitaires de France, 276 p.
- De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien. Arts de faire*. Paris : Éditions Gallimard, 349 p.
- De Gaulejac, V. (1996). *Les sources de la honte*. Paris : Desclée de Brouwer, 315 p.
- De Singly, F. (1996). *Le soi, le couple et la famille*. Paris: Nathan, 255 p.
- DeMatteo, D., Major, C, Block, B., Coates, R., Fearon M., Goldberg E., King, S.M., Millson, M., O'Shaughnessy, M. et Read, S.E. (1999). Toronto street youth and HIV/AIDS: prevalence, demographics, and risks. *Journal of Adolescent Health*, 25, 5, 358-366.
- Denis, V. (2003). Pour comprendre la pratique du « squeegee » à Montréal. *Criminologie*, 36, 2, 89-104.
- Deslauriers, J.-P. et Kérisit, M. (1997). « Le devis de recherche qualitative ». In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (sous la dir.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp. 85-112. Boucherville : Gaetan Morin.
- Deslauriers, J.-P. (1991). *Recherche qualitative: guide pratique*. Montréal, McGraw Hill, 142 p.
- Dorais, M. et Corriveau, P. (2006). *Jeunes filles sous influence. Prostitution juvénile et*

- gangs de rue*. Montréal : VLB Éditeur, 113 p.
- Dorais, M. et Lajeunesse, S.-L. (2003). Intimité à vendre : comment devient-on travailleur du sexe? *Sociologie et sociétés*, 35, 2, 121-138.
- Dorais, M. (1987). *Les enfants de la prostitution*. Montréal : VLB Éditeur, 139 p.
- Dubet, F. (2007). *L'expérience sociologique*. Paris: Éditions la Découverte, 120 p.
- Dubet, F. (1994). *La sociologie de l'expérience*. France: Éditions du Seuil, 272 p.
- Dubet, F. (1987). *La Galère. Jeunes en survie*. Librairie Arthème Fayard, 648 p.
- Ennett, S.T., Bailey, S.L. et Federman, E.B. (1999). Social network characteristics associated with risky behaviors among runaway and homeless youth. *Journal of Health and Social Behavior*, 40, 1. 63-78.
- Ensign, J. et Ammerman, S. (2008). Ethical issues in research with homeless youths. *Journal of Advanced Nursing*, 62, 3, 365–372.
- Ensign J. (2006). Perspectives and experiences of homeless youth. *Journal of Advanced Nursing*, 54, 6, 647–652.
- Ensign, J. (2003). Ethical issues in qualitative health research with homeless youths. *Journal of Advanced Nursing*, 43, 1, 43–50.
- Ensign, J. (2000). Reproductive health of homeless adolescent women in Seattle, Washington, USA. *Women and Health*, 31, 2-3, 133-151.
- Farrugia, D. (2010). The symbolic burden of homelessness: Towards a theory of youth homelessness as embodied subjectivity. *Journal of Sociology*, 47, 71-87.
- Filion, N. (1998). *Le sens de l'expérience de l'itinérance de jeunes de la rue du centre-ville de Montréal*. Mémoire de maîtrise, sciences infirmières, Université de Montréal, 131 p.
- Fleury, E. (2008). *Exploration des perceptions et de l'expérience de jeunes hommes*

associés aux gangs quant aux rapports de genre et à la sexualité. Mémoire de maîtrise, sexologie, Université du Québec à Montréal, 174 p.

Fortier, J. et Roy, S. (1996). Les jeunes de la rue et l'intervention : quelques repères théoriques. *Cahiers de recherche sociologique*, 27, 127-152.

Fournier, L. (2001). *Enquête auprès de la clientèle des ressources pour personnes itinérantes des régions de Montréal-Centre et de Québec, 1998-1999*. Québec : Institut de la statistique du Québec.

Gaetz, S. et O'Grady, B. (2002). Making money: exploring the economy of young homeless workers. *Work Employment Society*, 16, 433-456.

Gangamma, R., Siesnick, N., Toviessi et Serovich, I. (2008). Comparaison of HIV risks among gay, lesbian, bisexual and heterosexual homeless youth. *Journal of Youth and Adolescence*, 37, 4, 456-464.

Gauthier, M. (2000). L'âge des jeunes : « un fait social instable ». *Lien social et Politiques*, 43, 23-32.

Giddens, A. (1992). *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*. Rodez : Le Rouergue/Chambon, 265 p.

Giddens, A. (1987). *La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration*. Paris : Les Presses Universitaires de France, 474 p.

Gilbert, S. (2009). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'apport heuristique de rencontres intersubjectives. *Recherches qualitatives*, 28, 3, 19-39.

Gilbert, S. (2004). *L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes*. Thèse de doctorat, département de psychologie, Université du Québec à Montréal, 490 p.

Glaser, B.G. et Strauss, A.L. (1967[2010]). *La découverte de la théorie ancrée*.

- Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris, Armand Colin, 409 p.
- Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expérience*. Paris: Éditions de Minuit, 572 p.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris: Éditions de Minuit, 241 p.
- Goffman, E. (1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris: Éditions de Minuit, 175 p.
- Goffman, E. (1961). *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris: Minuit, 447 p.
- Greenblatt, M. et Robertson, M.J. (1993). Life-styles, adaptive strategies, and sexual behaviors of homeless adolescents. *Hospital and Community Psychiatry*, 44, 1177-1180.
- Greene, J.M. et Ringwalt, C.L. (1998). Pregnancy among three national samples of runaway and homeless youth. *Journal of Adolescent Health*, 23, 370-377.
- Greissler, É. (2007). *Entre marginalité et conformité : la construction identitaire des jeunes de la rue*. Mémoire de maîtrise, École de service social, Université de Montréal, 159 p.
- Grimard, C. (2011). *Les refuges pour hommes itinérants à Montréal, lieux de passage ou d'ancrage? Ethnographie d'une institution paradoxale*. Thèse de doctorat, département de sociologie, Université du Québec à Montréal, 424 p.
- Gwadz, M.V., Gostnell, K., Smolenski, C., Willis, B., Nish, D., Nolan, T.C., Tharaken M. et Ritchie, A.S. (2009). The initiation of homeless youth into the street economy. *Journal of Adolescence*, 32, 357-377.
- Halcon, L.L. et Lifson, A.R. (2004). Prevalence and predictors of sexual risks among homeless youth. *Journal of youth and adolescence*, 31, 1, 71-80.
- Haley, N., Roy, É., Leclerc, P. et Boudreau, J.-F. (2006). *La grossesse et la*

- contraception chez les jeunes filles de la rue de Montréal. Une étude quantitative.* Montréal : Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux, 54 p.
- Haley, N., Denis, V. et Roy, É. (2005). *Étude sur la grossesse et la contraception chez les jeunes filles de la rue. Rapport sur les groupes de discussion.* Montréal : Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux, 88 p.
- Haley, N., Roy, E., Leclerc, P., Boudreau, J.-F. et Boivin, J.-F. (2004). HIV risk profile of male street youth involved in survival sex. *Sexually Transmitted Infections*, 80, 526-530.
- Haley, N., Roy, É., Leclerc, P., Lambert, G., Boivin, J.-F., Cédras, L. et Vincelette, J. (2002). Risk behaviours and prevalence of Chlamydia trachomatis and Neisseria gonorrhoeae genital infections among Montreal street youth. *International Journal of STD & AIDS*, 13, 4, 238-245.
- Hagan, J. et McCarthy, B. (1998). La théorie du capital et le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités en criminologie sociologique. *Sociologie et Sociétés*, 30, 1, 145-158.
- Hamel, S., Blais, M.-F. et Bertot, J. (1998). *Jeunesse et gangs de rue. Phase II.* Montréal : Service de la police de la Communauté urbaine de Montréal, 440 p.
- Hurtubise, R., Laaroussi, M.V. et Dubuc, S. (2000). *Jeunes de la rue et famille : Des productions sociales et des stratégies collectives au travers des mouvances du réseau.* Université de Sherbrooke : Rapport de recherche présenté au Conseil Québécois de la Recherche Sociale, 214 p.
- Jamouille, P. (2009). *Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines.* Paris: La Découverte, 262 p.
- Jamouille, P. (2005). *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires.* Paris : La Découverte, 291 p.

- Kaufmann, J.-C. (2009). *L'étrange histoire de l'amour heureux*. Paris: Armand Colin, 227 p.
- Kaufmann, J.-C. (2007). *Agacements. Les petites guerres du couple*. Paris : Armand Colin, 314 p.
- Kaufmann, J.-C. (2002). *Premier matin. Comment naît une histoire d'amour*. Paris : Armand Colin, 318 p.
- Kaufmann, J.-C. (1993). *Sociologie du couple*. Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.
- Kaufmann, J.-C. (1992). *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*. France : Éditions Nathan, 216 p.
- Kelly, K. et Caputo, T. (2007). Health and street/homeless youth. *Journal of Health Psychology*, 12, 5, 726-736.
- Kidd, S.A. (2007). Youth homelessness and social stigma. *Journal of Youth Adolescence*, 36, 291–299.
- Kidd, S.A. et Davidson, L. (2007). « You have to adapt because you have no other choice?»: The stories of strength and resilience of 208 homeless youth in New York and Toronto. *Journal of Community Psychology*, 35, 2, 219-238.
- Kidd, S.A. (2003). Street youth: Coping and interventions. *Child and Adolescent Social Work Journal*, 20, 4, 235-261.
- Kidd S.A. et Kral, M.J. (2002). Suicide and prostitution among street youth: A qualitative analysis. *Adolescence*, 37, 146, 411-30.
- Kipke, M.D., O'Connor, S., Palmer, R. et MacKenzie, R.G. (1995). Street youth in Los Angeles: Profile of a group at high risk for human immunodeficiency virus infection. *Archives of Pediatrics and Adolescent Medicine*, 149, 513-519.
- Kral, A.H., Molnar, B.E., Booth, R.E. et Waters, J.K. (1997). Prevalence of sexual risk

- behaviour and substance use among runaway and homeless adolescents in San Francisco, Denver and New York City. *International Journal of STD and AIDS*, 8, 2. 109-117.
- Laberge, D. et Roy, S. (1994). Interroger l'itinérance : stratégies et débats de recherche. *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 93-112.
- Lamontagne, Y. et Lasvergnas, I. (1987). *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri*. Québec : Presses de l'Université du Québec et Québec Science Éditeur, 77 p.
- Lankenau, S.E., Clatts, M.C., Welle, D., Goldsamt, L.A. et Gwadz, M.V. (2005). Street careers: Homelessness, drug use, and sex work among young men who have sex with men (YMSM). *International Journal of Drug Policy*, 16, 1, 10–18.
- Lanzarini, C. (2000). *Survivre dans le monde sous-prolétaire*. Paris : Presses Universitaires de France, 280 p.
- Laperrière, A. (1997). « La théorisation ancrée (grounded theory) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées ». In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (sous la dir.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp. 309-340. Boucherville : Gaetan Morin.
- Laporte, A., Le Méner, E., Oppenheim, N., Pourette, D. et Carpentier, S. (2007). *Survivre ou faire l'amour? La pluralité des expériences affectives et sexuelles des personnes sans-domicile-fixe*. France: Rapport à l'Institut National de Prévention et d'Éducation pour la Santé (INPES), 229 p.
- Larouche, A. (2008). *Les effets de l'expérience carcérale sur la construction identitaire des jeunes de la rue à Montréal*. Mémoire de maîtrise, intervention sociale, Université du Québec à Montréal, 209 p.
- Le Breton, D. (2000). *Passions du risque*. Paris : Éditions Métailié, 189 p.

- Leclerc-Madlada, S. (2004). *Transactional sex and the pursuit of modernity*. University of Cape Town: Centre for Social Science Research, Social Surveys Unit, 30 p.
- Lemétayer, F. (2002). *Les squeegees du centre-ville de Montréal : en quête de reconnaissance sociale et d'estime de soi*. Mémoire de maîtrise, sociologie, Université du Québec à Montréal, 158 p.
- Levac, C. et Labelle, F. (2007). *La rue, un chemin tracé d'avance?* Montréal : Le Refuge des jeunes de Montréal, 356 p.
- Lévy, J.J. et Blais, M. (2008). Les sexualités contemporaines : perspectives sociologiques. In J. Lafontant et S. Laflamme (sous la dir.), *Initiation thématique à la sociologie*, pp. 87-120. Sudbury : Prise de parole.
- Lévy, J.J. (2005). « L'intimité dans la construction des liens sociaux contemporains ». In F. Saillant et E. Gagnon (sous la dir.), *Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive*, pp. 147-165. Montréal : Liber.
- Lincoln, Y.S. et Guba, E.G. (1985). *Naturalistic Inquiry*. London: Sage Publications, 416 p.
- Lindsey, E.W., Kustz, D., Jarvis, S., Williams, N.R. et Nackerud, L. (2000). How runaway and homeless youth navigate troubled waters: Personal strengths and resources. *Child and Adolescent Social Work Journal*, 17, 2, 115-140.
- Lipovetsky, G. (1983). *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*. Paris : Éditions Gallimard, 327 p.
- Loates, M. et Walsh, C.A. (2010). Women negotiating sexual identity in the face of homelessness: from silence to satisfaction. *Culture, Health & Sexuality*, 12, 1, 87-101.
- Lucchini, R. (1998). L'enfant de la rue : réalité complexe et discours réducteurs. *Déviance et Société*, 22, 4, 347-366.

- Lucchini, R. (1993). *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*. Genève : Librairie Droz S.A, 248 p.
- Lussier, V., Letendre, R., Morval, M., Pelletier, A., Poirier, M., Michaud, P. et Gilbert, S. (2002). La quête au cœur de l'absence : les réseaux relationnels de jeunes adultes itinérants. *Revue québécoise de psychologie*, 23, 3, 79-103.
- Lussier, V. et Poirier, M. (2000). La vie affective des jeunes adultes itinérants : de la rupture à la hantise des liens. *Santé Mentale au Québec*, 25, 2, 67-89.
- MacKellar, D.A., Valleroy, L.A., Hoffmann, J.P., Glebatis, D., Lalota, M., McFarland, W., Westerholm, J. et Janssen, R.S. (2000). Gender differences in sexual behaviors and factors associated with nonuse of condoms among homeless and runaway youths. *AIDS Education and Prevention*, 12, 6, 477-91.
- Marshall, B.D.L. (2008). The contextual determinants of sexually transmissible infections among street-involved youth in North America. *Culture, Health & Sexuality*, 10, 8, 787-799.
- Marshall, B.D.L., Kerr, T., Shoveller, J.A., Qi, J., Montaner, J.S.G. et Wood, E. (2009). Structural factors associated with an increased risk of HIV and sexually transmitted infection transmission among street-involved youth. *BMC Public Health*, 9, 7, 1-9.
- McCarthy, B., Hagan, J. et Martin, M.J. (2002). In and out of harm's way: violent victimization and the social capital of fictive street families. *Criminology*, 40, 4, 831-866.
- McCarthy, B. et Hagan, J. (1992). Surviving on the street: The experiences of homeless youth. *Journal of Adolescent Research*, 7, 4, 412-430.
- Moon, M.W., Binson, D., Page-Shafer, K. et Diaz, R. (2001). Correlates of HIV risk in a random sample of street youths in San Francisco. *Journal of the Associations of Nurses in AIDS Care*, 12, 6, 18-27.
- Noell, J., Rohde, P., Ochs, L., Yovanoff, P., Alter, M.J., Schmid, S., Bullard, J. et Black,

- C. (2001). Incidence and prevalence of Chlamydia, Herpes, and Viral Hepatitis in a homeless adolescent population. *Sexually Transmitted Diseases*, 28, 1, 4-10.
- Nyamathi, A., Wenzel, S.L., Lesser, J., Flaskerud, J. et Leake, B. (2001). Comparison of Psychosocial and Behavioral Profiles of Victimized and Nonvictimized Homeless Women and Their Intimate Partners. *Research in Nursing & Health*, 24, 324-335.
- Nyamathi, A., Wenzel, S., Keenan, C., Leake, B. et Gelberg, L. (1999). Associations between homeless women's intimate relationships and their health and well-being. *Research in Nursing and Health*, 22, 6, 486-95.
- Nyamathi, A., Galaif, E. et Leake, B. (1999). Comparison of homeless women and their intimate partners. *Journal of Community Psychology*, 27, 4, 489-502.
- O'Grady, B. et Gaetz, S. (2004). Homelessness, gender and subsistence: The case of Toronto street youth. *Journal of Youth Studies*, 7, 4, 397-416.
- Oppenchain, N., Pourette, D., Le Méner, E. et Laporte, A. (2010). Sexualité et relations affectives des personnes sans domicile fixe. Entre contraintes sociales et parcours biographiques. *Sociologie*, 3, 1, 375-391.
- Paillé, P. (2007). « La recherche qualitative: une méthodologie de la proximité ». In H. Dorvil (sous la dir.), *Problèmes sociaux (Tome III): Théories et méthodologies de la recherche*, pp. 409-443. Montréal: Presses de l'Université du Québec.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Panter-Brick, C. (2002). Street children, human rights, and public health: A critique and future directions. *Annual Review of Anthropology*, 31, 147-171.
- Paradise, M. et Cauce, A.M. (2002). Home street home: The interpersonal dimensions of adolescent homelessness. *Analyses of Social Issues and Public Policy*, 2, 1, 223-238.

- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive: Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec, 358 p.
- Parazelli, M. (2000). « L'appropriation de l'espace et les jeunes de la rue : un enjeu identitaire ». In D. Laberge (sous la dir.), *L'errance urbaine*, pp. 193-220. Sainte-Foy : Les Éditions MultiMondes.
- Parazelli, M. (1997). *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*. Thèse de doctorat, études urbaines, Université du Québec à Montréal, 562 p.
- Pattegay, P. (2001). L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance. Analyse critique d'une catégorie d'action publique. *Déviance et société*, 3, 257-277.
- Paugam, S. (1991). *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris: Presses Universitaires de France, 256 p.
- Pelchat, Y., Gagnon, É. et Thomassin, A. (2006). Sanitarisation et construction de l'exclusion sociale. *Lien social et Politiques*, 55, 55-66.
- Pelletier, C. et Pagé, G. (2002). Les critères de rigueur scientifique en recherche. *Recherche en soins infirmières*, 68, 35-42.
- Peretti-Watel, P. (2010). *La société du risque*. Paris : La Découverte, 126 p.
- Peretti-Watel, P. et Moatti, J.-P. (2009). *Le principe de prévention. Le culte de la santé et ses dérives*. Paris : La République des Idées, 103 p.
- Perreault, M. (2005). Bandes de jeunes et gangs de rue. Les dérives criminelles d'une quête identitaire. *Globe: revue internationale d'études québécoises*, 8, 2, 91-119.
- Perreault, M. et Bibeau, G. (2003). *La gang : une chimère à apprivoiser. Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise*. Montréal : Boréal, 391 p.

- Poupart, J. (1997). « L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques ». In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (sous la dir.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp. 173-209. Boucherville : Gaetan Morin.
- Pourette, D. et Oppenchaim, N. (2007). Améliorer les conditions de vie affective et sexuelle des SDF. *La Santé de l'homme*, 392, 42-43.
- Racine, S. (2007). Un tour d'horizon de l'exclusion. *Service social*, 53, 1, 91-108.
- Rainville, S.-É. (2007). *L'expérience des jeunes de la rue au centre-ville de Montréal : occasion d'interactions multiples*. Mémoire de maîtrise, École de criminologie, Université de Montréal, 189 p.
- RAPSIM (2003). *Comprendre l'itinérance*. Montréal : Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal, 24 p.
- Rayburn, R.L. et Corzine, J. (2010). Your shelter or mine? Romantic relationships among the homeless. *Deviant Behavior*, 31, 756-774,
- Rew, L. et Horner, S.D. (2003). Personal strengths of homeless adolescents living in a high-risk environment. *Advances in Nursing Science*, 26, 2, 90-101.
- Rivard, J. (2004). Des pratiques autour des jeunes/enfants des rues : une perspective internationale. *Nouvelles pratiques sociales*, 17, 1, 126-148.
- Roschelle, A.R. et Kaufman, P. (2004). Fitting in and fighting back: Stigma management strategies among homeless kids. *Symbolic Interaction*, 27, 1, 23-46.
- Rostaing, C. (2006). La compréhension sociologique de l'expérience carcérale. *Revue européenne des sciences sociales*, XLIV, 135, 29-43.
- Rotheram-Borus, M.J., Meyer-Bahlburg, H.F.L., Koopman, C., Rosario, M., Exner, T.M., Henderson, R., Matthieu, M. et Gruen, R.S. (1992). Lifetime sexual behaviors among runaway males and females. *The Journal of Sex Research*, 29, 1, 15-29.

- Rouleau-Berger, L. (1995). Expériences et compétences des jeunes dans les espaces intermédiaires. *Lien social et Politiques*, 34, 109-117.
- Roy, É., Nonn, É. et Haley, N. (2008). Transition to injection drug use among street youth – A qualitative analysis. *Drug and Alcohol Dependence*, 94, 19-29.
- Roy, É., Haley, N., Leclerc, P., Sochanski, B., Boudreau, J.-F. et Boivin, J.-F. (2004). Mortality in a cohort of street youth in Montreal. *JAMA*, 292, 5, 569-574.
- Roy, É., Haley, N., Leclerc, P., Cédras, L., Weber, A., Claessens, C. et Boivin, J.-F. (2003). HIV incidence among street youth in Montreal, Canada. *AIDS*, 17, 1071-1075.
- Roy, É., Haley, N., Lemire, N., Boivin, J.-F., Leclerc, P. et Vincelette, J. (1999). Hepatitis B virus infection among street youths in Montreal. *Canadian Medical Association Journal*, 161, 6, 689-693.
- Roy, E., Boivin, J.-F., Haley, N. et Lemire, N. (1998). Mortality among street youth. *Lancet*, 352, 91, 21-32.
- Roy, E., Haley, N., Boivin, J.-F., Vincelette, J. et Lemire, N. (1996). *HIV infection among street youth: prevalence study*. Montréal: Direction de la santé publique, Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre.
- Roy, S. et Hurtubise, R. (2008). *La lutte à l'itinérance. Une responsabilité collective qui nécessite un leadership de l'État*. Mémoire présenté à la commission parlementaire sur l'itinérance, 32 p.
- Rullac, S. (2005). *Et si les SDF n'étaient pas des exclus? Essai ethnologie pour une définition positive*. Paris : L'Harmattan, 145 p.
- Schnapper, D. (2010). « Élaborer un type idéal ». In S. Paugam (sous la dir.), *L'enquête sociologique*, pp. 291-310. Paris : Presses Universitaires de France.
- Schnapper, D. (2005). *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse*

- typologique*. Paris: Presses de l'Université de France, 146 p.
- Sennett, R. (1995). *Les tyrannies de l'intimité*. Paris: Éditions du Seuil, 282 p.
- Sheriff, T. (1999). *Le trip de la rue. Parcours initiatiques des jeunes de la rue*. Beauport : Centre jeunesse de Québec, 214 p.
- Shields, S.A., Wong, T., Mann, J., Jolly, A.M., Haase, D., Mahaffey, S., Moses, S., Morin, M., Patrick, D.M., Predy, G., Rossi, M. et Sutherland, D. (2004). Prevalence and correlates of Chlamydia infection in Canadian street youth. *Journal of Adolescent Health*, 34, 5, 384-390.
- Slesnick, N., Erdem, G., Collins, J., Patton, R. et Buettner, C. (2010). Prevalence of intimate partner violence reported by homeless youth in Columbus, Ohio. *Journal of Interpersonal Violence*, 20, 10, 1-15.
- Smith, H. (2008). Searching for kinship: The creation of street families among homeless youth. *American Behavioral Scientist*, 51, 6, 756-771.
- Snow, D.A. et Anderson, L. (1987). Identity work among the homeless: The verbal construction and avowal of personal identities. *American Journal of Sociology*, 92, 6, 1336-1371.
- Solorio, M.R., Milburn, N.G., Weiss, R.E., Batterham, P.J. (2006). Newly homeless youth STD testing patterns over time. *Journal of Adolescent Health*, 39, 443.e9-443.e16.
- Tabet, P. (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*. Paris : L'Harmattan, 207 p.
- Tarasuk, V., Dachner, N. et Li, J. (2005). Homeless youth in Toronto are nutritionally vulnerable. *Journal of Nutrition*, 135, 1926-1933.
- Tassé, E. (2008). *Devenir jeune de la rue : étude des récits de vie de leurs parents*. Mémoire de maîtrise, école de travail social, Université du Québec à Montréal.

- Thrasher, F.M. (1927). *The Gang. A study of 1, 313 Gang in Chicago*. Chicago: University of Chicago Press, 388 p.
- Truchon, J.-F. (2012). *La prostitution masculine dans la rue : isolement, dissonances, vicissitude et mécanismes de survie*. Mémoire de maîtrise, sexologie, Université du Québec à Montréal, 129 p.
- Turgeon, J. et Bernatchez, J. (2009). « Les données secondaires ». In B. Gauthier (sous la dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, pp. 489-528. Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Tyler, K.A. (2009). Risk factors for trading sex among homeless young adults. *Archives of Sexual Behavior*, 38, 290-297.
- Tyler, K.A., Whitbeck, L.B., Chen, X. et Johnson, K. (2007). Sexual health of homeless youth: prevalence and correlates of sexually transmissible infections. *Sexual Health*, 4, 1, 57-61.
- Tyler, K.A. et Johnson, K.A. (2006). Trading sex: voluntary or coerced? The experiences of homeless youth. *Journal of Sex Research*. 43, 3, 208-16
- Tyler, K.A., Hoyt, D.R., Whitbeck, L.B. et Cauce, A.M. (2001). The effects of a high-risk environment on the sexual victimization of homeless and runaway youth. *Violence and Victims*, 16, 441-455.
- Wallez, P. et Aubrée, L. (2005). L'expérience de la rue chez les jeunes comme forme extrême d'urbanité. *Espaces et sociétés*, 2, 120-121, 241-257.
- Walls, N.E. et Bell, S. (2011). Correlates of engaging in survival sex among homeless youth and young adults. *Journal of Sex Research*, 48, 5, 423-436.
- Watson, J. (2011). Understanding survival sex: young women, homelessness and intimate relationships. *Journal of Youth Studies*, 14, 6, 639-655.
- Weber, A., Boivin, J.-F., Blais, L., Haley, N. et Roy, É. (2002). HIV risk profile and

prostitution among female street youth. *Journal of Urban Health*, 79, 4, 525-35.

Wesely, J.K. et Wright, J.D. (2005). Pertinence of partners: Examining intersections between women's homelessness and their adult relationships. *American Behavioral Scientist*, 48, 1082-1101.

Whitbeck, L.B. et Simons, R.L. (1990). Life on the streets: The victimization of runaway and homeless adolescents. *Youth Society*, 22, 108-125.

Wieviorka, M. (2001). *La différence*. Paris : Les Éditions Balland, 201 p.

Yates, G.L., Mackenzie, R.G., Pennbridge, J. et Swofford, A. (1991). A risk profile comparison of homeless youth involved in prostitution and homeless youth not involved. *Journal of Adolescent Health*, 12, 545-548.

Zufferey, C. et Kerr, L. (2004). Identity and everyday experiences of homelessness: Some implications for social work. *Australian Social Work*, 57, 4, 343-353.

ANNEXE 1
SCHÉMA D'ENTREVUE

GRILLE D'ENTREVUE – OBJECTIFS, THÈMES, QUESTIONS NON-DIRIGÉES ET QUESTIONS DIRIGÉES

Objectifs	Thèmes	Questions non-dirigées	Questions dirigées	Sous-thèmes
1. Documenter les conditions de vie amoureuses et sexuelles des jeunes de la rue à partir de leurs perspectives	Conditions de vie amoureuse	<ul style="list-style-type: none"> Parle-moi de ta vie amoureuse et sexuelle, ainsi que du sens qu'elles ont pour toi dans ta vie? 	<ul style="list-style-type: none"> Qu'est-ce qu'a représenté pour toi cette relation amoureuse? 	<ul style="list-style-type: none"> Représentation générale de l'amour (signification, importance)
	Conditions de vie sexuelle		<ul style="list-style-type: none"> Comment cette relation amoureuse s'est développée? Comment a-t-elle commencé, duré, pris fin ? 	<ul style="list-style-type: none"> Déroulement de la relation amoureuse (motifs, moyens, représentation de la rupture)
2. Procéder à une théorisation qui permet de saisir les processus sociaux en présence, partant des théories contemporaines sur l'intimité	Conditions de vie en situation de rue	<ul style="list-style-type: none"> Parle-moi de ton expérience de rue, ainsi que du sens qu'elle a pour ta vie amoureuse et sexuelle? 	<ul style="list-style-type: none"> Qu'est-ce qu'a représenté pour toi cette expérience de rue? 	<ul style="list-style-type: none"> Représentation générale de la rue (signification, importance)
			<ul style="list-style-type: none"> Comment étaient tes relations sociales durant cette expérience de rue? Quels étaient tes contacts avec ta famille, tes amis, tes frères et sœurs durant cette expérience de rue? 	<ul style="list-style-type: none"> Représentation des relations sociales (famille, amis, partenaire amoureux, intervenants)
			<ul style="list-style-type: none"> De quoi rêves-tu pour plus tard : en général et au niveau de tes relations amoureuses et sexuelles? 	<ul style="list-style-type: none"> Perspectives d'avenir générales et amoureuses
3. Identifier les processus de prise de risques sexuels et les facteurs de protection qu'ils parviennent à développer	Prise de risques sexuels et facteurs de protection	<ul style="list-style-type: none"> Parle-moi du contexte dans lequel tes relations sexuelles ont eu lieu? 	<ul style="list-style-type: none"> À quel endroit ont lieu tes relations sexuelles? 	<ul style="list-style-type: none"> Contexte des relations sexuelles
			<ul style="list-style-type: none"> Qu'est-ce que représente la protection sexuelle dans tes relations sexuelles? 	<ul style="list-style-type: none"> Représentation générale de la protection sexuelle (fréquence, signification, importance)
			<ul style="list-style-type: none"> Qu'est-ce qui te pousse à utiliser ou non la protection sexuelle lors de relations sexuelles? 	<ul style="list-style-type: none"> Motifs d'utilisation d'une protection sexuelle
4. Élaborer les lignes directrices d'une intervention sexuelle éducative et préventive	Intervention sexuelle	<ul style="list-style-type: none"> Comment vois-tu les ressources pour les jeunes en situation de rue? 	<ul style="list-style-type: none"> As-tu déjà utilisé les ressources pour jeunes en situation de rue pour t'aider au niveau de tes relations amoureuses et sexuelles ? Comment cela s'est passé? 	<ul style="list-style-type: none"> Utilisation des ressources pour jeunes en situation de rue pour l'amour et la sexualité

ANNEXE 2
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

CONDITIONS DE VIE AMOUREUSES ET SEXUELLES DES JEUNES DE LA RUE

Informations et consentement (jeunes)

⊙ Description du projet

Nous t'offrons la possibilité, si tu le désires, de participer à un projet de recherche dont l'objectif général est de documenter les conditions de vie amoureuses et sexuelles des jeunes de la rue. Avec cette étude, nous cherchons à approfondir et mieux comprendre les parcours de vie des jeunes de la rue par rapport à leurs amours et leur sexualité. À la fin du projet, nous souhaitons élaborer un programme d'intervention qui tient compte des réalités vécues par les jeunes de la rue. Nous souhaitons aussi émettre des recommandations susceptibles de favoriser l'éducation à la sexualité dans les divers organismes fréquentés par les jeunes de la rue.

Ce projet est financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et a reçu l'approbation du Comité institutionnel d'éthique de la recherche de l'UQAM. Avant de te décider de participer à ce projet, nous t'invitons à lire les informations ci-dessous et à nous poser toutes les questions que tu jugeras utiles. Il est important que tu comprennes bien ce que l'on attend de toi.

⊙ Procédure de l'étude

Ce projet implique que tu accordes une entrevue d'environ deux heures au coordonnateur de l'étude, Philippe-Benoît, afin que tu répondes à certaines questions. Ces questions porteront sur les expériences que tu as vécues par rapport à l'amour et la sexualité. Ton témoignage sera enregistré sur un fichier numérique pour être ensuite retranscrit. Tout ce matériel sera conservé sous clé afin de s'assurer de la confidentialité. **Un montant compensatoire de 25\$ te sera remis à la fin de l'entrevue.**

⊙ Avantages et bénéfices

Nous ne pouvons pas t'assurer que tu retireras un avantage personnel en participant au projet. Cependant, il est possible qu'il soit bénéfique pour toi de pouvoir réfléchir à ce que tu vis sans crainte de jugement. De plus, ta participation contribuera à l'avancement des connaissances sur les jeunes de la rue et pourrait contribuer à l'amélioration des interventions qui leur sont destinées. Grâce à ta participation, nous serons peut-être en mesure de mieux comprendre les réalités amoureuses et sexuelles des jeunes qui vivent dans la rue. Cela nous aidera aussi à réfléchir aux interventions qui pourront être faites en matière d'éducation à la sexualité, en fonction du vécu des jeunes, dans les ressources d'aide et des organismes disponibles.

⊙ Inconvénients et risques

Les seuls inconvénients associés à ta participation à ce projet sont le temps que cela te demande, c'est pourquoi je t'offre une compensation financière. De plus, un malaise pourrait se manifester pendant ou à la suite de la discussion des contenus personnels que tu me dévoileras. Par ailleurs, si tu te sens trop mal à l'aise ou inconfortable pendant l'entrevue, tu peux te retirer à tout moment. Si comme suite à ta participation à l'entrevue, tu te sens préoccupé ou encore bouleversé, tu pourras contacter certaines ressources dont je te fournirai les coordonnées. Je pourrais aussi t'accompagner, si cela est nécessaire ou que tu le souhaites, dans ta prise de contact avec les organismes.

⊙ Organismes à contacter en cas de besoin

- POPS, Dans la rue : (514) 526-7677
- L'unité d'intervention l'Anonyme : (514) 891-1842
- Spectre de rue : (514) 524-5197
- Cactus Montréal : (514) 847-0067

De plus, si tu as des commentaires ou des plaintes à formuler concernant ta participation ou ton implication dans l'étude, tu peux en faire part aux personnes dont les noms sont indiqués à la fin du formulaire de consentement.

⊙ Modalités prévues en matière de confidentialité

Nous t'assurons que les informations qui seront recueillies lors de l'entrevue seront confidentielles. Je te garantis que toute information permettant que tu sois reconnu ou que nous reconnaissons toute autre personne sera effacée dans la transcription de l'entrevue. Le contenu de l'enregistrement sera conservé sous clé jusqu'à la fin du projet et détruit par la suite. Enfin, les résultats de cette étude serviront à la rédaction de différentes publications de recherche, bulletins d'informations et rapports indiquant des pistes d'intervention. Si tu veux en prendre connaissances, les principales conclusions seront disponibles auprès des organismes et intervenants auprès des jeunes de la rue. Je tiens à te souligner que les résultats de recherche seront toujours présentés sous une forme rendant impossible que quelqu'un reconnaisse ton histoire de vie. Si tu préfères pendant l'entrevue, tu peux employer un pseudonyme.

Dans certaines conditions, l'intervieweur peut être amené à briser les règles de la confidentialité auxquelles il s'est engagé avec toi. Ceci peut se produire dans les situations où il juge que ta vie, ou celle de quelqu'un d'identifiable, est menacée. Si une telle situation survient, l'intervieweur te le signifierait et t'indiquerait la démarche qu'il compte entreprendre. Cette démarche peut consister à communiquer avec un ou des organismes d'intervention que tu fréquentes afin qu'ils t'aident à mieux gérer la situation. Si la situation est très urgente, il pourrait communiquer avec les services d'urgence (911). Dans tous les cas, l'intervieweur t'en informera avant d'entreprendre quelque mesure que ce soit.

⊙ Liberté de participation et liberté de retrait de l'étude

Ta participation doit se faire sur une base volontaire et aucune pression ne sera exercée sur toi pour que tu puisses répondre aux questions. Tu peux te retirer en tout moment de l'étude, sans préjudice ou pression d'aucune sorte. Pendant l'entrevue, tu peux faire une pause lorsque tu en ressentiras le besoin ou demander que l'enregistrement audio numérique soit interrompu momentanément, si tu es mal à l'aise avec l'enregistrement de certains de tes propos. Le montant compensatoire de 25\$ te sera remis même si tu décides de te retirer de l'entrevue. Tu es donc libre d'accepter ou de refuser de participer à l'étude.

⊙ Personnes ressources

En cas d'inquiétudes, de questions ou de plaintes soulevées à la suite de ta participation au projet, tu peux t'adresser aux chercheurs de l'étude ainsi qu'à l'Ombudsman de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Tu peux avoir accès, en cas de besoin, à différentes ressources psychosociales ou être référé à des intervenants des organismes dont nous avons pris connaissance plus haut. N'hésite pas à nous contacter si tu veux nous aviser d'un incident relatif à la recherche.